


VINCAM VEL MORIAR

HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES
ET
SÇAVANS HOMMES
DE LEVRS SIECLES.

Tant de l'Europe que de l'Asie, Afrique & Amerique.

Avec leurs Portraits en Tailles-douces, tirez sur les veritables Originaux.

Par A. THEVET Historiographe.

TOME SEPTIESME.



A PARIS,
Chez FRANÇOIS MAVGER, au quatriéme Pilier de la grand' Salle du Palais, au Grand Cyrus.

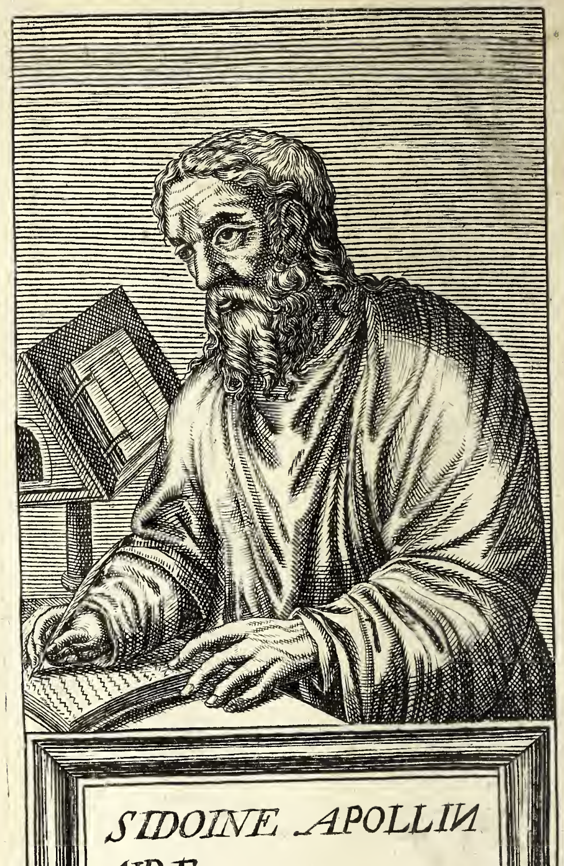
M. DC. LXX.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

0g0

TABLE DES CHAPITRES du VII. Volume de l'Histoire des plus Illustres & sçavans Hommes de leurs siecles.

Fin de la Table du septiéme Volume.



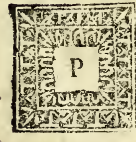

SIDOINE APOLLIN
AIRE



HISTOIRE
DES PLVS ILLVSTRES ET SÇAVANS HOMMES DE LEVRS SIECLES.
TOME SEPTIESME.

CAIE SOLIVS SIDOINE Apollinaire, Evesque de Clermont en Auvergne.

CHAPITRE PREMIER.



POVR n'employer en excessive longueur le discours de la vie de cét Evesque, je suis bien contant de passer legerement par dessus le lieu de sa naissance,

dautant qu'il faudroit, avant que cét article fut vuidée, que la meilleure portion de cette Histoire fut écoulée en telles recherches, qui quand tout est dit ne pourroient servir, que pour illustrer l'excellence d'un si rare personnage. Lequel certains veulent faire Bordelois, les autres le veulent tirer de l'Auvergne. En quel endroit qu'il ait pris naissance on doit admirer la rareté d'un si signalé modele de science, dont le portrait fut trouvé au Cabinet du Conseiller du Prat en bronse, sentant fort son antiquité, & lequel j'ay veu depuis entre plusieurs pieces anciennes à feu Monsieur Bourdin, Procureur general du Roy, l'un des doctes personnages de nostre temps. Ie m'arresteray encore moins à déchiffrer le poids qu'on met à ses qualitez, comme ont fait ceux, qui voulans subtiliser sur le nom de Sidoine, & le surnom d'Apollinaire, ont representé dessus un échaffaut la vanité des jeux, qui pour avoir esté consacrez à Apollon, ont esté nommez Apollinaires. Enfin je laisseray à celebrer le soin, assiduité & vigilance, dont ce bon Pasteur embrassoit sa charge Episcopale, d'autant que l'integrité de sa vie, ne justifiera que l'ardeur de courage, qui

conduisoit dans sa charge Pastoralle. Il vaut mieux commencer par ses parens, qui comme ils estoient illustres, genereux & bien nez, aussi dés qu'ils le sentirent propre à estre plié aux bonnes disciplines, lé mirent entre les mains & sous la charge des plus excellens maistres, pour le dresser en toutes les singularitez dignes de rendre un Seigneur accomply, tel qu'il estoit. Entr'autres precepteurs il eut Flave Nicece, qui estoit un des premiers & plus excellens Grammairiens de ce temps-là : sous lequel il fit un merveilleux profit, tel que, comme il estoit d'un esprit prompt & subtil, il devança aisément tous ses compagnons. Ses œuvres servent de témoignage tres-évident, lesquelles il a composé tant en Prose qu'en Vers avec tant de science, qu'il n'y a homme de bon jugement, qui ne prise l'agilité d'esprit de cét Evesque, soit qu'il s'arreste aux neuf livres des Epistres qu'il fit à l'exemple de Pline, parsemez de plusieurs beaux & riches Poëmes, soit aux œuvres Poëtiques qu'il a tres-elegammẽt fais. Et comme il estoit amoureux des bonnes sciences, aussi se plaisoit-il à la frequentation des hommes doctes,

tellement que quand il entendoit parler de quelques rares & sçavans personnages, qui estoient abaissés, foibles & mal fondez és moyens, qu'on appelle richesses, il departissoit le sien pour survenir à leurs necessitez. Ie souhaiterois que ceux qui succedent à ces dignitez, voulussent suivre son exemple. L'on trouve nostre Sidoine reprehensible, en ce qu'il a eu un langage plus affecté & particulier, que celuy de Ciceron. Ie sçay bien ce qu'ont accoustumé de dire ceux qui épousent sa querelle, qu'il est beaucoup plus seant & honorable d'estre revestu d'une robe de simple & mediocre estoffe, qui soit d'une piece entiere, que de se parer d'un haillon rapieceté de plusieurs morceaux bien riches & exquis, mais qui par cy par là ont esté pris és magasins d'un Ciceron ou quelqu'autre. Afin que je ne semble tenir le party plutost de l'un que de l'autre, c'est à dire estre Ciceroniastre ou Cicemastige, j'ayme mieux, sans m'arrester à l'habit, escorce ou apparence, fonder au fonds la dignité & excellence des graves discours, que ce Prelat à non moins hardiment commencées, qu'heureusement achevées. Là nous ny trouverons rien

presque que les registres de la plusparc des choses passées, & nommément entre les Goths, lesquelles n'ont esté touchées par les autres Historiens. Ie trouve qu'il fleurissoit environ l'année quatre cens quatre vingt, & avoit grande familiarité avec Lampride, Tonance, Terrade, & plusieurs autres personnages non moins illustres en sçavoir, qu'en pieté & bonne vie.









AVSONE BOVRDE-
LOIS .

AVSONE BORDELOIS.

CHAPITRE II.

ENCORE que j'aye une fort belle matiere pour amplifier les loüanges du pays de Bordeaux, si superficiellement je voulois remarquer l'antiquité de la ville, la dignité du Parlement, qui y a esté estably par Charles VII. la Primatie d'Aquitaine, qu'on tient devoir estre assignée à Bordeaux (quoy qu'elle soit litigieuse) l'excellence de l'Vniversité (qui seule rendroit cette ville digne de l'immortalité) la fertilité inestimable du pays, & plusieurs autres singularitez. Ie ne veux pourtant pas entrer en cette liste, reconnoissant que la carriere est si longue, que je ne pourrois, sans plusieurs reprises, parvenir au bout. Il suffira à mon advis, d'employer quelque partie de ce qui a rendu recommandable Ausone, Poëte fort renommé, non point principalemẽt pour la grandeur, noblesse & renom-

mée de ses parens, mais à cause de ses actions & escrits, prisez par gens de rare sçavoir. Son pere fut Iules Ausone, Citoyen de Bazas, tres-fameux Medecin, & qui a fait fort parler de luy à Bordeaux, où il a fait long-temps profession publique en Medecine, & dont il a rapporté l'honneur d'estre le premier, ce que nostre Poëte témoigne au livre qu'il a composé à la loüange de ses parens, qu'il a intitulé *Parentalia*, d'où l'on pourra rechercher qu'elle a esté sa genealogie, laquelle il a si bien descrite, qu'il seroit impossible de la mieux representer. Cela fait que je n'en parleray pas d'avantage, de peur d'estre long. Ce Medecin donc tenant son ménage à Bordeaux, eut ce fils, lequel il donna en charge aux meilleurs & plus excellens precepteurs qu'il pût choisir, à sçavoir à Æmile le grand Arbore son Oncle, Tibere Minerve & autres, sous lesquels ce jeune enfant s'avança de telle sorte en la connoissance de la langue Grecque & Latine, & notamment en Poësie, que sur tous ses comgnons, pour sa gentillesse d'esprit & diligence indicible, il emportast le prix. Quant à moy, s'il estoit loisible d'admettre les transfusions Pythagoriques, je

dirois que par l'influence de son pere estoit decoulée dans luy la connoissance de la langue Grecque. De laquelle ce bon Medecin fut si amoureux, qu'il l'avoit plus familiere que la Latine & sa maternelle. Ie laisse à considerer à un chacun, si pour la profession où il estoit appellé, il n'avoit pas choisi la vraye lumiere, puis qu'Hyppocrate, Gallien & les plus excellens Medecins ont redigé leurs preceptes en Grec. Mais puis que les transmissions de pere en fils sont ridicules, & que le sçavoir n'est hereditaire, sinon que par continuation de labeur il soit raffermy, je reputeray que le sçavoir qu'à eu nostre Poëte, luy vient, tant de sa vigilance, que du soin & exquise erudition de ses precepteurs, qui, soit pour l'alliance & consanguinité, soit pour l'inclination qu'ils voyoient en ce jeune homme, d'atteindre au feste de la science, ne pouvoient se soûler de luy communiquer les secrets qu'ils connoissoient pour l'apprentissage des bonnes lettres. Il n'a pas esté ingrat de ces bienfaits à leur endroit, (patron, auquel se doivent regler tous ceux, qui ayans receu tel bien d'autruy, veulent n'estre reconnus pour méconnoissans) par deux

diverses fois il remercie son Oncle Arbore Rhetoricien, duquel le bruit avoit retenty jusqu'à Constantinople, où il avoit leu publiquement, comme aussi Tiberius Victor de Minerve, lequel il n'a pas seulement voulu reconnoistre, mais aussi Alethius Minerve fils de son Precepteur, à la loüange desquels il a cõposé des Vers fort excellens: & qui donnent assez à entendre qu'il n'estoit pas de l'humeur des ingrats de nostre temps, qui apres avoit receu de grands biens de leurs maistres, n'en tiennent aucun ou bien peu de conte. Nostre Poëte estoit bien mieux appris, & encore qu'il n'en eut rien écrit, il portoit en son col les armoiries si honorables de ses Regens, qu'on eût toûjours reconnu à qui il pouvoit appartenir. Et pour preuve de sa grande suffice il commença à enseigner la Grammaire & la Rhetorique. De cette profession il rapporta une telle loüange: que l'Empereur Valentinien daigna bien le choisir entre tous les personnages doctes, pour enseigner & instruire Gratien son fils, comme aussi n'eut-il sceu rencontrer plus pertinent precepteur que nostre Bordelois, qui avoit par ses instructions élevé de grands & excellens personnages: &

entr'autres Ponce Paulin aussi Bordelois Poëte fort fameux, qui ne sçait donner autre epithete à nostre Ausone, que de Pere, confessant tenir de luy le sçavoir, dignité, lettres & tout ce qui le pouvoit rendre capable de se trouver avec les gens dignes de marque. Da specifier icy le contentement, que Valentinien receut d'Ausone pour l'avancement de son fils Gratien ; ce ne seroit jamais fait, puis que les recompenses, honneurs & estats, dont il a esté reconnu, témoignent assez combien leur estoit à plaisir ce Bordelois. Les mœurs & vie duquel estoient pleins de tant & de si rares vertus, qu'il n'y a eu Empereur de son temps, duquel il n'ait esté fort bien veu, chery & caressé. Les lettres que l'Empereur Theodose luy a escrit, font assez de foy de la bonne affection qu'il luy portoit, & de l'estime qu'il faisoit de son tres-rare sçavoir. Il fut conjoint en mariage avec Artuse Lucaine noble & vertueuse Dame Sabine, de laquelle il eut trois fils, le premier portoit le nom d'Ausone, le second d'Hesperius, & le troisièsme de Gregoire. Quand à la fille il ne la nomme point, seulement il fait mention d'elle, laquelle eut un fils, nommé Ausone. A l'âge de

vingt-huit ans la mort luy ravît sa jeune femme, dont il fût si déplaisant, que de regret jamais il ne voulut se remarier, encore qu'il l'ait survescu trente six ou quarante cinq ans, comme luy-mesme l'a escrit en la plainte qu'il a fait sur sa mort. Au reste il estoit fort bon Chrestien & versé aux lettres sacrées autant qu'homme de son temps, ce que ses œuvres demontrent assez ouvertement. Lesquelles n'ont pas esté sincerement examinées par ceux qui le veulent effacer du roolle des Chrestiens, pour quelques missives qu'il a escrit à son disciple Paulin, qui s'estoit retiré en Espagne, où il pensoit que plus commodement à son gré il pourroit vivre Chrestiennement. D'où nostre Ausone tâchoit de le rapeller, non point qu'il fût fâché de l'ardeur qu'il avoit au Christianisme, mais pour le mécontentement qu'il avoit de ne pouvoir frequenter & conferer avec luy, puis qu'aussi bien pouvoit-il faire exercice du Christianisme à Bordeaux (lieu de sa naissance & adonné à la pieté) comme en Espagne. Il faut que ce soient personnes qui envient à Bordeaux l'honneur qui luy appartient à cause de son Ausone, ou bien qui tâchent de contrarier ceux qui tien-

nent que nostre Poëte a esté cét Evesque d'Engoulesme, qui portoit le mesme nom d'Ausone, sans considerer qu'encore que le Poëte Ausone ne soit point Evesque, pourtant ne doit-il estre tenu pour infidelle, autrement tous ceux qui ne sont appellez aux charges Ecclesiastiques devroient à leur compte estre accusez d'infidelité. Et puis que je suis tombé sur ce propos, je suis bien content de montrer en quoy s'abusent ceux qui veulent donner à nostre Poëte la crosse Engoumoisine, pour contenter & l'un & l'autre des partis. Ils se fondent sur son rare sçavoir & erudition, qui auroit pû induire les Engoumoisins à l'instituer & nommer pour leur Prelat. Argument par trop debile, pour emporter necessité probable seulement: Car pour le rembarrer il ne faudroit qu'opposer le grand nombre de sçavans hommes, qui vivoient du temps de la creation de l'Evesque Ausone, qui eussent assez aisément emporté la pluralité de voix. Et sur ce qu'on replique que S. Ausoni l'Evesque de question estoit issu de la maison de Mortaigne en Xaintonge, fort recommandable pour son ancienneté. Les partisans adversaires ont de coustume d'opposer certaines deri-

vaisons des mots de Mortaigne approchans, comme ils supposent à la Mauritanie & de là, parce qu'il y a eu quelque liaison du costé feminin de la maison des Maures avec nostre Ausone (ainsi qu'il apparoist par ce qu'il a escrit en ses Parenteles) veulent inferer que nostre Ausone est sorty de la maison de Mortaigne, & par consequent que c'est nostre premier Evesque d'Angoulesme. Ie ne fais que me rire de telles subtilitez, connoissant que ces Etymologistes philosophent en l'air, & cherchent, comme l'on dit, midy à onze heures. S'ils prenoient garde que la parenté (qui est principalement du costé des femelles) n'est point celle qui donne le nom à la famille, ils rougiroient de honte de dire que nostre Poëte soit issu de la maison de Mortaigne, ou bien faudroit qu'ils controuvassent un nouveau pere autre que Iules Ausone le Medecin. Mais afin de leur couper tout en un coup le filet de leurs raisons, calculons un peu les temps, ausquels ces deux Ausones ont vécu, & lors on découvrira d'où provient l'erreur. Saint Ausoni estoit disciple de saint Martial Evesque de Limoges, qui estoit du nombre des sept Evesques, qu'on

tient avoir esté envoyez par saint Clement en la Gaule, pour y prescher & annoncer la parole de Dieu (lequel pour cét effet est nommé par quelques-uns Apostre) tout aussi tost apres le decés de saint Pierre : & nostre Poëte Bordelois vivoit du temps de Valentinien, Gratien & Theodose Empereurs : Le premier desquels commença à regner l'an de nostre Seigneur trois cens soixante six. Qui est une manifeste difference du temps, laquelle a esté embroüillée par plusieurs escrivains si obscurement, que plusieurs pour telle difficulté ont mieux aimé confondre l'Evesque d'Engoulesme avec nostre Poëte, que s'empetrer dans un calcul, dont ils ne sçauroient sé depestrer. D'aucuns ont écrit que saint Martial avoit souffert martyre sous les Vandales au temps de Valerianus & Galienus Empereurs, environ l'an de salut deux cens septante. Chose qui est beaucoup éloignée de la verité, encore que ces autheurs écrivent qu'ainsi leur a esté laissé par leurs devanciers : car outre ce que nous avons allegué du temps de S. Ausoni, il y a du méconte à la supputiõ qu'ils font du tẽps des Empereurs à l'an

de la nativité de nostre Seigneur. D'autres pour l'Antiquité de l'Histoire ont pris plaisir de parler à discretion de saint Ausoni. Mais laissans ce discours retournons à nostre Bordelois, qui ne pouvoit se retirer de la conversation des gens lettrez, pour les serieuses occupations où il estoit bandé journellement, soit à suivre la Cour des Empereurs, soit à exercer les charges, où l'appelloit le devoir de ses Estats qu'il exerçoit. De fois à autre il déroboit le plus de temps qu'il pouvoit pour courtiser avec ses livres & reprendre les premieres arres des connoissances qu'il auoit eu avec ceux qui s'adonnoient à l'estude des bonnes lettres. De ce font preuve les Epistres qu'il a escrit à Paulin, Axe le Poëte & Orateur, Vrsile le Grammairien & ses autres amis, lesquelles sont mises avec ses œuvres. Quant à ses noms il en a eu quatre, à sçavoir Decius, Magnus, Ausonius, Peonius, la proprieté desquels M. Elie Vinet, homme tres-docte & tres eloquent, mon bon Seigneur & amy, a fort elegamment exprimé au commentaire & illustrations qu'il a fait sur ce Poëte. Où il a heureusement travaillé, que toutes personnes, si elles ne sont ingrates ou preoccupée de quel-

que sinistre & mal-heureuse passion, reconnoistront que sans la peine & diligence qu'il a pris à la correction qu'il en a fait, nous n'aurions plus qu'un Ausone morfondu, debiffé & pour la pluspart corrompu. Cela soit toutesfois dit sans en rien alterer la loüange qui est deuë au Sieur de l'Escale homme de fort exquise litterature & autres excellens personnages, qui ont tendu la main à rendre entant qu'à eux a esté possible, la pureté & perfection à nostre Poëte. Duquel nous avons des œuvres qui de soy-mesme publient assez la rareté de sçavoir de ce gentil Bordelois. Et plût à Dieu que le reste de ses œuvres, qui ne sont encore communiquées à la posterité, pût tomber entre des mains fidelles & soigneuse du profit public, afin qu'on en apprit les secrets qui y sont deduits. Quant au stile & maniere d'escrire qui est familiere à ce Poëte, il y en a bien peu, si ce ne sont personnes par trop chagrines, qui n'y trouvent une douceur emmielée & fort coulante. Tout ce dont on le taxe, est la trop grande licence qu'il a pris à exprimer quelques points peu honnestement : mais s'il estoit le premier qui eût esté trop libre en ses devis, & qu'aujourd'huy la

plusſpart de nos Poëtes ne fit brouter ſes chévres dans les parcs laſcifs de Venus, je le tiendrois digne de beaucoup plus ſevere reprimande. Et il y a un autre point qui ſemble luy apprester quelque occasion d'excuſe, qu'il n'a pû ſe garentir des traits des Poëtes Grecs, qu'il a pour la pluſpart pris tâche d'imiter, qui l'a fait quelquefois chanter autre choſe & avec differente matiere qu'il ne penſoit pas. Si je me ſouviens bien, il y a un Poëte fort estimé de noſtre temps, qui au reſte ſembloit eſtre aſſez modeſte, toutesfois pour auoir mis le nez dans Catulle, Properce & autres Poëtes qui ne ſont des mieux appris, eſt ſorty des bornes de ſobrieté plus avant qu'il n'eût deſiré, & dont depuis il s'eſt bien repenty. Mais ſi pour quelques fautes qui ſont à l'eſgarée échappées, il falloit le rejetter, que pourroit-on juger de pluſieurs autres, au reſte grands & admirables perſonnages, qui ont montré qu'ils eſtoient hommes? La raiſon ſe doit puiſer de noſtre Poëte meſme, qui dit que *nihil eſt ab omni parte beatum*: & de fait il n'y a choſe, qui ſoit de l'eſprit des hommes, qui puiſſe eſtre tellement parfaite, qu'il n'y ait à redire. Le portrait d'Auſone, afin que l'Angou-

moisin Thevet ne soit reputé ingrat envers son voisin le Poëte Bordelois, vous est icy representé, tel que je l'ay recouvré d'une petite piece jaspée fort antique, qui me fût montrée, estant à Pussoles au cabinet du Vice-Roy de Naples, lors que le Corsaire Barberousse vint avec plusieurs Galeres l'assieger. I'en ay bien veu un autre d'argent aussi fort antique, qu'avoit le docte Poëte Maurice Seve, Lyonnois (duquel Clement Marot fait tant de cas) qui n'estoit que bien peu differente de l'autre, sinon qu'elle estoit plus petite.









BOECE SEVERIN.

BOECE SEVERIN.

CHAPITRE III.

SI je voulois m'arrester à accorder la diversité d'opinions qui sont intervenuë sur la difference du nom qui est attribué à cét Autheur, jamais ce ne seroit fait : quelques-uns l'ont appellé Severin, Boece : d'autres Anés, Boece, Manile, Severin : autres Boece, Anes, Manile, Severin : autres Severin, Boece, autres Boece, Severin, & plus amplement Anes, Manile, Torquat, Patrice ordinaire, Boece, Severin, & il n'y a eu aucune de ses appellations qui ne fut fondée sur quelque raison. Il fut donc appellé *Anicius*, qui sera un mot composé de deux mots Grecs, à sçavoir d'*α*, qui est une particule negative ou privative, & du nom *νίκος* qui signifie victoire, & de fait n'a-t-il jamais pû estre vaincu & détourné du droit à l'injustice, ou bien de la pieté Chrestienne à l'execration des Arriens, quoy

que l'Empereur Theodoric le tourmentast rudement. Le nom de Manile & Boëce luy écheurent pour appartenir à ces renommées familles: comme aussi celuy de Torquat, à cause de l'alliance, qui le joignoit avec ce grand Romain, qui combattant avec un Gaulois personnage de remarque & qui portoit un colier au col, ce Romain le gaigna & luy arracha le collier, qui s'appelle en Latin *Torques*, pour cela luy est demeuré ce nom de *Torquatus*, en signe du collier, duquel par sa valeur il s'estoit emparé. Mesme jugement doit estre fait du nom de *Severin*, qui represente une severité & integrité de Caton. Et ainsi il ne faudra aller, tirant les cheveux à ce nom, rechercher l'Etymologie de Severin, pource qu'il suivoit la verité. Quant aux autres qualitez ce ne sont que marques des dégrez, honneurs & estats qu'il obtenoit. Nous avons mieux aymé retenir la derniere denomination, parce qu'elle est la plus ordinaire & plus aisée à entendre à beaucoup, qui dés qu'ils entendront parler Boece, pourront avec moindre peine incontinent choisir qui est celuy, dont nous faisons presentement mention. Il estoit de son temps fort renommé, tant pour la dignité de Consulat,

qu'il a par un long-temps exercé à Rome, que pour la rareté de sçavoir dont il estoit doüé. En prose il ne cedoit â Ciceron, comme feront foy les œuvres qu'il a mis en lumiere, mesme Laurens Valle, homme de tres-digne sçavoir, l'appelle le dernier quand au temps des hommes doctes & eloquens d'un tel siecle : car apres luy la barbarie commença à prendre pied, gaster & corrompre toute la langue Latine par la venuë des Goths, qui mélerent lors leur langue barbare avec le pur Latin. Pour la Poësie il n'y avoit personne qui le surmontât, non pas qu'il n'y eut beaucoup de grifonneurs, qui broüillassent beaucoup de papier, mais d'entonner des vers avec telle grace, melodie & gravité, comme faisoit Boëce, il n'y avoit aucun, qui osât s'y hazarder. En Philosophie, Musique & lettres sacrées il estoit tellement versé, qu'on eut jugé que toutes ces sciences luy estoient particulierement affectées, tant il discouroit bien de toutes matieres, dont on luy eût sceu parler. Qu'ainsi ne soit, il n'y a homme qui puisse le nier, autrement la veuë seule de ses livres pourroit luy crever les yeux. Mais si l'industrie dõt il les a tissus est à recõmander, encore plus sont les moyens admira-

bles, desquels Dieu s'est servy pour tirer de son cerveau, les thresors qui y estoient precieusement conservés. La persecution que fit Theodorus, pour les Arriens à l'encontre des Chrestieus, seule est cause d'avoir donné le loisir à Boece de nous soulager de ses escrits. Ce temps calamiteux & nebuleux le fit arrester sur les œuures qu'il avoit dés long-temps premeditées dans son cerveau, lesquelles du depuis il mit en lumiere au grand contentement de tous ceux, qui estoient bien affectionnés au party qu'il maintenoit, & à la confusion des heretiques qui l'avoyent fait releguer, tant au bannissemẽt qu'en sa captiuité. Ils presumoient que sa reputation ne pourroit percer les murailles de la prison de Ravenne, mais ils furent bien abusez. Car ce luy fut une retraite, pour pouvoir plus à loisir faire par tout retentir le bruit de sa renommée. Les Mathematiques, la Musique, la Philosophie, l'art Oratoire, la Theologie luy doit le principal lustre qu'elles peuuent maintenant avoir. Apres auoir esté longuemẽt detenu prisonnier, le Roy Theodoric le fit mourir à la sollicitation de ses ennemis, l'an quatre cens nonante, & à cette occasion quelques-uns tiennent

qu'il

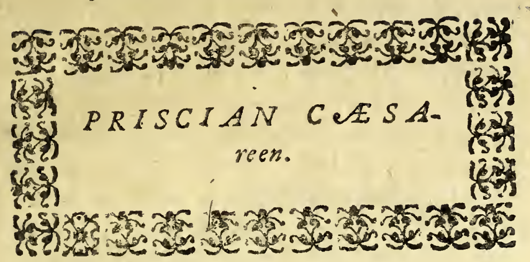
qu'il a esté canonisé sous le nom de S. Severin. La diversité n'est pas petite entre les Autheurs touchant son emprisonnement : Quelques-uns écrivent, que l'on l'accusa devant Theodoric, d'avoir par trop maintenu & affecté la liberté à l'encontre des tyranniques concussions des Officiers de l'Empereur Zenon, & nommément contre Theodoric Roy des Ostrogoths, qui avoit esté envoyé par Zenon en Italie pour reprimer les factions du Tyran Odoacer. De fait Theodoric voyoit bien que le peuple commençoit à se remuer, & sembloit desia le feu estre ietté sur le soulphre de mutinerie. Pour la prevenir il voulut recourir au prompt & plus asseuré remede, il se saisit de la personne de Boece, qui estoit homme de faction, & partant sembloit donner grand branle à l'estat de Zenon. A tel soupçon ayda fort l'accusation des ennemis de Boece, qui, suivant la piste de l'émeute, qui estoit prochaine, luy imposerent qu'il estoit Autheur des menées qu'on brassoit à l'encontre de l'Estat. De pouvoir les verifier par indices faulement vray-semblables, il n'y avoit aucun moyen, pour ce que de voye & de fait, il n'y avoit eu aucune chose executée. S'adviseront que

Boece avoit trop prisé la dignité de Senateur, ensemble la liberté, qui doit estre attribuée à un tel estat : de là conclurent, que puis que cela retranchoit de la puissance de Theodoric, il falloit qu'il fut coupable d'une telle entreprise. L'accusation formée sur moyens ainsi fresles & encore plus illegitimes, Boëce fut condamné & envoyé en exil sans estre oüy : & qui pis est, en tout le Senat ne se trouva aucun, qui voulût prendre en main sa deffence ny parler pour luy, de maniere que non seulement il fut par eux abandonné, mais la pluspart d'eux le trahirent, encore que pour avoir soustenu leur authorité, il fut ainsi à tort calomnié & accusé, comme luy-mesme le recite, se plaignant durant son exil de leur ingratitude & peu de foy. Voila comment les gens de bien & d'honneur, le plus souvent pour soustenir le verité sont mal-traitées. Et pleut à Dieu que Boece fut seul, & qu'aujourd'huy les Princes ne prestassent l'oreille à un tas de flatteurs, qui pour leur chatoüiller leurs conceptions, leur donnent de faux entendre, desquels depuis qu'ils sont abbreuvez poursuivent à feu & à sang ceux qui pour leurs vertus meroient d'estre prisez, cheris & honorez

ſans eſtre rabroüez , caſſez & mépriſez. Ce qui me fait croire que pour cette accuſation Boëce fut condamné au banniſſement, eſt que Symmachus le beau-pere de Boece , & pluſieurs autres illuſtres & vertueux perſonnages furent mis à mort, non point pour le fait de la Religion,mais pluſtoſt pour avoir attenté ſur l'authorité de Theodoric. Pour cela toutesfois je ne voudrois accuſer de fauſſeté l'opinion de ceux qui tiennent que la principale cauſe de ſa mort fut d'avoir eſté trop vehement à l'encontre de la ſecte & hereſie des Arriens , dont Theodoric eſtoit , qui voyant la ferveur de Boëce à la Religion Chreſtienne, penſa rafermir l'Arianiſme, s'il pouvoit exterminer celuy qui luy eſtoit contraire. Ses ſtatuës , qui luy avoient eſté dreſſées à Rome par le peuple & le Senat Romain, du temps qu'il eſtoit en ſes grands honneurs & faveurs, furent apres ſon exil jettée à bas & demolies. Mais la Reyne Amalaſunte (ainſi que recite Volateran en ſon Anthropologie, (femme de ce Roy Theodoric (ſelon aucuns) ou (ſelon les autres) ſa ſœur ou fille , comme elle eſtoit ſage & vertueuſe Princeſſe,ne voulut pas permettre, que plus long-temps le peuple Romain

fut mépriſé, pour l'aviliſſement qu'il faiſoit de Boece, elle fit apres la mort de Theodoric remettre & reſtablir ces ſtatuës, & de plus en plus fit celebrer la memoire de ce rare perſonnage, & rendre aux heritiers de Boëce les biens & heritages qu'ils auoient poſſedé, & qui auoient eſté proſcripts & confiſqués.





CHAPITRE IV.



ENTRE plusieurs Escrivains, anciens & modernes, tant Grecs, Latins, Frãçois qu'autres Etrangers, à grand peine s'entrouverra-t-il un, qui avec telle industrie, facilité & certitude, ait declaré les preceptes de bien parler à propos, qu'a fait nostre Priscian, qui a emporté sur tous les autres Grammairiens telle prerogative, que toutes les démarches qu'on fait contre les constructions de la syntaxe, ou qui importent barbarisme & autre telle fletrisseure de bien parler & bien escrire, on les impute faite au prejudice de Priscian, comme si par droit special de bien dire & bien coucher par escrit luy appartenoit, & que celuy fut criminel de leze Majesté, qu'il deut luy reparer, qui auroit

manqué aux points qu'il a prescrits pour la construction de la Grammaire. Et afin que tant plus clairement un chacun puisse comprendre la preéminence que je luy veux donner entre les Grammairiens, je suis bien content de faire comparaison (sans que toutesfois on l'a tire en consequence) du soufflet qui est donné à Priscian, & de celuy que les faux-monnoyeurs donnent au Prince. Ceux-cy sous faux-coings, non authorisez & contre la permission font de la monnoye qui n'est loyale, & encore moins de mise : & pource doublement pechent, tant pour l'attentat d'oser usurper sur le droit Seigneurial du Prince, que pour exposer en public monnoye qui ne se peut passer. Et pource est dit qu'ils donnent soufflet au Prince, tant parce qu'ils enjambent sur son authorité, qu'aussi parce qu'ils trompent & deçoivent, au mépris & dédain du Prince, le pauvre peuple. Pareillement ceux donnent des soufflets à Priscian, qui incapables & n'estans idoînes à bien discourir veulent gasoüiller, & au lieu de mettre en veuë quelque chose de mise, apportent des pieces écornées, forgées sous faux-coings, & n'ayans l'adresse du fin alloy, jettent en public des pie-

ces les plus fausses qu'il est possible de penser, par faute d'avoir respecté l'authorité de Priscian, comme la raison le requeroit, qui leur eut interdit l'usage de parler ou escrire, jusques à ce qu'ils fussent couchez en estat comme capables. Eux au contraire par trop insolens ont franchy le saut & se sont emancipez à contrefaire quelques discours, qui sont tellement bas, qu'il n'est pas besoin de les examiner par la vraye pierre de touche, le seul son ou la veuë montrent aux moins experimentez la fausseté qui y est, & qu'au lieu d'avoir este forgez dans le bureau de Priscian, ils sont procrées du lardier d'une cuisine. Ie lairray ce discours, estant asseuré que du consentement d'un chacun, nostre Priscian est reputé pour Prince & chef des Grammairiens, pour monstrer que ce n'est à tort que le Roy des Perses le cherissoit uniquement, veu qu'il estoit doüé d'une signalée erudition, comme il a fait voir par plusieurs livres qu'il a composé sur la Grammaire, n'ayant laissé partie d'icelle que diligemment il n'ait épluché. Et en outre a esté excellent Philosophe, dont feront foy ses livres des questions naturelles, & aussi touchant la Cosmo-

graphie. Il florissoit l'an de nostre Seigneur (au raport de Tritheme (six cens vingt. Ie trouue qu'il y a eu deux personnages de mesme nom, l'un estoit ce Priscian heretique, qui vivoit environ l'an trois cens quatre vingt-trois. L'autre est ce Philosophe Lydien, qui a escrit sur les livres de Theophraste touchant le sens, phantaisie & intellect. Quant au lieu de la naissance de nostre Priscian, plusieurs se sont mépris bien lourdement, qui ont écrit qu'il estoit natif de Cesarée, encore que plusieurs autheurs graves & dignes de foy témoignent qu'il a esté né à Rome, & entr'autres Baptiste Guarin de Verone la disertement declaré. Ce qui a donné cause & matiere d'erreur, est que Priscian mesme s'intitule *Casariensis* : qui a fait conjecturer à quelques-uns, que Cesarée estoit son lieu de naissance. Mais pour une autre occasion a il esté nommé Cesareen, à sçauoir pour autant qu'il avoit fait la pluspart de ses estudes à Cesarée, & là y auoit acquis vne merveilleuse reputation, de maniere qu'il a mieux aymé estre paré du nom de la ville, où il avoit estudié, que de son païs originel. Dont quelques-uns ont inferé, qu'il estoit outré d'ambition, ayant

desdaigné le lieu de sa naissance pour se nommer d'vn lieu estranger seulement, afin de faire davantage retentir le bruit de sa renommée. Ie ne fais point de doute que par trop il n'ait esté passionné d'orgueil, dont fait foy l'ambitieuse & tres-superbe etymologie de son nom, laquelle je ne veut aussi veritablement tirer du nom *Priscus*, mais du verbe *Præscio*, voulant par telle derivaison signifier qu'il luy auoit esté donné, par ce qu'il fût excellemment instruit és sept arts liberaux. Mais de pouvoir de là prendre argument pour le rendre ambitieux & plus convoiteux d'honneur qu'il n'estoit, il me semble n'y auoir assez de fonds, plustost on le doit priser de ce qu'il n'a esté méconnoissant de la ville, qui l'avoit fait estre different des bestes & ignorans, quoy qu'elle fût beaucoup inferieure à Rome, qui estoit de ce temps le chef de tout le monde, & Cesaree n'estoit qu'vne simple ville de la Palestine, edifiée par Herodes, dont estoit Evesque Eusebe, duquel nous avons proposé la vie cy-dessus au second livre. Aujourd'huy elle est appellée *Balbec* & *Belme*. D'avantage est embroüillée la supputation du temps auquel il a

vescu, d'autant que l'Abbé Tritheme dit, qu'il florissoit l'an de nostre Seigneur six cens vingt, & par le denombrement des Consuls Romains, on trouve qu'il estoit long-temps auparavant, d'autant qu'il dedia son œuvre principale à Iulien Consul & Patrice Romain, lequel on dit estre celuy, qui depuis fut Empereur, l'an de grace trois cens soixante six. Mais Raphael Volateran en son Anthropologie est encore bien plus discordant du calcul des autres, car il dit que Priscian fut en bruit & fleurit du temps de l'Empereur Iustinian en la ville d'Athenes en Grece, & qu'il y composa plusieurs œuvres, & entr'autres sa Grammaire Latine & Grecque. Si ainsi estoit, il faudroit que Priscian eut esté beaucoup plus long-temps apres, veu que Iustinien l'ancien, qui succeda à Iustin le premier son Oncle, commandoit l'an cinq cent vingt-huit, & Iustinien deuxiesme fils de Constantin, l'an six cens quatre-vingt sept. Cependant il est certain que Priscian fut environ le temps de S. Hierosme, qui (au raport de l'Abbé Tritheme) alla de vie à trespas, l'an quatre cens vingt-deux, le

dernier jour du mois de Septembre, âgé de nonante & neuf ans, de maniere qu'il faudroit que le calcul de Volateran fut erroné, comme aussi celuy de Iacques de Bergame qui transporte S. Hierosme jusqu'à l'année quatre cent vingt neuf, auquel temps il veut qu'il ait fleury, qui seroit sept ans apres la mort, ainsi qu'elle est proposée par cét Abbé. Ce qui plus me met en peine est que Volateran confesse bien, que Priscian ait esté fort affectionné à la Chrestienté, mais il dit avoir puisé de certains autheurs que depuis il s'en detraqua. En quoy il ait defailly, & quel points il ait mal pris n'est point specifié par les Historiens, & s'il y a de plus, que de ses escrits on ne peut tirer soupçon de quelque tache d'heretique. A nostre Priscian est attribuée la translation de Denis l'Afriquain, touchant la situation du monde, encore que ce soit le Grammairien Rhemius Pilemon qui y ait mis la main, œuvre qui depuis a esté commentée par Eustathius Archevesque de Thessalonique, & mise en Vers Latins par Simon Lemnius. Cét œuvre est fort prisée par les bons Autheurs, parce que Denis (ainsi que raconte Pline au sixiéme liv. de

ſon hiſtoire naturelle chapit. vingt-ſept) eut charge de l'Empereur Auguſte de découvrir toutes les regions du Levant, & de coucher fidellement par eſcrit tout ce qu'il en trouveroit, pour en advertir ſon fils aiſné, qui entreprenoit le voyage de Turcomanie contre les Parthes & Arabes. De maniere que ce n'eſt merueilles, ſi on repute Priſcian pour tranſlateur d'vne telle œuure, qui de ſoy eſt d'autant plus recommandable, qu'elle eſt tiſſuë & baſtie par un Geographe, qui ne croyoit point en la foy d'autruy, comme font nos anciens Geographes, des peu de jours Coſmographiſés ſoubs la gelée d'vne Iſle Eſcoſſoiſe.







GVILLAVME ARCHE: VESQVE DE TYR.

GVILLAVME ARCHEVESQVE de Tyr.

Chapitre V.

Je ne fais pas estat icy de specifier les singularitez de Tyr, encore que presentement il semble s'en offrir la plus belle occasion du monde. I'ayme mieux reserver un tel discours en mon grand Insulaire : Ioint aussi que je ne pretends pas icy faire un amas des raretez remarquables qui sont au païs, contrées & regions, desquelles, ou par origine, ou par domicile, nous voulons tirer les heroïques esprits, ausquels nous avons voüé place en ce lieu d'honneur. Et de plus, si je traitois des loüanges de Tyr, il sembleroit que je voulusse faire tort à la côte Angloise, qui se veut (au raport du docte Baleus) attribuer ce grand personnage, qui a d'elle succé le premier estre de son existence. Cela fera que passant sous silence pour le present les merveilles & dignes recommandations de l'ancienne &

Apres avoir rampé en cette vie il mourut l'an onze cent trente huit.

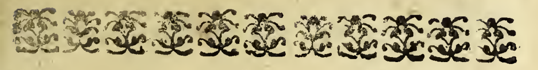


GVILLAV-





GVILLAVME TELLVS, SVISSE.



GVILLAVME TELLVS, SVISSE.

CHAPITRE VI.

GVILLAVME Tellus, natif & nourry au Canton de Lucerne, comme il fut d'un bon cœur & hardy ; & au reste fort & robuste de corps, obtint en peu de temps le renom du plus fort & vaillant de son Canton. En ce temps estoit Empereur des Romains Henry huictiesme, Comte de Luxembourg. Cét Empereur de son regne & environ l'an de salut mil trois cens & neuf, pour gratifier certains Cantons des Suisses, à cause de leur vertu & vaillance confirma leurs privileges, & entre les autres, demeurant pour lors à Constance, donne plusieurs exemptions à ceux deLucerne, Schuitz & Vndervvalde. Entre plusieurs privileges leur estoit octroyé, qu'ils ne seroient sujets porter obeïssance qu'à l'Empereur, & ne pourroient estre contraints respondre en jugement devant autre Iuge, que celuy qui leur seroit particulierement ordonné par

l'Empereur. Et est à noter que pour lors les Princes d'Austriche puissans & redoutez en ce païs, taschoient de l'envahir & joindre à leur Seigneurie. Or comme l'Empereur Henry fut decedé, & que par l'espace d'un an aucun n'eut esté subrogé en son lieu, plusieurs Seigneurs voisins des Suisses les molestoient grandement: de sorte que pour se garentir de telles injures ils furent contraints d'avoir recours aux Ducs d'Austriche, & enfin, avec la perte de leurs biens se soûmirent au joug. Et pour comble de mal-heur, il advint lors qu'ils furent deux Empereurs élus, sçavoir Louys quatriesme Duc de Bavieres, & Frideric d'Austriche: laquelle election fut cause de plusieurs troubles & seditions par toute l'Allemagne. En ces entrefaites les Officiers & Lieutenans de l'Empire au païs des Suisses, qui auparavant s'estoient soümis eux & leurs biens aux Princes d'Austriche, tenoient le party de Frideric. Toutesfois les Suisses en general advertis que Louys avoit eu le plus grand nombre des voix, le tinrent pour legitimement éleu, & receurent pour vray Empereur, esperans que par son moyen & authorité ils seroient garentis des outrages & vexations de ceux

d'Austriche, & comme fideles sujets de l'Empire maintenus en leurs droits. En ce temps estoit Lieutenant de l'Empire és Cantons de Schuits & Lucerne, un nommé Geslerus, lequel connoissant que ceux du païs suivoyent le party de Louys, & devenoient plus revesches à ses commandemens que de coustume, poussé d'un orgueil, voulut sçavoir qui estoient les autheurs de cette menée & revolte. Et à cét effet il fit dresser un baston au milieu du chemin d'Altorff, & y fit pendre un chapeau, avec exprés commandement que chacun portast honneur & reverence à ce Chapeau, comme si luy-mesme estoit present, & pour voir si quelqu'un méprisoit sa volonté il y ordonna des gardes. Or un jour Guillaume Tellus de moyenne condition (& duquel je vous represente icy le naturel portrait, avec l'Histoire, tels que me les donna l'an 1577, tres-vertueux Seigneur Guillaume Tugginer Capitaine des Suisses de la garde du Roy) passant par ce lieu fit peu de conte d'une si ridicule ordonnance, & d'un signe si abjet. De quoy estant averty par les gardes il respondit, qu'il avoit tousiours respecté & reveré le Gouverneur, & qu'encore il luy portoit l'honneur qu'il

meritoit ; mais qu'au reste c'estoit chose absurde, qu'un homme noble & creature de Dieu, saluât un vil, abject, gras & infect chapeau. Gesserus ayant entendu la response de Tellus, commande qu'il soit pris promptement & amené devant luy, estimant que de luy il pourroit descouvrir quelque entreprise & conjuration. Mais comme il declara constamment que ce qu'il avoit fait n'estoit pas par malice, & n'avoir aucuns complices, il s'advisa de sçavoir son intention par un autre moyen, & faisant venir tous les enfans de Guillaume, luy demande lequel d'entr'eux il aymoit le plus, & l'ayant monstré il commande qu'on l'attache à un posteau, & que l'on luy mit une pomme sur la teste. Ce fait il enjoint au pere, que retiré loing de son enfant de six vingts pas, il tira de son arbaleste, & s'il frappoit la pomme sans offenser son fils, il ne le traitteroit pas si rudement comme il avoit deliberé : autrement s'il manquoit de la frapper, qu'il s'asseura de mourir. Guillaume estonné d'une si cruelle & execrable sentence, supplie qu'il luy propose toute autre peine qu'il voudroit & il l'accompliroit : Mais il tâchoit en vain à divertir & appaiser Gesserus. Ce que voyant il

ſe fait apporter une arbaleſte, de laquelle il avoit accouſtumé d'uſer, & avoit ſouvent frappé au blanc, & ſe preparant à l'execution choiſit deux fléches, l'une deſquelles il mit en ſon pourpoint derriere le col, & appreſte l'autre pour tirer, & ayant conſolé ſon fils, & invoqué la grace de Dieu, il ſe retire au lieu aſſigné, d'où ayant tiré il emporte la pomme de deſſus la teſte de l'enfant ſans l'offenſer, au grand eſtonnement des aſſiſtans. Le Gouverneur ayant bien conſideré la façon de faire de Guillaume, luy demande pourquoy il avoit gardé cette ſeconde fléche, à quoy il reſpond, que c'eſtoit la couſtume des bons Archers, leſquels auparavant que de tirer choiſiſſent touſiours deux fléches, afin que ſi l'une rompoit, il eut ſoudain recours à l'autre. Le Gouverneur peu ſatisfait de cette reſponſe, paſſe outre, & pour mieux découvrir la verité du fait luy promet delivrance. Lors Guillaume d'une contenance aſſeurée luy dit, que ſi d'adventure il eut tué ſon enfant de la premiere fléche, il n'eut manqué de le tuer luy-meſme de la ſeconde, en punition d'un jugement ſi cruel & inhumain. Le Gouuerneur troublé & irrité de cette confeſſion, declare à Guillaume

que veritablement il luy avoit promis delivrance, mais que pour cette occasion il le tiendroit en perpetuelle prison : par quoy il commande qu'il soit lié & serré bien estroittement, pour le mener en une nasselle sur le Lac vers Lucerne, & le constituer prisonnier en un fort Chasteau. Or pendant qu'ils voguoient sur le Lac, il arriva par la Providence de Dieu, qu'il s'éleva une si horrible tempeste, & les vagues & vents si impetueux, que le Gouverneur & ceux de sa compagnie, qui estoient en la nasselle, furent en grand hazard & danger de leur vie. Les batteliers ne pouvant plus resister aux flots, prient Geslerus de faire délier Tellus, parce qu'il estoit homme fort puissant & robuste, tres-expert en l'art de naviger sur leurs lacs & rivieres. Guillaume délivré par ce moyen commence à travailler, & fait en sorte par sa dexterité qu'il conduit doucement le batteau jusques pres d'un petit rocher peu éloigné du rivage : où estant arrivé il se saisit aussitost de son arbaleste & fléche, se jette en terre & repousse du pied de toute sa force la nasselle dans le Lac, & à cette occasion est encore à present appellé ce lieu Tellus. Le Gouverneur se voyant deceu

commence à ſe plaindre & menaſſer Tellus de le faire mourir, & toute ſa famille & parenté. Mais il ſe ſoucie bien peu de ſes menaces, mais ſeulement il regarde attentivement où pourroit prendre terre le batteau : ce qu'ayant découvert, & que le Gouverneur prenoit ſon chemin vers Lucerne par une voye eſtroite & profonde, il ſe retire en un lieu appellé Kiſſnach, & comme il paſſoit il ne faillit de le transpercer d'une fléche, de façon que tombant de ſon cheval en terre il mourut au meſme endroit. Ce fait Tellus ſe retire incontinent à Lucerne, racontant à un chacun ce qui eſtoit arrivé : & voyant qu'ils approuvoient tous cét acte genereux, commençent à écouter les complaintes que chacun propoſoit diverſement, tant contre les Gouverneurs qu'autres de la Nobleſſe. Toutes leſquelles Tellus ayant recueillies & conferées avec quelques-uns de ſon party, l'an mil trois cens quatorze il commença la ligue des Suiſſes, laquelle peu à peu ayant pris accroiſſement, en cette meſme année fut traité l'accord & ligue des trois Cantons, Lucerne, Schuits & Vnderválden. Les habitans d'iceux d'un mutuel conſentement, delibererent d'extermi-

ner du tout & chasser de leur pays la Noblesse, ruyner leurs Chasteanx & maisons, & remettre en liberté eux & leur patrie. Laquelle & leur postereté, incités & prouoqués premierement par Tellus, ils ont si vaillammẽt defenduë & honorablement conseruée iusques à ce iourd'huy, contre les nobles & Seigneurs du pays & autres estrangers, que pour le present il n'est pas possible de trouuer ligue de plus grande force, puissauce & authorité qu'est le corps des Suisses, qui se sont tellement raffermis, qu'assés ambitieusement ils se sont qualifiés du titre de dompteurs des Princes, lequel ils ont apres neantmoins esté contraincts de quitter, ainsi que i'ay monstré ailleurs. Plusieurs ont pris peine de subtiliser, tant sur le debris & dechet des Toyaumes, Principautez & Seigneuries, que sur leur changement & alteration, sans s'adviser que la Republique des Suisses leur servoit de miroir, pour y contempler une puissance admirable, qui a pris sa source d'un si foible commencement : car les concussions de Gesserus, quoy qu'elles fussent excessives, ne sembloient pas devoir faire branler ces piques bigarrée à une si generale revolte, que pour l'outrage faite à Tellus,

tous

tous ces peuples se vinssent à soûlever, pour se remettre en liberté & extermi-ner tous ceux, qui sous le manteau de Noblesse les avoient miserablement ren-dus esclaves ? Et telle fortune doit servir d'avertissement, non point aux Princes seulement ; mais aussi à ceux qui sont à leur suite, ou deleguez pour commander en leur nom, avec qu'elle rondeur ils doivent marcher, & ne se faire point tant accroire de leur suffisance, qu'ils mettent en danger eux & leur Estat. Ils voyent leur Arrest icy minuté, ne reste qu'à le mettre en execution, laquelle ne peut faillir, qu'on ne declare parée, s'ils ensui-vent l'arrogance de Geslerus. Pendant que les maisons de Bavieres & d'Austri-che s'entrequereloient l'Empire, Gesle-rus vouloit faire le fin & joüer les Suisses. Il mena ses affaires si mal à propos, que le voila porté à terre par Tellus, les li-gues Helvetiennes tellement ennuyée du commandement d'autruy, qu'elles se-coüent le joug de l'Empire, se sont si bien cantonné, qu'il y a bien peu de Princes en la Chrestienté, qui peu ou beaucoup ne se sentent honorez par leur alliance. Pour montrer ce qui dés long-temps avoit effarouché les Suisses, je pouvois dresser

liste de plusieurs tyrannies, esquelles les Baillifs se licentioient sur ces pauvres gens, si la longueur ne m'en eût dégoûté. Toutesfois pour soulager le Lecteur je veux bien donner advis, que le Baillif d'Vndervvalden desdaignoit permettre aux siens qu'ils labourassent avec bœufs, mais vouloit qu'eux mesmes tirassent la charruë. Et mesme il se donnoit à entendre, qu'il avoit telle puissance sur les sujets, qu'il vouloit contraindre une Dame honorable de luy apprester un bain, & là avec luy, oppresser sa pudicité maritale. Si tost que le mary l'eut sceu, luy-mesme en fit la vengeance, & tua d'une coignée ce Gouverneur.






IEAN CLOPINEL DICT
DE MEVNG..

IEAN CLOPINEL, DIT DE Meung.

CHAPITRE VII.

ENCORE que l'ancienneté & enroüillée rimaille, dont autresfois s'eſt ſervy celuy duquel je repreſente maintenant le portrait, ſemble avoir eſfacé le reſte de la memoire qui nous pouvoit reſter de ſon travail : je ſuis neantmoins bien contant de retirer de la priſon d'oubly la loüange, que pluſieurs éclopez de leur cervelle, ont voulu malicieuſement par calomnies luy dérober : ne reconnoiſſans pas ce qui a eſté fort bien remarqué par le Chroniqueur d'Aquitaine, qu'il a eſté Docteur en Theologie, & veritablement auſſi ils font tort à tout le corps de ſa compagnie, quand ils veulent le jetter non pas entre les balieures de la menuë populace ſeulement, mais parmy la voyerie des plus deſeſperez ennemis d'honneſteté. Ie les prierois de me dire

pourquoy le Prieur de Saloin le represente bien vestu d'une robbe ou chappe fourrée de menu ver, il faut bien qu'il le tin pour un homme d'autre remarque, que ceux, qui voudroient bien volontiers nous faire croire, qu'à cause de son nom *Clopinel*, il a esté pietre, ridicule & miserable. Mais dautant que (selon le commun proverbe) l'habit ne fait pas le Moyne, par ses dits & écrits je veux faire entendre à un chacun, qu'il n'alloit point tant traînant sa jambe, qu'il ne sceût bien s'avancer devant ses compagnons. Quant nous n'aurions que le Roman de la Rose, encore faudroit-il reconnoistre en luy une merveilleuse adresse, quoy qu'il n'ait esté le premier qui y ait donné le premier coup, mais Guillaume de Lorris, qui n'ayant pût achever son discours, quarante ans apres sa mort fut secondé par Iean Clopinel, comme l'on voit par les Vers que j'ay icy inseré.

Et puis viendra Iean Clopinel,
Au cœur joly, au corps isnel,
Qui naistra sus Loire à Meung,

Et peu apres encore,

Il aura le Roman si chier,
Qu'il le voudra par tout noncier.

Et quand Guillaume cessera,
Iean le continuera
Apres sa mort que je ne mente
Ans tres passez plus de quarente.

Plusieurs ont voulu contrefaire ce Roman de la Rose, & entr'autres Geofroy Chaucer Anglois, qui en a composé un qu'il intitule, *The Romaunt of tha rose.* Lequel, au raport de Balæus, a esté tiré du livre de l'Art d'Aymer de Iean Mone, lequel il fait Anglois. Ie conjecture qu'il entende nostre Iean de Meung, quoy qu'il le fasse Anglois, encore qu'il n'est aisé à croire qu'un Anglois osa se hazarder à une telle œuvre, quoy que les termes ne semblent que trop rudes maintenant, si estoient-ils bien riches pour lors. Et quoy qu'on considere les traits qui sont mis par Clopinel, je ne puis estimer que ceux qui les contempleront n'admirent l'adresse de ce Poëte, qui sous termes cachez & couverts, a assez ouvertement exprimé la verité, à qui vouloit y prendre advis. Ie sçay bien qu'il y a eu quelques chagrins & importuns Lecteurs, qui ont voulu se formaliser de la licence, qu'ils disent avoir esté suivie au discours de la Rose, tellement que par livres publics ils

ont voulu blasmer & le livre & l'Autheur: & mesme il y en a eu un entre les autres, qui s'est tellement abandonné au boüillon de sa colere, qu'il a dit que plustost il croiroit que Iudas fut sauvé, que le pauvre Iean Clopinel. L'occasion sur laquelle se fondoient ces rechignés controleurs, est qu'ils voyent que par les mains de la Noblesse, & principalement des Courtisans ce livre trottoit & estoit mieux receu que les advertissemens à devotion, pieté & amour divin. Cela fit que pour les dégouster ils s'armerent contre de la Rose, jetterent plusieurs execrations, qui quand tout sera bien examiné seront plus ridicules que necessaires. Aussi l'effet a bien monstré qu'ils ne sçavoient quelles estoient les vertus & proprietez de la Rose, telles qu'encore que par le dehors elle pique, si a-t-elle au dedans une fort singuliere & souveraine odeur. De fait je passeray volontiers condemnation, que Clopinel s'emancipant sous le droit que la Poësie se veut attribuer, s'est peut-estre plus souvent qu'il n'eut esté, laissé égarer en vaines & ridicules discours, qu'il a quelquesfois trop piqué aucuns, & enfin qu'il n'a gardé la modestie qui eut esté bien re-

quise, mais que pour cela il ait fallu d'un plain saut sauter sur son collet pour le terrasser, il n'y a pas d'apparence. Pourquoy n'ont-ils foudroyé sur les lascivetez d'un Martial, d'un Ovide & autres Poëtes, tant Grecs que Latins, lesquels ont bien autrement gazoüillé de l'amour, que n'a fait ou de Lorris ou Clopinel. Ce qui donne couleur à cette censure est, que desia Clopinel pour avoir esté trop libre en ses paroles pensa avoir le foüet des Dames de la Cour, contre lesquelles il avoit escrit ces deux Vers.

Toutes estes, serez, ou fustes
De fait, ou de volonté putes.

Premierement je pourrois alleguer l'incapacité du jugement, qui quelque ignominieux qu'il eut sceu estre, ne pouvoit emporter note d'infamie à l'encontre du pauvre Criminel, qui à tout evenement pouvoit demander son declinatoire devāt Iuges, qui eussent receus & admis au siege de Iustice par les Loix. Or il est tout visible que l'estat de Iudicature, aussi bien que la Prestrise est viril, partant que les Dames en sont bannies. Apres la condemnation n'estoit d'avoir le foüet par l'executeur de la Iustice. Cela seroit contre tout

droit, que les parties plaignantes chastiassent elles-mesmes ceux qui les auroient interessez. Et de plus ce seroit blesser la grandeur, honneurs & dignitez des Dames, qui eussent esté bien marries d'avoir voulu empoigner le foüet pour servir à un tel office. Mais qu'est-il besoin de disputer sur l'execution, puis qu'il en obtint la surseance par une ruse, laquelle estant gaillarde & gentille je suis bien contant de proposer icy. Donc Maistre Iean de Meung ayant esté amené à la Cour par quelques Gentils-hommes, lesquels pour gratifier les Dames, avoient promis de leur livrer, & n'empescher qu'il ne leur fit reparation de l'injure qu'elles alleguoient leur avoir esté faites, fut resserré dans une chambre. Apres il fut presenté aux Dames. La plus hardie desquelles commence à luy remontrer, qu'au Roman de la Rose il avoit introduit un jaloux qui dit tout le mal qu'il est possible des femmes, & trop temerairement il avoit lâché sa plume pour écrire les Vers que j'ay cy-dessus recitez. De maniere qu'à son dire il n'y a Dame qui ne soit putain, ne l'ait esté, ou ne vueille l'estre, qui est trop ouvertement déchirer l'honneur, pudicité & chaste integrité

des Dames. Et encore que telle insolence meritât une rude peine,& qui ne pourroit pourtant égaler à ce qu'il a merité, il estoit dit & arresté qu'il seroit foüetté des Dames qui estoient là, tenant chacune une poignée de verges. Clopinel, encore qu'il ne fut de bas or, si craignoit-il la touche, partant apres avoir quelque temps pensé en soy-mesmes, voyant que son âge ne pouvoit émouvoir les Dames à misericorde, & d'autre costé le nombre si grand de poignées pour décharger sur son dos, se voyant pressé pour se dépoüiller, il les requit humblement luy vouloir octroyer un don, jurant qu'il ne demanderoit remission du chastiment qu'elles entendoient à tort prendre de luy, mais l'avancement. Ce qui luy fut accordé, non sans grande difficulté, & n'eut esté le respect des Gentils-hommes qui intercederent pour luy, il estoit frustré de son espoir. Alors, dit-il, je vous prie mes Dames, puis que j'ay trouvé tant de grace envers vous que ma demande est interinée, que la plus forte putain de vostre compagnie commence la premiere & me donne le premier coup. Ma requeste est juridique, dautant que je n'ay parlé que des méchantes, folles & mal-advisées,

Par ce moyen il lia les mains à toute la compagnie. Elles se regardoient l'une l'autre, pour sçavoir qui auroit l'honneur de commencer, mais il n'y en eut pas une, quoy qu'elles eussent toutes bien envie de l'estriller, qui se hazardât de le toucher. Clopinel joyeux de ce nouveau incident, échapa & aprestа matiere aux Gentils-hommes de se rire des Dames. Lesquelles au lieu de luy porter honneur & reverence, vouloient trop rudement l'outrager, c'estoit bien loin de faire comme Marguerite fille de Iacques, premier du du nom Roy d'Escosse, & femme du Dauphin, qui fut depuis le Roy Louys onziesme, laquelle comme elle passoit par une salle où estoit endormy Alain Charretier Secretaire du Roy Charles septiesme, homme docte, Poëte & Orateur elegant en la Langue Françoise, l'alla baiser en la bouche en presence de ceux de sa suite. Et comme quelqu'un de ceux de la compagnie luy eut respondu qu'on trouvoit estrange qu'elle eut baisé un homme si laid : Elle respondit, je n'ay pas baisé l'homme, mais la bouche, de laquelle sont sortis tant d'excellens propos, matieres graves & sentences dorées. Ce n'est pas qu'il se laissa surprendre (com-

me ses escrits le justifient) non plus que Clopinel : mais cette vertueuse Princesse cherissoit & admiroit ceux qui doctement déchiffroient la verité. Quant au temps auquel vivoit nostre Iean de Meung, il n'est pas aisé de le pouvoir verifier precisément. Toutesfois il est loisible de conjecturer par l'Epistre liminaire, qu'il a mis au commencement du livre de Boece de la Consolation, à peu prés en quel temps il a vécu. *A ta Royale Majesté*, dit-il, Tres-noble Prince par la grace de Dieu" Roy des François Philippes le quart, je" Iean de Meung, qui jadis au Roman de" la Rose, puis que jalousies ont mis en pri-" son Bel-accueil, enseigné la maniere du" Chastel prendre & de la Rose cueillir : " & translaté de Latin en François le Livre" de Vegece de Chevalerie & le livre des" merveilles de Hirlande, & le livre des" Epistres de Pierre Abeillard & Helois sa" femme, & le livre d'Aelred, de spiri-" tuelle amitié, envoye ores Boëce de" Consolation, que j'ay translaté en Fran-" çois, j'açoit ce qu'entendes bien Latin. " Or ce Philippes le quart commença à regner l'an 1286. & regna vingt-huit ans. Et du depuis il presenta son livre intitulé le Dodecaedron au Roy

Charles cinquiesme, lequel commença son regne l'an mil trois cens soixante quatre, de maniere que j'infere qu'il a été âgé d'environ quatre-vingt tant d'années, & a esté contemporain de Dante Poëte Italien, qui vivoit l'an mil deux cens soixante cinq. Ce qui donne de la peine en ce calcul est, qu'il n'est pas croyable que le Roman de la Rose ait esté fait par quelque jeune cerveau, de maniere que si Clopinel a esté d'âge meur & rassis quand il reprit l'œuvre quitté par de Lorris, il s'ensuit qu'il n'ait pas atteint jusqu'au regne de Charles : autrement il auroit eu pour le moins six vingts ans. Pour cette ocasion certains ont desavoüé l'œuvre du Dodecaedron, qui ne peuvent se persuader qu'un homme consommé en prudence & abbatu par la longueur d'une vieillesse, ait voulu sur ses derniers jours s'amuser à tels joüets. Quant à moy je ne veux tenir un party ny l'autre, ne pouvant au vray asseurer ce qui en peut estre, neantmoins j'oseray bien dire qu'il n'est point inconvenient que Clopinel n'y ait mis la main, puis que la gentillesse de l'œuvre ne gist qu'en une promptitude & certitude des secrets de l'Arithmetique, pour si bien asseoir les renvois & respon-

ses afin de se raporter aux poincts des dez. Qu'aux Mathematiques Iean de Meung ait esté bien versé, on le voit par son testament, duquel je veux toucher un mot pour quelques singularitez qui y sont remarquables. Ce bon Clopinel estant prés de sa fin s'avisa de faire son Testament, & par sa disposition derniere laissa aux Iacobins de Paris un coffre, qu'il avoit avec tout ce qui estoit dedans, commandant de ne l'ouvrir qu'il ne fut mis en terre, à la charge que les freres Prescheurs le feroient enterrer dans leur Eglise: lesquels il avoit desia par le passé fort harassez pour la hayne commune, qu'en ce temps ceux de l'Vniversité portoient aux mendiens: les pauvres Iacobins, soit qu'ils pensassent que Iean de Meung sur ses vieux jours se repentoit des algarades qu'il leur avoit aidé à faire, soit pour l'opinion qu'ils avoient que ce lais grossiroit de beaucoup leurs bouges, ensevelirent Clopinel avec toutes les solemnitez, au mieux qu'ils peurent, paracheverent son service mortuaire. A peine eurent-ils finy l'Office, qu'incontinent ils viennent pour enlever ce coffre, fermé à plusieurs serrures & fort pesant. Ils faisoient estat d'avoir des escus à milliers ; mais quant

ils furent venus à l'ouverture ils se trouverent par la reveuë deceus d'autre moitié de juste prjx : car au lieu d'or & d'argent ils n'y trouverent que des pierres d'ardoise, sur lesquelles il tiroit des figures, tant d'Arithmetique que de Geometrie. Ils en furent tellement irritez, qu'apres avoir long-temps deliberé, enfin ils s'hazarderent de le deterrer, alleguans qu'il estoit indigne d'estre enterré en leur maison, puis que vif ou mourant il se moquoit d'eux. Mais la Cour de Parlement advertie d'une telle inhumanité, par son arrest le fit remettre en sa sepulture honorablement dans le Cloistre du Convent. Ie ne doute pas qu'il ne leur ait voulu donner quelque cassade, ne plus ne moins que M. François Rabelais, homme rare en doctrine, auquel on fit coucher en lais des articles qui excedoient son pouvoir, & quant on luy demandoit où on puiseroit tout ce qu'il donnoit, faites, dit-il, comme le barbet, cherchez, & apres avoir dit tirez le rideau, la farse est joüée, deceda. Toutesfois pour ne detracter des morts, & combien que ce ne soit mon intention de controler cét arrest, sçachant tres-bien que la Cour a eu tres-juste occasion d'ainsi

decerner, je veux bien proposer deux raisons qui peuvent l'avoir induit à le donner. La premiere est que par les ordonnances des Empereurs Romains, est deffendu de refuser d'inhumer un corps, sous pretexte de la pauvreté du deffunt; pour cét effet lisons-nous aux Novelles Constitutions de Iustinien, qu'à Constantinople certains lieux ont esté establis, & des personnages destinez pour enterrer les corps morts. De maniere que cette seule raison, rendoit condamnables les Iacobins. Mais puis que sans chenevis les chardonnerets ne chantent pas volontiers, voyons s'ils n'ont rien eu & si le lais a esté frustratoire, frauduleux & captieux. Clopinel leur legue son coffre tel qu'il est, avec ce qui est dedans. Il sçavoit bien ce qui y estoit. De le vouloir contraindre à exprimer la chose qu'il donne, c'est brider sa volonté; mais on dira que les Iacobins presumoient qu'il fut garny d'escus. Et pource donc que le legataire estime qu'un plat d'estain, qui luy a esté laissé par le testateur, soit d'or ou d'argẽt, il s'ensuivra que l'heritier sera tenu de luy en donner ou faire forger un chez l'Orfevre. Mais, à vostre advis, qui valoit plus, ou un écu ou bien une figure d'Arithmetique?

Ie sçay bien que ceux, qui ne pensent qu'à la reparation de la cuisine, diront que les escus eussent esté beaucoup plus profitables à ces pauures freres que l'ardoise Geometriquée, & qu'autant pesant d'or ou d'argent comme il y auoit d'ardoise eut fait vn gros tas d'escus, mais ceux qui ont le cœur genereux priseront dautant les gentillesses qu'il auoit tiré sur les ardoises que tout l'or de Gyges, Crœsus ou Midas, que les sçiences liberales, telles que sont les Mathematiques, sont à preferer aux mechaniques & principalement à la cuisine. Il est vray que quant elle est froide qu'on ne peut aisement se maintenir à philosopher, mais l'estat, condition & qualité, dont ils auoyent fait profession, leur ostoient tous moyens de s'ayder de telles allegations, qui sont plustost contes de mondains qu'opinions seulement de ceux qui tiennent un degré beaucoup plus élevé. Enfin je veux que toute sa vie il leur ait fait du pis qu'il ait peu, qu'il se soit moqué d'eux en legant des morceaux d'ardoise au lieu d'écus, pour cela falloit-il le deterrer? Cela est contre le Commandement de Dieu, qui nous commande d'aimer nos ennemis. Que s'ils ne se sentoient assez regenerez pour savoürer ce

saint

precepte,au moins avoient-ils horreur de se venger sur un mort. Il n'estoit pas heretique, partant ils ne pouvoient le tirer hors du sepulchre en dédain du tort qu'il leur pouvoit avoir fait. Ne sçavoient-ils pas bien qu'il est deffendu de mal parler d'un trépassé, non pas seulement de paroles, mais d'effet, vouloient-ils déchirer la renommée de ce pauvre Clopinel? lequel a esté en telle estime que (comme j'ay dit) l'Anglois Baleus l'a voulu transporter en Angleterre; & ce n'est pas merveille, luy qui avoit coustume de choisir les plus belles roses qu'il pût jamais, soit en France, Allemagne ou Espagne, pour reparer sa patrie. Mais aussi le plus souvent trouve-t-il qui s'y oppose, & par legitimes moyens les redemande. Quoy que ce soit, encore est-il contraint de confesser, que son Chaucer a pillé (il appella cela illustrer le livre de Iean de Meun) les plus beaux boutons qu'il a pû du Roman de la Rose, pour en embellir & enrichir le sien. Ce que j'ay bien voulu adjouster, tant pour montrer en quoy se trompent les Anglois, qui veulent ravir à nostre France le Roman de la Rose, que pour faire entendre à vn chacun, que, en ce que nous auons mis cy-dessus touchant

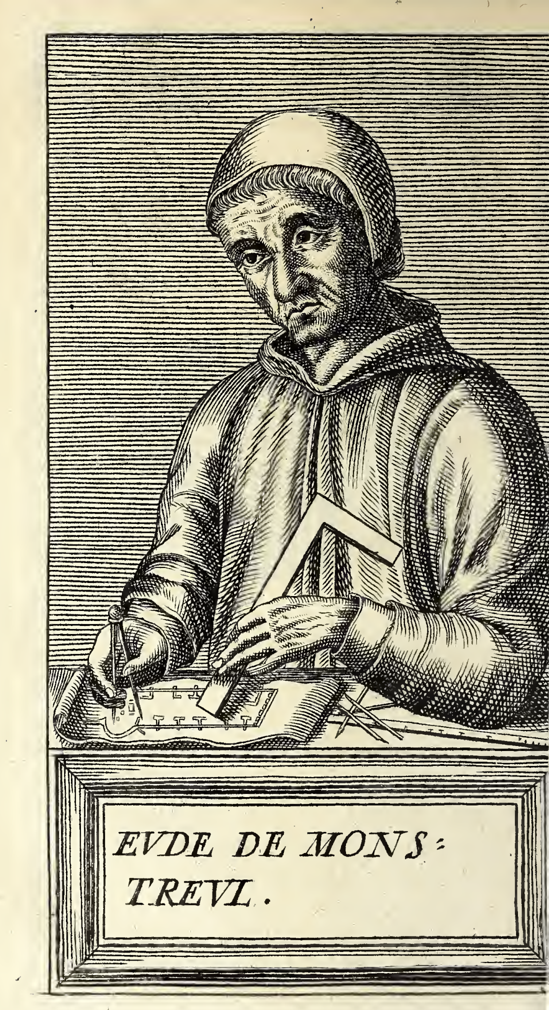
Clopinel, nous n'entendons le mettre au rang & roole des affronteurs, encor moins taxer les Religieux de saint Dominique, d'autre chose que de ce qu'ils se pourroient auoir laissé commander par quelques écervelez, qui les auroient poussez à se formaliser d'vne chose qu'ils seroient, autrement je m'en asseure, faschez de controler. Attendu qu'ils sçavent tres-bien, que le devoir de pieté les induit à vne œuure accompagnée d'vne telle & si grande humanité. De ma part je prise & honore leur compagnie, mais il est impossible que parmy un si grand nombre qu'ils estoient, il n'y en ait tousiours quelqu'un qui fasse des saillies, & quelquesfois donne un mauvais bransle. Or pour revenir à nostre Clopinel, on l'eut pû accuser d'affronterie, si ont eut trouvé qu'apres sa mort il eut esté garny de meubles precieux ou d'escus, le plus precieux joyau qu'il avoit estoient ces exercices qu'il avoit pris apres ces ardoises rondes, il en fait un lais à ceux, lesquels il supplioit enterrer son corps, mesurant un chacun à son aulne, & presumant que tout ainsi qu'il avoit pris plaisir à philosopher, aussi ils se baigneroient à voir les belles figures

Mathematiques, qu'il avoit là tracées. I'insiste principalement sur ce point, d'autant que je ne suis tenu de respondre pour la liberté de parler, où il s'est licentié, non pas que je craigne de tomber au mesme inconvenient auquel il pensa estre engagé, mais parce que la ruse, qui le garentit de la punition exemplaire, dont il devoit estre justicié, & reparer la faute, l'a dégagé de toute crainte, puis que sur l'execution de l'arrest donné contre luy, il y a eu une modification accordée du consentement des Iuges & parties au grand contentement du pauvre sententié. Mais quand j'aurois porté parole pour Iean de Meung, ie ne m'en donnerois pas si grande peine que l'on pourroit penser, d'autant que sans me mettre en peine d'entrer en preuve, je ne voudrois m'appuyer que sur la face du livre, qui portant sur son frontispice la Rose, devoit apprendre à toutes ces mécontentes, que la Rose n'est point seulement accõpagné d'une douce odeur, couleur vermeille, blanche & delicate, mais aussi des piquans, qui arment la rose, & souvent piquent ceux ou celles,

qui ou trop prés ou mal à propos l'aprochent de leur nez.






EVDE DE MONS:
TREVL.

EVDE DE MONSTREVL.

Chapitre VIII.

La necessité des arts, estats & mestiers, fait qu'encores que toutes les vocations ne puissent estre rangées sous ce riche & magnifique escadron des arts liberaux, les ouvriers illiberaux ont esté receus plustost aux Republiques, que ceux qui faisoient profession des disciplines vrayement liberales. Ie pouvois icy employer pour preuve de mon dire, l'estime qu'on a fait des peintures de Timarele, Irene, Calypso, Aristarete & Lala Cyzena, si je ne semblois vouloir preferer les femmes à Zeuzis, Parrhase, Appelles, Aristides, Polygnote, Euphranor, & plusieurs autres excellens Peintres, dont quelques-uns ont rencontré avec un si grand bon-heur, que nous lisons que les raisins tirez par Zeuzis inviterent les oyseaux à les venir bequeter, & le cheval d'Apelles en platte peinture esmût les naturels à hennir. Quoy plus? l'admira-

ble industrie de Protogenes ravit tellement Demetrie, que pour l'amour de luy il ne voulut ruiner la ville de Rhodes; si bien que par sa peinture il maistrisa le cœur de ce victorieux : Aussi bien qu'Aristote par son divin sçavoir celuy de son disciple Alexandre, lequel pour le seul respect de ce Prince des Philosophes, ne se contenta point de se reconcilier avec ceux de Stragyre, mais voulut la rebastir, repeupler & renouveller. Mais qu'est-il besoin de publier si tost les loüanges de ces Peintres, puis que nous n'avons pas icy affaire à un simple Peintre, mais à celuy qui pût de soy-mesme, sans faire tort à autruy, devancer la bande des anciens statuaires & Architectes ? On fait grand estat de l'Athenien Phydias, fils de Charminus, qui fit cét admirable Colosse d'or, que Cipséles Seigneur de Corinthe, consacroit à l'honneur de Iupiter, comme aussi est fort estimé Chares Lyndien, Architecte de cét exormé Colosse du Soleil à Rhodes, auquel ne cedoit rien celuy de Xenodorus en Auvergne. Pareillement sont par tout celebrez à cause du Temple d'Ephese de Diane trois personnages, à sçavoir Archiphron, qui en fut l'ingenieux: Ctesiphon, qui en eut la conduite,

& enfin Dinocrates, celuy qui bastit Alexandrie d'Egypte. Ie n'oublieray Trophonin & Agamede, lesquels pour avoir achevé le Temple renommé pour les Oracles Delphiques, obtinrent d'Apollon (au raport de Plutarque en la consolation d'Apollonius) telle recompense qu'ils furent trouvez morts dans leur lict sans avoir senty aucun mal ny douleur. I'adjousteray encore la loüange de Scopas, Briaxe, Timothée & Leochares Architectes excellens, qui bastirent ce sepulchre magnifique, lequel Arthemise Reyne de Carie fit faire, pour honorer la memoire de son mary Mausole. A tous ces grands ouvriers Lysippe, Praxiteles & autres, encore accorderay-je plus de gloire & d'honneur, qu'on ne sçauroit m'en demander, & si pourtant faudra qu'on me confesse que nostre Eude doit mettre le pied ayant eux tous, tant parce que l'antiquité a devoré tous ces beaux ouvrages, qui ont fait parler de ces grands maistres, qu'aussi parce que les edifices qui ont été bastis par Eude, quoy que ce ne soient Mausoles ou Temples d'Ephese, ne leur cedent pas beaucoup. La folie d'un Herostrate tout d'un coup renversa les Chefs-d'œuvres vrayement excellens d'Archiphron, de Ctesiphon & de Dinocrate. En la

premiere année de la cinquante huictiéme Olympiade le tas de pierres qui avoient esté si industrieusement agencées par Trophone & Agamede fut bruslé : & encores qu'il fut derechef rebasty par les Amphyctions des deniers communs de la Grece voüés au service divin, Spintharus Corinthien en ayant été l'Architecte & conducteur de l'œuure, si a-il fallu qu'il ait esté ruiné, on diroit persque que la France sans son Eude eut perdu le lustre, qu'elle à sur plusieurs nations d'estre superbe, riche & magnifique en edifices, dautant qu'à peine y trouvera-t-on coin ny canton, où Eude n'ait, comme l'on dit, laissé quelque placard de sa truelle. Sur tout à Paris, où il faisoit le plus souvent sa residence, il y a construit plusieurs beaux & somptueux bastimens. Du dessein de cét excellent Architecte sont les superbes Temples des Chartreux, de sainte Catherine du Val des Escoliers, de sainte Croix de la Bretonnerie, des Mathurins, des Blancs Manteaux, de l'Hostel-Dieu, des Quinze-vingts & des Cordeliers, où il fut enterré l'an 1289. Ce fut luy, qui sur tous les autres fut choisi par ce grand Roy des François, qui pour sa sainteté & integrité de vie s'est acquis

le titre & le nom de ſaint Louys, pour achever les Royaux & magnifiques baſtimens, qui entr'autres heroiques exploits, ont illuſtré la memoire de ce Roy, lequel merite (à la verité) une loüange nompareille, mais qui doit eſtre communiquée à ce ſouverain Architecte, puis que c'eſt luy qui a dreſſé & élevé les trophées, pour l'honneur deſquels eſt celebré le renom de ce grand Prince. Il luy fût ſi agreable, que ſon premier voyage d'outre-mer ne pût eſtre achevé, que ce maiſtre Architecte ne luy tint compagnie, où il luy ſervit de beaucoup pour les compartimens, qui eſtoient neceſſaires à faire à une telle & ſi haute entrepriſe. Pour le couronnement de laquelle, & afin qu'il laiſſât certain témoignage de l'heureuſe conqueſte, qui fut faite en ce païs, il fit les deux groſſes tours que l'on voit au port de Iaffe, ainſi que j'eſpere ailleurs décrire, ne pouvant repreſenter tout ce qui ſeroit à deſirer ſur les particularitez de chacun des ouvrages de noſtre Eude. Duquel pluſieurs s'eſtonneront (attendu qu'il n'eſtoit de ceux, qu'on voit bouffer parmy le peuple, de gloire, mais eſtoit un ſimple Architecte, ſe mélant d'un eſtat méchanique) que j'ay icy propoſé ſon portrait. Mais s'il

leur plaist de prendre la patience de considerer, que parmy ces vieilles masures du menu populaire, quoy qu'elles soient assés sales, ce neantmoins on y trouue par fois de precieux & exquis ioyaux, ils ne se piqueront pas si fort de ce que i'ay icy entremeslé cét Eude. Partant afin que cét œuure des hommes Illustres fut assorty de toutes pieces, & diuerses fleurs pour contenter vn chacun. On fait grand estime des labeurs industrieux de Michel l'Ange, lesquels de ma part ie confesse ne pouuoir assés estre admirés, mais qui voudra les balancer auec ceux de nostre Eude, il reconnoistra qu'en vingt ans il a plus parfait d'ouvrages, que n'a sceu l'Ange en soixante : d'où luy a esté acquis cét honneur, que sur tous les Architectes de son temps il a esté tenu pour le premier & le plus excellent, & de ma part j'estime que les engins du fin Briarée Archymede, quoy qu'ils ayent esté fort loüez, pour la deffense qu'il fit de Sarragousse à l'encontre du Consul Marcellus, & l'adresse des machines belliques de l'ingenieur Robert Valture, se baisseront tousiours devant les structures de ce souverain Architecte. Le portrait duquel je vous represente, tel que je l'ay veu à la nef des

Cordeliers de Paris, avant que l'orage du feu eut assez miserablement dissipé la plus grand part de l'edifice de cét maison, où deux ans avant que mourir luy-mesme dressa son monument, comme aussi celuy de ses deux femmes, dont l'une avoit nom Mahault, laquelle il cherissoit, tant pour l'amitié conjugale qui l'y obligeoit, qu'aussi pour les bonnes parties dont elle estoit accompagnée, telles que fallut qu'elle suivit la Reyne Blanche en plusieurs endroits d'outre-mer, non point pour piaffer, & à l'imitation de quelques mal apprises, effrontées, affectées, & décourtiséés Courtisanes, seulement se faire connoistre sous le manteau d'une si grande Dame. D'autant que se dépoüillant du masque de telles égarées, autant que pouvoit luy permettre le devoir de sa charge, elle s'arrestoit en sa maison à l'exemple de la tortuë, laquelle le peintre Phidias attacha au pied de Venus, qu'il fit aux Eliens, parce voulant donner à entendre que la femme doit se tenir en sa maison, & ne l'abandonner, non plus que fait la tortuë la coquille, qu'elle ne quitte jamais, que tout d'un coup elle ne perde la vie. Mais

le sejour qu'elle faisoit en la maison n'estoit pour estre paresseuse & casaniere, ou pour employer le temps à enfiler des perles, & à autres telles baguenauderies, mais plustot pour s'adonner à choses saintes & legitimes, & au trauail de ses mains essayer à gagner sa vie, pour escrire les Bibles & autres livres sacrez. Exercice pour ce temps-là fort commun aux femmes, ainsi que j'ay touché en la vie de Iean Guttemberg, qui au lieu de roder parmy les ruës, se tenoient dans leurs chambrettes, & escrivoient des livres, que nous avons escrits à la main. C'estoit alors que l'Imprimerie n'avoit point encore esté réveillée; d'où quelques-uns ont pris occasion de condamner un art si necessaire à la vie humaine, qui devroient bien considerer qu'il y a encore plusieurs autres occupations assez dignes & suffisantes, pour retenir les femmes en la maison.


BERTHOLD SCHVVartz
INVENTEVR de l'Artillerie

BERTHOLD SCHVVARTS,
inventeur de l'Artillerie.

CHAPITRE IX.

BERTHOLD LE NOIR, Allemand de nation, de l'Ordre de saint François, faisant profession de la Philosophie, & tres-curieux des sciences magiques & metallique, vivoit en grande reputation l'an treize cens cinquante quatre. Or apres avoir estudié fort long-temps aux arts Physiques & tres-expert en l'art de fondre, connoissant que deux corps ne pouvoient ensemble consister en un mesme lieu, n'y s'en trouver aucun vuide en toute la machine du monde: De plus que le feu, comme element le plus leger, contenoit beaucoup plus grand espace que la terre; & que tous les corps composez des quatre elemens se pouvoient & enfin devoient estre reduits & convertis en feu: ne se contentant de la Theorie, mais voulant par experience éprouver ce qu'en avoit écrit Aristote & autres naturalistes,

il prit un pot d'airain, auquel l'ayant bouché & fermé de tous costez, & remply de soulphre, & de poudre de salpestre, y mit le feu. Ce qu'ayant fait, la matiere ayant pris feu par raison naturelle, le pot se fendit, & s'esleva le feu en l'air avec grande fumée & bruit semblable au tonnerre, comme en lieu plein & ouvert; & de ce conceut en son esprit un commencement & idée de futur engin & instrument de guerre. Ayant donc veu son intention & imagination estre reussie à effet, & y prenant un singulier plaisir, il commença de mesme façon à faire de la poudre à canon. Or il n'ignoroit pas que les contraires sont poussez hors par leurs autres contraires, & que le froid & le chaud entre tous autres extremes sont grandement contraires. A cette occasion il composa cette poudre de salpestre & soulphre mélez ensemble & pulverisez, y adjoustant du charbon pour la faire noire. Avec lle p ou dre mise dans quelques machines creuses, il pouvoit jetter de grosses pierres & boulets, & en maniere de tonnerre les élancer, rombre & abbatre murailles, arbres & toute chose, tant fût-elle forte a resister. Puis dés lors en avant, amplifiant tousiours son invention par

nouvelles additions, il commença en premier lieu à dresser des machines de bois, puis de fer & d'airain, les appellant Bombardes, à raison du terrible & épouventable bruit jusqu'à lors non oüy, desquelles il jettoit des boulets de pierre, de fer & de plomb : apprenant aux hommes assez malins de leur naturel, à ruyner par ce moyẽ & invention pernicieuse, villes, tours, forteresses & remparts, tãt fussent-ils munis. Depuis luy se sont trouvez plusieurs autres, qui par leur esprit ont de beaucoup annobly l'invention. Voila comme ce galand de Cordelier Allemand a enseigné la maniere si ouvertement, que maintenant il ne reste plus aucune experience aux hommes de la force & vertu, qu'elle ne soit surmontée par ruses, attendu qu'indifferemment les hommes magnanimes, selõ l'endroit où ils se trouvent, sont tuez par ces canons, harquebuzes & pistolets. Ie ne veux pas nier que les anciens Grecs, Perses & Romains, ne se soient semblablement aydez en guerre de leurs machines & Beliers, desquels ils renversoient leurs ennemis & perçoient les murs, mais la vehemence de la poudre excede toute autre invention. Or d'autant que plusieurs n'ont jamais sceu de quel-

le façon estoient composez ces Beliers, il m'a semblé bon en dire un mot en passant. Il estoit fait d'un tronc d'arbre de vingt-cinq pieds de long & huit de grosseur, au bout duquel estoit apposée une masse de fer, faite à la semblance de la teste d'un Belier, & dont il a pris le nom, soustenuë de cordages, & lors qu'on vouloit abattre ou ruyner quelque forteresse, deux ou trois cens hommes, stilez & façonnez à ce faire le tiroient en arriere, puis le poussans d'une grande force le faisoient heurter contre la muraille avec telle impetuosité, qu'il n'y avoit lieu si fort qui ne fut renversé par terre. Et avec telles machines fut autresfois pris le Chasteau de la ville de Damas en la Palestine, où j'ay veu de semblables instrumens de guerre, & aussi deux arbalestes d'une grandeur & grosseur admirable, desquelles les Soldans d'Ægypte s'aydoient en ce temps-là, par la force des Mamelus: Il est vray qu'elles different des nostres quant au bandage, elles estoient de telle force, qu'elles jettoient des boullets de pierre pesant deux cens livres, & falloit cent hommes pour les bander. Selim premier du nom Empereur des Turcs faisant le voyage en Perse pour faire la guer-

re au Sophy, & paſſant par Damas prit un ſingulier plaiſir à voir de telles machines, & commanda de les garder ſoigneuſement. Mais toutesfois ce n'eſt rien à comparer à l'invention de noſtre Berthold, veu que d'un petit plomb l'on renverſe des Scipions, des Ceſars, des Pompées, des Alexandres, des Rollans & des Hercules, comme nous avons pû veoir de noſtre temps depuis la priſe du Roy François premier, & combien de braves hommes ont eſté tuez depuis Charles de Bourbon Conneſtable de France, Prince tres-belliqueux, qui mourut devant Rome d'un coup de canon, juſqu'à cét invincible & magnanime Prince François de Lorraine Duc de Guiſe, qui auſſi par un Poltrot fut tué poltroneuſement d'un coup de piſtolet. Au reſte quelques-uns dient que les premiers qui ont uſé de ces Bombardes ou Canons de fer (apres l'invention, car plus de cent ans apres il ne s'en eſt fait de fonte) ont eſté les Venitiens en la guerre qu'ils avoient contre les Genevois. Ie m'en raporte à ce qui en eſt: mais toutesfois j'ay leu en vne vieille Hiſtoire, que l'an treize cens quatre vingts deux, fut fait preſent au Roy Charles ſixieſme par un Seigneur d'Al-

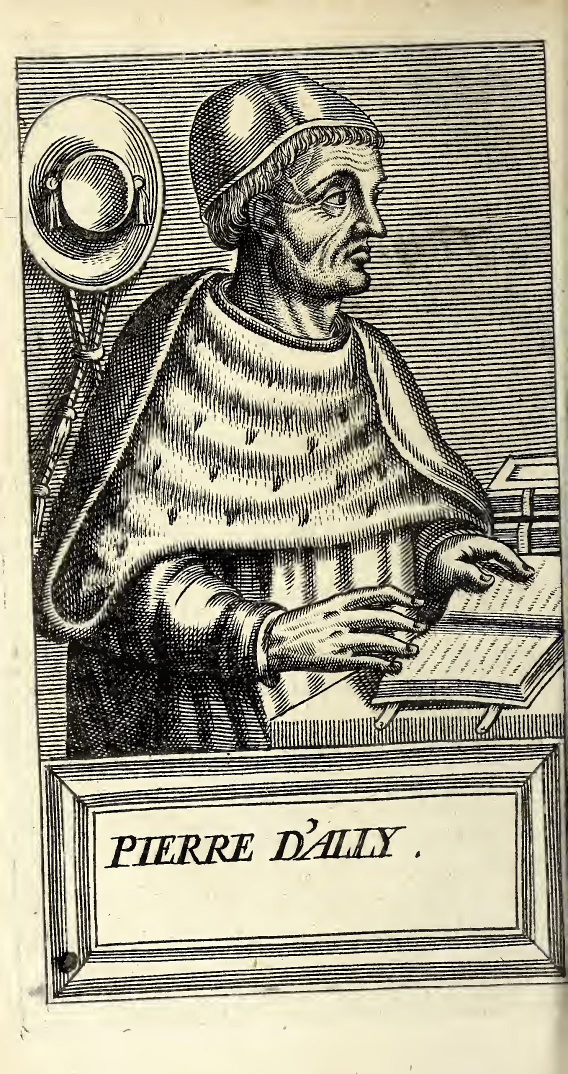
lemagne, de six pieces d'Artillerie de fer avec poudres & boulets, & desquelles il s'ayda en la bataille qu'il gaigna contre les Gantois, où furent tuez plus de vingt-deux mille Flamans, non sans grande perte de cette nation, qui par apres eut bien affaire d'une telle multitude de compatriotes, qu'alors elle perdit, ce qui fut au grand estonnement des François, qui n'avoient encore ouy tel tonnerre, introduit par l'astuce de nostre Berthold, le portrait duquel j'ay recouvert de Cleves, avec quelqu'autres, l'an mil cinq cens soixante, & tel que je vous le represente. Ie ne suis point marry de voir les esprits des hommes de nostre temps éveillez, je ne puis neantmoins que je ne deteste cette grande curiosité, qui les pousse à foüiller des secrets, lesquels il vaudroit mieux estre teus & engoufrez au cercueil d'ignorance, que d'estre communiquez, publiez ou éventez. Vous voyez que toute cette souflerie metallique, quoy que de soy-mesme elle ne soit à condamner, traine neantmoins apres soy une queuë, qui est de perilleuse consequence, comme l'experience ne nous en donne que trop asseurée preuve. Ie laisse le Paracelsime, l'empirie & les

soufflets donnez sur les coings des Estats & Seigneuries, vous voyez en l'invention de ce Cordelier un miroir de plus grand mal-heur, que le monde eut sceu avoir à vostre advis, si les meurtres estoient si frequens & coustumiers entre nos premiers peres, qui ne sçavoient ce que c'estoit de la soulphrerie, qui s'amusoient à courtiser par le moyen de l'Agriculture la terre nourrice de leurs biẽs, que s'il falloit parler de guerre, ils n'avoient pour armes, tant offensives que deffensives, que les heaumes, les lames, les haches, les cottes de maille, les boucliers, les jambiers de fer, les crestes, les lances, les javelots, l'arc & la fléche. Alors c'estoit que la bravoure, grandeur de courage & adresse du corps rendoient le guerrier valeureux. Mais depuis qu'on s'est advisé de ces bastons à feu qui ont si longue portée, le plus poltron portera à terre son Achille ou son Hector. Ie monstreray dans mon grand Insulaire, que les pauvres Barbares Indiens ne sçavoient ce que c'estoit de ces foudres. Toutesfois en quelques endroits les Portugais & Espagnols leur en ont donné la connoissance, ainsi que les Grecs & Latins l'ont donné depuis aux Mores, Turcs & Arabes,

qui au lieu de leur arc, fléche épée & massuë, ont à nostre tres-grand prejudice, ces bastons à feu, desquels ils se sçavent tres-bien ayder, n'ayant aujourd'huy ville, chasteau ny forteresse aupres de nous, qu'il ne cubulte par terre, & nous talonnent d'une telle vistesse, que si Dieu n'y met la main, il est bien à craindre qu'ayant pris les faux-bourgs ils ne prennent la ville. On a accoustumé de dire, qu'il n'y a que ceux qui soient blessez, lesquels s'aventurent aux coups, & qui prennent trop de plaisir au cliquetis des armes. Ce que je confesseray bien en general, avec restriction telle, que tel y demeure, qui est mesme ennemy de la canonnerie : & je suis poussé à ce, par ce qui est advenu au Connestable de Bourbon, lequel, quoy qu'il n'eut rien plus à contre cœur que les arquebusades, fut neantmoins tué.






PIERRE D'ALLY.

PIERRE D'ALLY.

Chapitre X.

SANS m'arrester à mil frivoles disputes & bien peu necessaires, pour animer ceux, qui descendent de basse race, & aussi de pauvres parens, à mettre toute peine de se rendre vertueux, & pour donner cœur aux hommes d'aspirer à choses hautes, je seray content de dire que la vivacité d'esprit, le labeur assidu & bon naturel sont les seurs degrez pour parvenir au feste d'honneur. A ce propos une milliasse d'exemples se presente aux Histoires Grecques, Latines, Françoises & Estrangeres, tant de ceux qui d'humbles ont été élevez aux dignitez temporeles & Ecclesiastiques, que de ceux, qui par leur singuliere erudition se sont acquis loüange & memoire eternelle. Vn seul exemple me pourra servir en ces deux cas proposez, & l'affermirons en celuy duquel icy on voit le naturel portrait, sçavoir Pierre d'Ally, lequel par

son sçavoir excellent vit encore de present, & volent en la bouche des hommes doctes, & de ce bas & infirme degré monta au plus haut estat & honneur de l'Eglise Catholique. Il fut natif d'Allemagne en un village fort obscur, dit Ailly, dont aussi pour la vilité de ses parens il a tiré sa denominaison. Il fut si pauvre, que pour avoir moyen de vacquer à l'estude des lettres, il fut contraint de servir de sous-Portier au College de Navarre, fort celebre en l'Vniversité de Paris, condition fort abjecte : neantmoins son esprit qui aspiroit à choses plus grandes, surmontant telles difficultez, se polit tellement par l'assiduité des leçons, qu'enfin honoré du titre de Regent & Docteur des plus fameux qui fussent, il fut donc élevé à l'Office de Chancelier de l'Vniversité, qui est celuy, lequel ayant soin des personnes & privileges, confere les dignitez de Doctorat aux Facultez de Theologie & Medecine (ayant eu de ce faire faculté du Pape Benedict onziéme, environ l'an mil trois cens quatre) retranche les corruptions, approuve les opinions, confere lettre de Licence Bacheliere, & autres degrez ; c'est aussi celuy qui a charge de retrancher du corps

de l'Vniverſité les Eſcoliers qui ſont mal vivans & incorrigibles, & derechef les y reünir, quand avec amandement de vie ils reviennent à reſipiſcence. C'eſt enfin luy qui les abſout, ſi par cas ils ont commis quelque irregularité, mettans furieuſement les mains les uns ſur les autres. Or pour reprendre la briſée vers noſtre d'Ally, pendant qu'il enſeignoit, il eut entre ſes autres diſciples Iean de Gerſon, une autre lumiere de ſon temps, ainſi que luy-meſme eſcrit en une Epiſtre envoyée audit d'Ailly, où il l'apelle ſon Maiſtre, Mecenas, Fauteur & Promoteur, luy donne plusieurs titres de loüange, & l'apelle clarté tres-luiſante de l'école de Theologie, & vieil routier és difficultez des ſaintes Eſcritures. Parquoy comme il fût ainſi orné de toutes les vertus & graces requiſes en un Theologien, il fut fait Archeveſque de Cambray, non pour aucun reſpect de faveur, mais pour ſa capacité, d'où peu apres s'eſtant acheminé à Rome, y fut humainement receu du Pape, & honoré du Chapeau de Cardinal. Et puis apres envoyé l'an mil quatre cens quatorze au Concile de Conſtance, où il emporta l'honneur de bien dire & diſputer contre la Symonie des Eccleſiaſtiques & au-

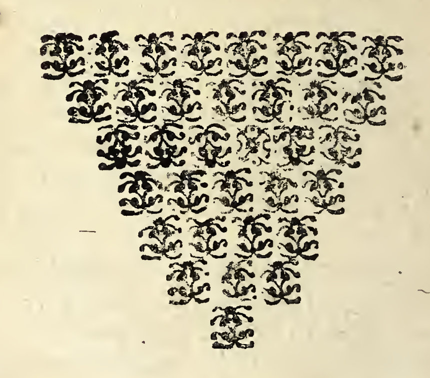
tres corruptions qui dés son temps, & encores beaucoup plus maintenant difforcmoient & troubloient la face & estat de l'Eglise. Par la determination du Concile de l'Eglise Françoise il fut delegué, pour denoncer aux deux Papes qui s'entrequereloient pour la Papauté, qu'ils se demissent du siege Papal. Pour responce luy fut dit que les Papes de Rome sont exempts de toute tasche de schisme, mais que c'estoient les Prelats François qui de gayeté de cœur schismatisoient. Pour cette occasion il fut depuis renvoyé, suivant l'advis du Concile tenu à Paris, avec le sieur Iean Maingre, Mareschal de Boucicaud, lequel par apres estrilla bien l'Antipape à Avignon, comme aussi le Cardinal d'Ailly luy lava la teste du long & du large. Et c'est ce que Henry Pantaleon semble le coucher au roolle de ceux, qui en cette saison crierent & de voix & d'escrits contre l'ambition des Papes, corruption de l'Eglise, schismes & divisions, qui lors pulluloient grandement, disant qu'il a escrit un livre intitulé, De la reformation de l'Eglise, lequel pourtant ne se trouve pas au Catalogue de ses livres, qui sont en fort grand nombre, tant en Theologie qu'en Mathematiques, où il estoit

estoit fort consommé. Aussi il a composé quelques traitez Astrologiques, en l'un desquels il reduit toutes les paralelles ou cercles equidistans, supposés par Ptolomée à douze, & plusieurs autres points remarquables que premier il a mis en lumiere. I'ay devers moy un de ses livres achevé d'imprimer, l'an mil quatre cens dix, le douziesme Aoust, au commencement que l'art d'imprimerie fut en usage en France, dans lequel il y a grand nombre de figures de Mathematiques. Ie desirerois que tous ceux qui se meslent d'Astrologiser daignassent un peu mettre le nez avant dans ses livres : ils n'y perdroient leurs peines, car, outre les singulieres observations que je viens de ramentevoir, ils y trouueroient la sentence minutée à l'encontre de ceux, qui sous le nom de la vraye Astrologie prennent plaisir de s'embeguiner du faux masque d'Astrologie, introduisans une idolatrie des Astres du tout abominable Ce bon Cardinal ne l'appelle point seulement judiciaire, mais pour la depeindre de toutes ses couleurs, il dit que c'est le sacrilege d'Astrologie. La raison est fondée sur l'abus, qui est fait d'une science sacrée, comme est l'Astrologie, qui fait que les

crime est d'autant plus detestable. Et neantmoins aujourd'huy ceux, qui se reputent estre des mieux entendus, & veulent obtenir le parangon sur tous les Astrologues, ne font pyvot que de cette superstitieuse & sacrilege Astronomie, & le plus souvent dans les livres Astronomiques entrelacent un million d'impietez & magiques enchantemens, & enfin sous pretextes de leurs ridicules predictions, donnent des bourdes les plus detestables qu'il est possible de penser. De luy a emprunté beaucoup cét illustre Prince Pie de la Mirandole, s'attachant aux Mathematiques. Au reste je me suis laissé dire que nostre d'Ally a composé une grande Apologie, qu'il a intitulé le bouclier de pauvreté, où il rabat les cloux de quelques-uns, qui reprenans les arres de Guillaume de S. Amour, tenoient, que les Mendians estoient au prejudice de la Chrestienté & du repos, seureté & splendeur de la chose publique. Mais quant aux argumens qu'ils avoient dressé contre l'Ordre des Mendians, je suis bien contant d'en toucher un mot, afin qu'un chacun connoisse quel poix & authorité ils peuvent obtenir. Doncques ces policeurs opposoient, que la queste que font les

Mendians eſt grandement prejudiciable à tout eſtat bien ordonné, auquel on ne doit ſouffrir aucuns caymans. Et pour démanteler du tout (comme ils preſumoient) les quatres colonnes du fort de mendicité, ſur ce que les Mendians opposoient, qu'ils ſont inſtituez, afin que les Chreſtiens gagnaſſent le Royaume de la joye de Paradis, par les aumônes qu'ils leurs élargiroient; ils repliquoient qu'encore que l'on ne dût ſouffrir aucun qui n'eut moyen en la Republique, ce neantmoins il s'en trouvoit beaucoup plus qu'il ne ſeroit de beſoin. A ceux-là on avoit aſſez de moyen de departir des aumônes, ſans en introduire des bandes d'autres, qui pourroient de leurs mains, force corporelle & induſtrie gagner leur vie. Et pour confirmation de leur dire produiſoient les Benedictins, Chartreux, Bernardins, & pluſieurs autres Religieux, qui encore qu'ils ne demandaſſent l'aumoſne, appreſtoient cependant autant de matiere pour gaigner les pardons que les Mendians. A telles allegations ce Cardinal reſpondit ſi à propos, que les plus effrontez qui voudroient ſe bander contre les Mendians, quand ils liront ce qu'il en a eſcrit tres-doctement,

seront contraints de quitter la partie & se candamner eux-mesmes. Au reste j'ay recouvert cette sienne figure representée au naturel au College de Navarre, dépeinte en un Tableau attaché contre la muraille de l'Eglise dudit College, auquel il a fait edifier un corps de logis, pour loger les Docteurs & Boursiers, étudians en Theologie, outre plusieurs autres celebres fondations qu'il y a fait, en memoire de ce qu'en iceluy il avoit commencé & consommé le cours de ses estudes.




ÆNEAS SYLVIVS, QVI
FVT PIE II. PAPE .

ÆNEAS SYLVIUS, QUI FUT Pie deuxiesme.

Chapitre XI.

Q'IL me soit permis de dire de ce grand homme ce que Salluste a escrit de la grandeur & excellence de Carthage, qu'il vaudroit mieux n'en point parler que d'en dire trop peu: car de fort basse condition Æneas Sylvius est monté au plus haut degré & dignité. Il estoit né de noble & ancienne famille des Piccolomini, son pere avoit nom Sylvius, sa mere Victoria, de telle fecondité, qu'elle eut dix-huit enfans; ils n'avoient pas grande richesses. C'est pourquoy luy dés son jeune âge estant bien pressé de pauvreté, se mit au service d'un Prelat, au Concile de Basle fut depuis avancé à l'estat de Secretaire de la Chancellerie de l'Empereur Frideric troisiesme, lequel le prit en grande amitié, & fut par luy couronné Poëte de Laurier, en presence des Princes & Seigneurs de sa Cour, receut les

mesmes honneurs, que l'on avoit fait à ses devanciers, Petrarque & Bocace Poëtes Florentins. Ie laisseray pour brefveté ses travaux aux Ambassades, esquelles il fut envoyé à Trente, Franc-ford, Constance, Savoye & autres lieux pour raison du Concile, puis que cela a esté fort bien exprimé par l'Historien Platine. Lequel escrit que nostre Æneas, apres la mort de Philippes Vicomte de Milan, fut delegué vers les Milannois. Devant lesquels il fit une harangue fort excellente touchant l'Empire hereditaire de la ville, & de la foy qu'il faut garder. Laissant donc tous ces premiers progrez, par lesquels, comme par ressorts, il sceut fort à propos monter jusques dedans la chaire Pontificale, je ne diray rien du devoir qu'il fit à l'institution, garde & conduite du Roy Ladislas, & le vay loger dans le siege Souuerain, auquel il parvint par la mort du Pape Calixte, frere du Duc de Bourgogne, & se fit appeller Pie II. Incontinent qu'il fut couronné, pour vivre en Paix il rendit au Roy Ferrand le Royaume de Naples, moyennant une bonne somme de deniers, dont Ferrand sceut rachepter son absolution de la censure & excommunication qu'avoit foudroyé sur

luy Calixte, & l'avoit privé du Royaume de Naples, disant qu'il n'apartenoit pas à un bastard comme il estoit. Auquel temps & mesme année l'on vit au Ciel une grande estoille cheveluë qui n'aporta rien de bon, attendu qu'il advint une si grande sechereſſe sur les biens de la terre presque cinq mois entiers, que la plus-part du peuple fut grandement opreſſé de plusieurs maux, & notamment de la peste qui en fit perir plusieurs. Au reste Pie estoit Italien & Senois de nation, de laquelle ville j'ay receu son portrait, que m'a envoyé l'année 1582 le Seigneur Hyppolite Augustin, Chevalier de saint Estienne, ensemble son Epitaphe, tel que cy-apres vous verrez. Ce personnage Pie estoit excellent Orateur, grand Poëte, Philosophe & Cosmographe, adonné aux lettres divines & humaines, ainsi que ses œuvres imprimées en plusieurs tomes en font foy. Le zele (& suivant son nom Pius) sa pieté & singuliere devotion à deffendre la Religion Chrestienne contre les Turcs est grandement prisée. Car il est mort à son voyage qu'il pretendoit faire contre les Infideles (à la priere des Rois & Potentats de la Chrestienté. Et à la sollicitation de ce grand Capitaine Scan-

derberg dit Castriot, le fleau & espouvente des Otthomans) estant en la ville d'Ancone le seiziesme Aoust, l'an mil quatre cens soixante & quatre. Son corps fut porté en Italie, où il fut enterré. Entre les œuvres de Ioannes Campanus Italien, se trouve l'Oraison Funebre recitée par luy à Sienne aux obseques dudit Pius, au discours de sa vie & faits heroïques. Avant sa mort il nous a laissé pour un grand tresor le livre de l'education & nourriture des enfans, un autre intitulé la solution des questions, un contre les Taboristes, un autre à Nicolas de Cusa depuis Cardinal, deux de la creance & profession des Turcs. Vn autre livre tres-docte à l'Evesque de Cracovie, un de la prescience de Dieu. Vne elegante harangue du siege & prise de Constantinople, un au Pape Calixte d'Oraison, un de la source du Nil, un contre la secte de Iean Hus, de la dignité des Empereurs, de la puissance du Concile, de la vraye religion Chrestienne, & l'oraison à Mahemet second, qui prit l'Empire de Grece, & une infinité d'autres desquels je ne diray mot, pour éviter la trop grande longueur. Ie suis neantmoins bien content d'adjouster encore, que de luy se lit,

qu'estant

qu'estant âgé de sept ans, comme par pronostication & bon augure du futur, entre les jeux de ses compagnons de mesme âge que luy, fut salué comme Pape, tous de rang luy baisans les pieds, comme les Catholiques ont coustume de faire telle reverence au Pape & Souverain Pontife de Rome. Les Historiens Ecclesiastiques nous raportent, comme au bon Pere Grec Athanase Evesque Alexandrin, luy estant bien jeune graçon, & à saint Ambroise Evesque de Milan, mesme en sa ieunesse, en la maison de son pere, le semblable est advenu faisant mesme office, comme s'il eut esté Evesque. Dieu par telle chose donne souvent à entendre, comme l'effet par apres evidemment le montre, que de tels personnages seront dignes à l'advenir de commander aux troupeaux de l'Eglise Catholique. Voila ce que j'ay bien voulu reciter discourant de la vie de ce bon Pasteur.

S'ensuit son Epitaphe, tel qu'il est escrit contre sa sepulture élevée en marbre.

ÆNEAS SYLVIVS PICOLOMINEVS, PATRITIVS SENENSIS, ORATOR CELEBERRIMVS, POETAE INSIGNIVS DECORATVR PER FRIDERICVM III. IMP. ET A SECRETIS EIVS. QVO MVNERE SVB FOELICE QVINTO ANTIPAPA FVNCTVS ERAT, ET IN EODEM A SVMMIS PONTIFF. RECIPITVR EVGENIO IV. ET NIC. V. A QVO EPISCOPVS TRIGESTINVS, MOX SENENSIS ORDINATVR CARDINALIS S. R. E. EFFICITVR A CALISTO III. QVO MORTVO PONT. MAX. ELIGITVR AN. SAL. M. IV. C. LVIII.

Ie m'estonne où Baleus a pû trouver les Epitaphes qu'il luy donne. Ie suis bien asseuré d'un point, que luy, ny ses partisans, n'eussent osé le mettre sur son tombeau, qui est à S. Pierre de Rome, sans avoir le feu à la queuë plus prés qu'ils n'eussent desiré. Ie suis encore plus surpris pourquoy cét Anglois a osé ainsi mal parler de luy, puis que l'on sçait fort bien, qu'il leur a en plusieurs de ses œuvres soûtenu le menton pour le fait de la condem-

nation du celibat. Entr'autres ſentences deſquelles il uſoit communement, Platine & Sabellique témoignent, qu'il a laiſſé par eſcrit, que le mariage a eſté oſté aux Preſtres pour une grande raiſon, mais que pour beaucoup plus grande il leur devoit eſtre rendu. Ce qu'il a meſme confirmé au ſecond livre du Concile. Peut-eſtre (dit-il) que ce ne ſeroit pas trop mal que pluſieurs Preſtres fuſſent mariez : car pluſieurs eſtans Preſtres & mariez ſeroient ſauvez, leſquels en leur celibat ſterile ſont damnez. De fait il vouloit (ainſi que raporte Celius II.) abolir quelques Monaſteres des ſœurs de ſainte Brigide & ſainte Clere, en leur commandant de ſortir, afin qu'elles ne brûlaſſent plus. Pourquoy donc luy veulent-ils ſi grand mal ; il eſtoit perſonnage qui eſtoit né aux affaires & vertu, non pas à oiſiveté. De fait il ne ſe paſſa affaire publique de la Chreſtienté, ſoit de la religion ou des choſes temporeles, depuis l'aſſemblée du Concile de Baſle, auquel il ne ſe trouvât preſent, excepté les armes. S'ils luy en ſçavent mauvais gré, ils ont tort, car ce qu'il en faiſoit n'eſtoit que pour élever d'autant plus la Papauté. Auſſi ce fut luy, qui fit foüir l'alun, qui

fut alors premierement trouvé en Italie, dont le fisque du Pape reçoit grand revenu.






IEAN DE MONTREAL,
MATHEMATICIEN.

IEAN DE MONT-REAL, *Mathematicien.*

CHAPITRE XII.

IEAN de Mont-Real, ainſi appellé du nom de cette ville de Franconie, nâquit l'an mil quatre cens trente ſix. Qui eut conſideré les ſignes, qui à l'heur de ſa naiſſance faiſoient ſon Horoſcope; il eut facilement jugé qu'il ſeroit d'un naturel moderé, induſtrieux & doüé d'un eſprit non hebeté & propre aux ſciences. Or quoy que tous ces prodiges ſignifiaſſent aucunement la bonne eſperance qu'on avoit de luy, toutesfois il n'eſt pas poſſible, que ſans une grace ſpeciale, il eut ſceu en ſi peu de temps, & de ſon ſeul inſtinct, apprendre & connoiſtre tant & de ſi diverſes ſciences, parler tant de langues, eſtre ſi rompu és affaires, ſouffrir tant de travaux, retenir & enſeigner la maniere de forger, conſtruire & compoſer des machines & inſtrumens inconnus, conſiderer & d'un certain uſage ſçavoir

les lieux & mouvemens des estoiles, escrire de si doctes commentaires, esclaircir tant de choses si obscures : mettre en lumiere non seulement ses tables & Ephemerides, mais de plus decorer celles des autres ; Bref faire choses quasi impossibles, & auparavant non veuës. Apres qu'il eut appris, tant en son païs qu'en l'Vniversité de Lipse les principes de toutes sciences, & mesmes des Mathematiques, & depuis qu'à Vienne, ville d'Austriche, florissoit l'exercice des sciences & de la Philosophie, il se delibere d'y aller. En ce lieu il trouva Purbach, personnage tres-sçavant & fort respecté, pour son âge, sçavoir & authorité: lequel ayant soigneusement consideré le bon naturel de ce jeune homme, commença à l'aymer, instruire & mesmes luy montrer les principes & plus difficiles secrets des arts Mathematiques. Comme ils furent ainsi demeurez conjoints par amitié, & communiqué assiduellement entr'eux l'espace de dix ans de plusieurs matieres obscures, ils observerent enfin les vrais & certains mouvemens des planettes, & mirent le cours ordinaire de celle de Mars, different de deux degrez aux tables anciennes. Environ ce temps arriva

de bonne fortune en ces quartiers-là le Cardinal Beſſarion, comme Legat vers l'Empereur Frederic, lequel requit Purbach de luy faire un extrait ſommaire du livre de Ptolomée, depuis intitulé la grande ſyntaxe. Apres la mort de Purbrach Iean de Mont-Real paracheva l'œuvre commencé; & ayant eſtudié à Rome és lettres Grecques, & conferé avec Theon autheur ancien, il le corrigea & mit en lumiere. Car quoy qu'auparavant luy & Purbach euſſent deliberé & conclu enſemble d'aller à Rome, pour y ſonder les vives ſources des langues, & lire Ptolomée, eſcrit en ſon propre langage, provoquez meſme à ce faire par ledit Cardinal Beſſarion. Toutesfois la mort inopinée de Purbach détournant leurs deſſeins, fut cauſe principalement que ledit de Mont-Real quitta de plus grande affection Vienne pour aller à Rome; là il donna preuve tres-aſſeurée de la gentilleſſe d'eſprit dont il eſtoit accompagné, tellement qu'en peu de temps il ſe rendit familier, les ſecrets plus cachez de l'Italie. Apres avoir couru toute l'Italie & conferé avec pluſieurs doctes perſonnages qui y enſeignoient, il fut enfin rapellé par Matthias Roy d'Hongrie, pour

lire publiquement à Vienne, où demeurant il se donna à connoistre par plusieurs inventions admirables, & par son sçavoir garentit le Roy du peril evident de mort. Estant doncque alors l'Hongrie en guerre & dissension contre les Boëmes & l'Austriche, il delibera de se retirer à Noremberg, tant pour la commodité des Artisans, qui le pouvoient ayder à faire ses instrumens Mathematiques, que pour l'Imprimerie. Car en ce temps il commença de mettre ses œuvres en lumiere, & premierement ses Ephemerides, qui comprenoient trente ans : livre certainement admirable & bien receu de tout le monde, tel que jamais il n'en avoit esté veu le semblable. Aussi par certaine supputation il trouva premierement la dixiéme Sphere au Ciel, lequel comme le plus haut, fait par sa vistesse tourner tous les autres globes, dérobant par cette heureuse invention la gloire, que pouvoient avoir acquis devant luy les autres Philosophes, Thales, Eudoxe, Calippe, Ptolomée & Alphragan. Il divulgua encore plusieurs Opuscules rares & pleins d'erudition, lesquels comme ils fussent bien receus & dispersez en tous lieux, & specialement l'edition des Ephemerides à

Rome, plusieurs doctes personnages qui avoient fait preuve de sa doctrine, tant par veuë que par escrit, desiroient grandement qu'il fut appellé à Rome, & solliciterent fort le Pape Sixte à ce qu'il le mandât de venir vers luy, pour s'en servir & ayder en plusieurs choses, specialement pour reduire l'an, qui par les anciennes intercallations, ne s'accordoit aux Calendriers communs, au cours certain de la Lune, asseurer d'un ordre non variable les jours & Festes de Pasques. Chose qui ne sembloit trop difficile, pourveu qu'on eut osté quelques jours du mois de Mars. Or combien que Iean de Mont-Real entreprit malgré luy ce voyage, fâché de se voir retirer de son entreprise & edition de Ptolomée, & aussi qu'il prevoyoit sa mort devenir estre en bref: Toutesfois le commandement du Pape, & l'evidente utilité de la chose proposée le solliciterent, de sorte qu'il ne voulut manquer à son devoir. Il fut doncques à Rome, où apres avoir communiqué avec plusieurs doctes hommes de divers points, il entreprit la question pour laquelle il estoit venu. Mais comme la peste fut terrible & commune à Rome l'an mil quatre cens soixante seize, il fut emporté

d'une mort violente, estant encore jeune, & n'ayant à peine attaint l'an quarante & uniesme de son âge. Et ce qui est beaucoup plus à plaindre, c'est qu'il faut que nous soyons privez des œuvres excellens qu'il avoit commencez, qu'il promettoit en bref au grand profit de tous, mettre en lumiere. Ses œuvres commancez furent retenus & gardez par authorité & commandement de la Republique de Noremberg, dont quelques-uns, Sconerus homme tres-sçavant a mis au jour de nostre temps. La lecture desquels fit entendre aux dépriseurs d'autruy, que le mont estoit vrayement Royal, lequel l'a pû affranchir des erreurs, qui avoient tellement blesmy la pluspart des humains, que par trop impudemment ils nioient ce dixiéme Ciel éventé par ce furon de la voute celeste. Il y a eu bien peu de points touchez par Ptolomée, le Geometre Archimede & autres sur les secrets Mathematiques, qu'il n'ait tres-pertinemment éclaircy. Sur tout il a pris grande peine à rembarrer ceux, qui se méprenoient en la verité des points des sciences, dont il faisoit professiō. Entr'autres il a deffendu la doctrine de son maistre Theon l'Alexandrin, contre Georges

de Trebizonde, Gerard de Cremone, Iean Gazule de Raguſe, l'Archidiacre de Parme, Campanus, Thebith, Averroës & tous ceux qu'il a trouvé contraires à ſon opinion ou des axiomes, qu'il tenoit pour regle tres-certaine & infaillible. Icy j'en euſſe dreſſé eſtat, qui eut pû fort réjoüir le Lecteur, lequel eut pris un ſouverain plaiſir d'ouïr la diſtinction des maiſons du Ciel, des miroüers brûlans, de la grandeur de la Comete, de la diſtance entr'elle & la terre; mais parce que ce long recit eut trop groſſi le preſent diſcours, & que le Lecteur, ſi beſoin luy ſemble, pourra avoir recours à ceux, qui dans leurs Bibliotheques en ont dreſſé la liſte, j'ay mieux aymé clore la preſente Hiſtoire pour n'eſtre pas trop long.









IEAN GVTTEMBERG, IN-VENTEVR de l'Imprimerie.

IEAN GVTTEMBERG, inventeur de l'Imprimerie.

CHAPITRE XIII.

ENTRE les plus belles & loüables inventions il nous faut librement confesser que l'Imprimerie a esté & est aujourd'huy la meilleure & plus a estimer: par le moyen de laquelle deux personnes roulans la presse, imprimeront en un jour plus grande quantité de livres, que n'eussent sceu auparavant écrire plusieurs personnes en un an. On tient que cét art a esté inventé à Mayence, ville d'Allemagne en l'an mil quatre cens quarante deux, par Iean Guttemberg, ou selon les autres, Guttemberg, Allemand & Chevalier honorable, là où il commença premierement l'exercice, avant aussi fait preuve de l'ancre, dont se servent encore aujourd'huy les Imprimeurs, quoy que quelques-uns aiment mieux en attribuer la loüange à Iean Fauste & Yves Scheffey deux ans auparavant, & veulent

que nostre Guttemberg, Iean Mentel, Iean Prus, Adolphe Rusche, Pierre Scheffec, Martin Flache, Huldric Han, Iean Froben, Adam Petri, Thomas Vvolfe & autres tous d'une volée ayent accreu grandement la perfection de l'Imprimerie, laquelle ils éparpillent partoute l'Allemagne & autres païs. De fait Conrad exerça cét art à Rome environ l'an quatorze cens. Au commencement de cette invention les principes estoient fort petits & connus de peu de personnes : car seulement à l'heure qu'ils vouloient imprimer, ils portoient les characteres dans des sacs, puis les remportoient avec eux. En ce temps-là les Imprimeurs & ceux qui faisoient les matrices des lettres, estoient en grand estime, riches, opulens, & reverez comme nobles, faisans profit inestimable de cét art : mais de present que la multitude & nombre infini de livres est augmenté, & que chacun indifferemment se mesle de manier un si excellent art, sans aucune prealable erudition & experience, il est advenu que les Compositeurs & Imprimeurs ne remportent aucun profit ny loüange ; mais seulement employent leur bien, labeur & âge pour profiter à la chose publique avec peu de

recompense & honneur. Quelques-uns ont écrit que l'invention d'imprimer est premierement procedée de la Chyne & Cathay, ce qui a esté mal consideré par eux, veu que le Royaume de Cathay & Indes Orientales n'ont esté découvertes par les Portugais que depuis cent trente ans : où l'art d'imprimer a esté inventé & pratiqué en nostre Europe en l'an 1442. comme nous avons cy-devant dit. Il est bien vray qu'il y a quatre cens ans ou environ, que Paul Venitien a décrit & le premier, la situation de ce païs-là & leurs mœurs : mais quant à l'Imprimerie il ne fait mention qu'elle fût en usage. Ce qui m'en rend plus asseuré est, que les Grecs, Armeniens, Mingrelians, Abissins, Turcs, Perses, Mores, Arabes & Tartares, n'écrivent leurs livres qu'à la main. Ce qu'entr'autres les Turcs ont pratiqué par l'ordonnance de Bajazeth second du nom leur Empereur, publiée l'an quatorze cens quatre vingt trois, portant deffenses sur peine de la vie de n'user de livres imprimez, laquelle ordonnance fut confirmée par Selin premier du nom son fils, l'an mil cinq cens quinze. De plus estant en Egypte, j'ay veu plusieurs grandes tablettes, longues en façon de livres, &

des écorces de Palmiers si bien écrites, que l'on eut jugé avoir esté imprimées: & d'ailleurs les Marchands qui viennent des Indes par la mer Rouge, & qui debitent leurs marchandises à toutes les Nations, n'écrivent que sur des tablettes; & de telles il y en a en la Bibliotheque de la Reyne, qui sont sortis du cabinet de ce grand personnage Laurens de Medicis, restaurateur des bonnes lettres en Italie, & à saint Germain des Prez lés Paris. Il y en a d'autres qui ont voulu dire que cét art est parvenu jusques au païs de Mexique, qui est à l'opposite du Cathay, l'un estant en Asie, tirant vers le Pole Antartique, & l'autre en l'Amerique vers nostre Pole Arctique. Mais cela est du tout contraire à la verité, car ils n'ont jamais usé d'Imprimerie. Toutesfois je confesseray bien que les Mexicains usent de characteres, ressemblans à divers animaux terrestres & aquatiques, & de testes, pieds, bras, & autres membres de l'hommes, par lesquels ils donnent à entendre leur conception, comme faisoien les Egyptiens & Ethiopiens par leurs lettres Hieroglyphiques, dont j'ay assez amplement traité en ma Cosmographie, & de tels livres j'en ay deux escrits à la
mai

main en la ville de Themiſtitan, remplis de leurs characteres & figures, avec leur interpretation. Au reſte les anciens ont feint une Deeſſe Pallas, laquelle preſidoit aux armes & ſciences, pour avoir inventé & les lettres & les inſtrumens de guerre. A l'exemple de laquelle l'Allemagne ſe peut glorifier ſur toutes les autres nations, avoir emporté le pris de l'une & l'autre faculté, tant à raiſon des machines à feu & Bombardes, que pour l'Imprimerie inventées par perſonnages Allemands. Mais un ſeul deffaut diminuë de beaucoup ſa gloire, reſſemblant en ce cas au tres-magnanime & encore plus belliqueux Annibal, duquel on recite qu'il ſçavoit bien vaincre & rompre de furie ſes ennemis ; mais il n'uſoit prudemment du fruit de la victoire, ſe laiſſant peu apres dompter par nonchalance. Auſſi les Allemands ſont fort inventifs, mais au reſte ils ſont negligens de bien polir & orner leurs ſubtiles inventions. Et par ce moyen leur eſt advenu, ce qui advint auſſi aux Hebreux : Car comme ils ſe peuvent dire premiers Inventeurs de toutes les ſciences, toutesfois les autres nations leur dérobans l'honneur par leur labeur & ſubtilité, en ſçavent beaucoup

mieux tirer profit, & quasi se les approprier. Au reste on ne sçauroit assez priser & estimer cette noble invention d'imprimer, pour l'évidente utilité que nous voyons en provenir de jour à autre; car par elle nous pouvons asseurer la loy de Dieu s'estendre aux nations Barbares & Sauvages, l'ignorance avoir esté ensevelies, & toutes sciences avoir esté illustrées & grandement annoblies, ayans aujourd'huy une multitude de bons livres non vitiez par la main des escrivains ignorans, qui quasi avoient soüillé tous les autheurs. Entre plusieurs qui ont decoré cette invention se peuvent à bon droit nombrer, Alde Manuce à Venise, Christophe Plantin à Anvers, Robert Estienne, Henry & François ses enfans à Paris, Froben & Oporin à Basle, Griphius, de Tournes à Lyon, & une infinité d'autres hommes doctes & excellens en cét art, qui quasi par tout le monde l'ont exercé, & exercent encore à present, avec honneur, profit & loüange. Or puis que nous sommes tombez sur l'invention de l'Imprimerie, je veux, afin qu'elle soit prisée, reconnuë & estimée, ainsi qu'il appartient, dresser icy un estat, non point de tout ce qui est à admirer en un art si

profitable & necessaire ; mais ce qui nous sera permis pour n'estre pas long, de broncher touchant un art si loüable. A former characteres d'Imprimerie, il est requis premierement avoir poinçons d'acier, amollis par le feu, sur lesquels engravent par contrepoinçons destrempez au burins acerez, le blanc estant au dedans des lettres, achevans avec limes le corps d'icelles, eminente au bout, non à leur endroit, mais tournez. Apres ils trempent ces poinçons, pour les endurcir, & polissent, puis en frappent de petits billons de fin cuivre passez par le feu, lesquels ainsi engravez montrent les lettres à leur vray naturel ; ce qu'on appelle frappe de matrice. Alors ils iustifient ces matrices sur un moule de fer, & au blanc d'iceluy font les fontes avec plomb, estain de glace, antimoine & autres matieres mixtionnées, afin de les endurcir, & qu'elles durent plus long-temps. Les lettres ainsi fonduës sont mises en une grandes casse de bois, distribuées selon leurs differences, d'autre disposition que l'ordre alphabetique. De là les Compositeurs ayans élevé devant eux leur Visorium, la copie ou manuscrits à imprimer, les prenent une à une, & disposent par pa-

ges & formes, lesquelles ils mettent dans un chassis de fer, à une ou deux croisées, fermé avec garniture de bois, biseaux & coins. Apres le gouverneur de la Presse prend la forme & la mets dessus, puis la touche avec des balles de bois pleines de laines, & couvertes de cuir blanc, frottées avec de l'ancre mixtionnée, mettant la feüille moüillée sur le tympan, garny d'un autre petit tympan & d'un blanchet, qui empesche que la lettre ne soit gastée par la platine de fer ; & abbatant la frisquette, collée de parchemin, qui couvre le blanc de la fueille, il fait rouler le train de la Presse, appuyée sur un sommier, jusqu'au dessous de la vis, à laquelle est attachée la platine, & prenant le barreau tire tant qu'il peut, en sorte que la feüille s'imprime du costé qui est couché sur la lettre, il faut tenir le mesme ordre pour imprimer l'autre costé. Mais avant que de le faire, & que la Presse puisse rouler pour la journée, ils tirent deux ou trois espreuves, qui sont reveuës & examinées par la diligence du Correcteur, & les fautes par luy marquées sont corrigées sur le plomb avec une pointe, qui sert pour lever la lettre, qui y est superfluë, adjouster, diminuer, rappro-

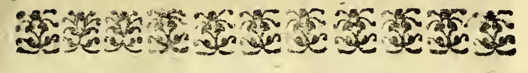
cher, corriger les transſpoſitions, renverſemens & autres fautes, qui par mégarde ſeroient coulées en la compoſition. Sur cette correction on continuë à tirer la forme, ſoit pour journée ou demy journée, à la diſcretion de ceux qui ſont travailler. Deux compagnons ſont neceſſaire à la conduite de la preſſe, l'un qui tire, recueille & range les fueilles, l'autre qui touche ſur la forme qui eſt ſur la preſſe, & broye l'ancre ſur la pierre. Et parce que le labeur eſt ſi penible qu'un homme n'y ſçauroit fournir un jour entier, ils tirent à la preſſe l'un apres l'autre & par tour. Outre cette preſſe, qui ſert à la beſongne ordinaire, il eſt neceſſaire d'en avoir encore une pour faire les eſpreuves.







PIERRE BEMBE, CARDINAL VENITIEN.



PIERRE BEMBE, CARDINAL Venitien.

Chapitre XIV.

TOut ainsi que les Romains se glorifient de leur Historiographe Padoüan Tite-Live, ainsi en ces derniers temps la Republique & Seigneurie Venitienne se croit grandement honorée & illustrée par leur propre Historien Pierre Bembe, lequel a fidellement & elegamment escrit leur Histoire contenuë en douze livres, & toutesfois en quelques endroits, pour avoir esté mal informé, il s'est oublié parlant des Indes & terres estrangeres posées au grand Ocean, comme aussi a fait Thomas Porcachi son compatriot, en son Histoire des Isles imprimée à Venise. Or Pierre Bembe a esté tenu de son temps, pour sa rare erudition & authorité, le lustre & ornement de l'une & l'autre langue, Latine & Italienne. Aussi pour ses excellentes vertus, doctrine & elo-

quence Ciceronienne (de laquelle il fut grand imitateur) il fut fait Cardinal de Rome. Ie l'ay veu par plusieurs fois en ce mesme lieu cheminant auec vne grande simplicité & humilité. Luy pour n'emporter auec luy cette science acquise, & ne frustrer la posterité des perfections que Dieu luy auoit departies, a redigé par escrit & composé plusieurs œuures tant en Latin qu'en Italien. Entre autres des Epistres fort elegantes, imprimées à Basle, à Lyon. Les obseruations de la langue vulgaire Italienne, en sa naturelle langue fort correcte, imprimez à Venise, lesquels liures il a dediez au Cardinal Iule de Medicis, le tout compris en trois volumes. Il a composé aussi plusieurs Epistres envoyées au Pape Leon dixiesme, qui peuvent monter jusques à seize Livres, & six d'Epistres familieres, avec certains Opuscules, & quelques Ouvrages de Iean François Picus de la Mirandole : Le Poëme Heroïque avec diverse Poësie. Estant à Venise il me fut dit, qu'apres sa mort il avoit esté trouvé en sa Bibliotheque un grand nombre de Livres fort anciens escrits à la main sur du parchemin, tant en langue Hebraïque,

braïque, Grecque que Latine, qui jamais n'avoient esté imprimés. La plusspart desquels estoient venus de la Bibliotheque de Georges Gemiste Plito Grec de nation & personnage de grande erudition, que l'on dit avoir assisté au Concile de Florence, peu apres lequel il mourut en la ville de Rimini en Italie, où luy fut dressée une somptueuse sepulture de marbre. Au reste nostre Bembe qui vivoit l'an 1140 a esté en telle reputation envers les plus habiles de son temps, & avoit le jugement si bon, qu'on luy apportoit de toutes parts les poësies & autres livres que l'on vouloit mettre en lumiere, afin que par sa doctrine il les polist & en donna son advis. Ce que Iacques Sannazarius voulut aussi faire, luy apportant son poëme *De partu Virginis*, auparavant que de le faire imprimer, voulant qu'il fut premierement approuvé par le jugement de Bembe, que de le communiquer au public. Omphrius en la vie du Pape Paul troisiesme, recite que Bembe fut fait Cardinal avec plusieurs autres, comme certains pour leur sçavoir & doctrine: sçavoir Iean Fischer Evesque de Rochestre Anglois, Gaspard Contaren Venitien,

& Iacques Sadolet, lesquels ont laissé au public un ample témoignage par leurs escrits, de leur doctrine & suffisance.





IEAN PIC DE LA MI-
RANDOLE.

IEAN PIC DE LA MIRANDOLE.

CHAPITRE XV.

CE ſujet eut bien requis que j'euſſe parlé de la gloire, de la ſource & avancement de la Maiſon de la Mirandole; mais pource que cela tireroit noſtre diſcours en trop grande longueur, je me contenteray de repreſenter ſous ce Chapitre icy, tant les vertus de l'oncle que du neveu. I'avois bonne envie d'y adjouſter auſſi pluſieurs autres ſingularitez, mais comme je ne ſuis point garny d'avantage de memoire plus ample, il a fallu que j'aye paſſé par deſſus. Ce n'eſt pas que je ne me ſois mis en tous les devoirs de ſolliciter ceux, qui ont ce bien que d'appartenir à ces heroïques Seigneurs, pour me ſecourir d'avertiſſemens. Quelques-uns d'eux ont ſeigné du nez ſi mal à propos, que mon plus expedient a eſté, nonobſtant leur méconnoiſſance, de tracer ce que j'en trouvois, rapporté au

vray par plusieurs Historiens. Ioint que je serois méconnoissant, si ayant receu le portrait de ce Iean Pic de la Mirandole, par le commandement de ce tres-digne Abbé de Tournus François de la Roche-Foucault, (Prelat fort amoureux des vertus & lettres, & qui ressentant la tige, dont il est sorty, s'adonne à tous heroïques & genereux exploits) je dressois le Catalogue des hommes Illustres, & coulasse sous silence celuy dont la memoire ne pourroit jamais estre assez celebrée. Et de plus, l'alliance qui est entre les maisons de la Roche-Foucault & la Mirandole, m'oblige particulieremēt à publier les loüanges de ce personnage, auquel est voüé ce Chapitre. Et à dire la verité, je ne sçaurois estre assez repris & taxé d'ingratitude, si ayant eu l'honneur d'avoir esté en mon jeune âge entretenu par cette tres-vertueuse Dame la mere de François Comte de la Roche-Foucault & de son frere le Seigneur de Rendan, en cette ville de Paris & à Poitiers, je ne m'essayois de representer la verité de l'Histoire de ceux qui luy appartiennent. Et premierement je commenceray par Iean Pic, duquel certains s'estonnent pourquoy le docte Poli-

tian luy a donné le titre de Phenix. Ie ne m'arresteray point aux longues & ennuyeuſes digreſſions qu'ils font, pour prouver qu'il n'y a point de tels oyſeaux, d'autant, qu'encore que j'accorde que cela ſoit, la comparaiſon ſeroit touſiours belle & pertinente pour les particularitez qu'on a remarqué dans le Phenix, entre leſquelles eſt celle-cy, qu'il eſt ſeul au monde, & quoy que ſes cendres ſoient conſommées, ſi eſt-ce qu'il vit touſiours par la ſucceſſion admirable qui ſe fait par la reſolution & cónſomption de ſon corps. D'où vient qu'il a eſté appellé le ſeul, unique & ſingulier entre tous les animaux. Mais le raport du Phenix avec noſtre Comte peut bien eſtre à propos tiré à ce que tout ainſi qu'encore que le Phenix ſoit embraſé, eſtant ſeul individu de ſon eſpece, neantmoins il y en a touſiours un, qui porte ſeul le nom de Phenix ; auſſi, quoy que la mort ait coupé le fil de la vie à noſtre Comte de la Mirandole, neantmoins l'ame de ſa renommée ne laiſſe pas de battre, boüillonner, & en un mot faire tous les exercices d'une creature vivante. Quant je dis cecy, ceux qui ont la cervelle groſſiere

estimeront que je me trompe. Pour leur lever une telle opinion, je ne veux que leur proposer, ou un Iean Hunniade, ou un Zisca. Quand au Vvaivode Hunniade, sa bravoure estoit tellement redoutée par les Turcs, que les nourrisses pour appaiser leurs enfans crians, ne sçavoient les intimider que des menaces d'Hunniade, qui les viendroit aussi-tost prendre. Cette seule apprehension du nom de l'Hongre, faisoit retenir aux enfans & leurs cris & leurs larmes. Pareillement ce grand fleau des Boëmiens & Teutoniens Zisca, avant qu'il mourut commanda, qu'apres sa mort on l'écorchât, & qu'on jettât sa chair dans les champs, afin qu'elle servit de pasture aux oiseaux & bestes sauvages; que de sa peau on couvrit les fonds d'un tambour, lequel on portât à la guerre, afin que du son les ennemis fussent effroyez, tout ainsi qu'ils estoient épouvantez par sa seule presence. Sur ce fondoit-il sa raison, que les brebis tremblottent de peur, lesquelles entendent le bruit du tabourin couvert de la peau du loup. De fait Albert Crantze témoigne que les amis de Zisca firent ce qu'il avoit commandé, & qu'ils trou-

verent ce qu'il avoit promis. De là je veux inferer, si la seule apprehension du nom d'Hunniade, la peau de Zisca ou du loup (font par maniere de dire) revivre les corps qui sont morts, qu'il n'est pas incroyable que Iean Pic, quoy que le tombeau retienne ses cendres, puisse encore vivre de la façon que fait allegoriquement le Phenix. I'avois bien envie de dire que cette qualité de Phenix luy a esté donnée, parce que tout ainsi qu'il n'y a qu'un Phenix, aussi n'y avoit-il qu'un Pic, qui, jeune Prince, nourry en delices, avoit neantmoins donné une vive atteinte au but, qui pouvoit eterniser à l'immortalité son heureuse memoire; mais je craindrois que plusieurs illustres & genereux esprits ne s'en sentissent scandalisez, qui me mettroient en butte le neveu qu'il a eu, & qui semble avoir esté éclos des cendres de son oncle. Ce n'est point donc pour raison des Princes amateurs de vertu, & adonnez aux lettres, qu'on doit employer le titre de Phenix à la loüange de nostre Pic, mais on jette plustost ce brandon de feu dans les magasins de ceux, qui au mépris de la vertu & bonnes disciplines, méprisent les bonnes lettres &

ceux qui s'y employent fondans l'appuy de noblesse seulement, sur je ne sçay quels furibonds hennissemens, tintamarres & exploits guerriers. A les oüir boursoufler en leur proüesse, on diroit que la science est indigne d'un Prince, qu'elle l'avilit, l'appetisse, l'abbaisse, l'assottit, & en un mot qu'il n'est pas besoin de miner la cervelle d'un Prince par la doctrine. Ie ne veux point les renvoyer à Platon, qui tenoit qu'il n'y a aucun Empire, Seigneurie & estat heureux, que là où les Seigneurs sont amoureux de la sagesse, vertu & Philosophie. Ie sçay bien qu'ils rebroüeroient l'authorité du divin Philosophe, & le renvoyeroient au jugement qu'Annibal fit de l'impudent Phormion, qui parloit en clerc d'armes. Il sera beaucoup plus seant que je leur mette en teste cette perle de la Mirandole, laquelle pourra leur découvrir, non point seulement combien il s'abusent de ne tenir tel conte des sciences qu'il faut ; mais aussi par quelle voye ils en pourront attaindre le faiste & sommet d'icelles. Et de fait si nous prenons garde aux enseignemens, preceptes & advertissemens, que non moins doctement &

que ſubtilement il a donné, à peine trouva-t-on poinct ſur la Philoſophie ou Theologie, qu'il n'ait éclaircy. Sur la Geneſe & les Pſeaumes il a ſi pertinemment écrit, que quoy que l'œuvre n'ait pû parvenir à perfection, à grande peine trouvera-t-on difficulté qu'il n'ait reſolu & exactement examiné. Vous avez de plus les neuf cens concluſions qu'en ſon jeune âge il a ſouſtenu à Rome devant le Pape & tous les plus haut huppez d'entendement, qui s'eſtonnoient comme il eſtoit poſſible, non pas que ſi ſuffiſamment il diſcourut de pluſieurs & diverſes ſciences, mais que ſeulement il eut pû flairer ſur l'une ou ſur l'autre. Aux Mathematiques, en la Cabale & Magie il n'y avoit aucun ſecret lequel il ne fureta. Quant à l'Apologie de ſes treize queſtions, tirées des neuf cens concluſions, il n'y a homme qui ne die que cét incomparable Pic s'eſt luy-meſme ſurmonté, pour raiſon, tant de ſa ſoupleſſe & dexterité d'entendement, que de l'heur de ſa memoire. De fait ce livre eſt pluſtoſt un mélange & abiſme de toutes ſciences, que ce qu'il porte en frontiſpice. Contre les Aſtrologues il a porté ſon aiguillon ſi

rudement, qu'il n'y a partie ſycophantiſée des impoſtures Aſtrologiques, où il n'ait fait aſſez belle ouverture. Et à la mienne volonté que nos preſtigiateurs, devineurs & tels autres enjoleurs priſſent plus de plaiſir d'écouter Picus Philoſopher qu'Agrippa & ſemblables attrapeminons joüer des tours de paſſe-paſſe, on verroit, non point en la France ſeulement, mais par toute la Chreſtienté pluſieurs millions de perſonnes, qui ne ſe departiroient pas ſeulement des livres vilains & deteſtables, mais auſſi les conſacreroient au feu, de meſme façon que fit ce jeune Philoſophe ſes livres d'Amour, leſquels pouſſé d'une folaſtre jeuneſſe, fit, qui eſtoient doüez d'une grace merveilleuſe, neantmoins pour n'appreſter matiere à aucun de s'amuſer par apres, à cauſe de ſon exemple, à telles niaiſeries, il les mit au feu, comme fit Platon :: Il eſtoit fils de ce Iean François Pic, qui eſt tant celebré, pour avoir lors qu'il eſtoit Colonel de la Cavalerie de Simon Malateſte Seigneur de Rimini, fait grand guerre au Pape Pie ſecond & au Comte d'Vrbin, Lieutenant de l'armée Papale l'an mil quatre cens ſoixante

deux: qu'auſſi pour avoir fortifié la citadelle de la Mirandolle de la façon qu'elle eſt de preſent, comme on peut voir en une pierre, eſtant ſous le pont de ladite citadelle, où eſt gravé ce qui ſuit.

IOANNES FRANCISCVS PICVS, IOANNIS FILIVS, VT CÆTERIS VIRTVTIBVS, ITA HAC ANIMI MAGNITVDINE FACILE SVOS MAIORES SVPERAVIT, QVOD ARCEM HANC, A NVLLO ANTEA SEPTAM, MAXIMA IMPENSA SVA, COCTO LATERE CINGENDAM CVRAVIT ANNO A CHRISTI NATALI M. CCCC. LX. CALEND. SEXTILIBVS.

C'eſt à dire, Iean François Pic, fils de Iean, ayant ſurpaſſé en toutes choſes les vertus de ſes anceſtres, les vainquit auſſi en magnanimité & grandeur de cœur, d'avoir premier fortifié ce chaſteau & iceluy clos de murailles de briques, avec tres-grande deſpenſe, l'an de la Nativité de noſtre Seigneur mil quatre cens ſoixante, le premier jour de Iuillet. De maniere que ce n'eſt pas merveille ſi Iean Pic a eſté fort adonné au public, eſtant iſſu de ceux, qui y eſtoient naturellement appellez, Enfin apres auoir

laissé une infinité de témoignage à la posterité de ses vertus & proüesses, il mourut à Florence âge de trente trois ans en l'année mil quatre cens nonante quatre, le dixseptiesme jour de Novembre, qui fut le propre jour que le Roy de France Charles huictiesme fit son entrée à Florence fort magnifique, mais qui fut pour la pluspart ternie de dueil à cause du deceds de ce Seigneur, lequel le Roy desiroit grandement voir & le tenir en sa compagnie, & duquel il eut plus fait qu'autrefois le Consul Marcel pour l'Ingenieux Archimede. Il fut ensevely au cimetiere de saint Marc en ladite ville, en habit de Iacobin, apres sa mort n'étoit pas reputé habile homme, qui pour témoigner le regret qu'il avoit d'une telle perle, ne mit la main à la plume, pour chanter & publier ses loüanges. Cet eloge de Phenix dont nous avons parlé, nous fera encore dire un mot sur ce sujet, puis qu'il semble avoir tiré de ses cendres ce neveu Iean François Pic, fils du Comte Galeot, lequel avoit encore deux fils, à sçavoir Louys & Frideric. Apres la mort du pere, Iean François comme le plus âgé, s'empara de la Comté, dont survint grande guerre entre luy & son frere Louys, qui fut telle-

ment adventurée, que par deux fois il fut chassé du Comté. La premiere par son frere Louys, sous l'aide, faveur & secours d'Hercules Duc de Ferrare. Toutesfois apres la mort de Louys il fut remis en ses Estats, moyennant l'appuy du Pape Iules deuxiesme, qui fut l'an mil quatre cens deux, & chassa la femme de Louys, qui estoit bastarde du Seigneur Iean Iacques Triuulse & le petit Galeot fils du susdit Louys, qui (comme nous dirons par apres) luy joüa un tres-mauvais tour. Mais ce Comte Iean François ne joüit guere du bon-heur d'un tel restablissement : car à la journée de Ravenne le Seigneur Triuulse rendit à Madame Françoise sa bastarde, la Mirandole, l'an apres la Nativité de nostre Seigneur mil cinq cens douze. Toutesfois les François estans chassez du pays d'Italie par le moyen du Pape Iules & de l'Empereur Maximilian, le Comte Iean François fut remis en ses Estats, & en joüit jusques à l'an mil cinq cens trente trois : auquel temps environ le mois d'Octobre le jeune Galeot son neveu entra secrettement au Chasteau avec quarante soldats seulement, qui tua son On-

cle le Comte Iean François, comme il estoit à la Messe, & y fit aussi mourir son fils Albert, & mit en un fond de tour la Comtesse Ieanne Carafe sa femme, avec un sien fils nommé Paul, & Madame Charlotte Vrsine femme de Iean Thomas, fils dudit Comte Iean François. Cruauté tres-grande, où la seule convoitise de commander precipita l'honneur, humanité & civilité de ce neveu à l'endroit de son Oncle propre. Voila quel est le malheur d'ambition, qui aveugle tellement les hommes, qu'il n'y a devoir de nature & honnesteté, que n'outrepassent ceux qui s'en sont laissé saisir, ou crime si detestable auquel ils ne se fourrent. Les Histoires sont pleines d'une infinité d'exemples de ceux, qui se sont prostituez à parricides, empoisonnemens & autres impietez, pour assouvir leur phantaisie ambitieuse. Icy nous voyons la perfidie d'un traistre & ennemy conjuré aux Loix, tant civiles que naturelles, lequel pour se faire place au Comté de la Mirandole, que son pere avoit querelé, à tort & à travers, sans prendre arrest au point de la raison, charge sur celuy, qui hors un degré tenoit le rang & lieu de pere. Ie sçay bien que

quelques-uns se sont laissé donner par le nez de quelques faux bruits, qui ont esté semez par les partisans de Galeot, qu'on fut contraint de suiure telle voye extraordinaire, parce qu'il avoit fait battre de la fausse monnoye, qui estoit bien vrayement forgée sous les coings de la Seigneurie, mais n'estoit de vray & bon or, & desia en avoit semé beaucoup parmy le païs. Et pour ce que le maistre qui la faisoit, avoit découvert toute la fourbe, il le fit mourir de cruelle mort. Mais de croire cela, c'est se laisser abuser à credit, & ignorer que la faute en doit estre imputée à la femme de ce Comte, qui, trop curieuse d'enfler ses bouges, se licentia â telle fabrication à l'insceu de son mary. La vertu duquel est tellement entre tous les gens de bien, qu'elle le justifiera de ce crime. Ioint qu'il est tenu par les Historiens pour un Prince autant soigneux du profit de ses bons sujets que nul autre de son âge. Dont ce n'est merveilles, car en luy-mesmes, estoit verifié l'axiome de Platon, duquel nous avons parlé cy-dessus, que le plus grand bon-heur, qu'un estat ou une Republique puisse avoir, c'est d'estre commandé par un Seigneur Phi-

loſophe & amoureux des lettres. Si l'Oncle en a eſté ſoigneux, luy ne l'a de guere loin ſuivy, & il ſemble que pour couronner & élever juſqu'au ſommet de perfection la loüange de Iean Pic, il ait eſté plus que neceſſaire que ce ſecond Iean François Pic ſoit ſurvenu, lequel a parachevé ce qui avoit eſté laiſſé imparfait par ſon Oncle, ainſi que luy-meſme a témoigné au livre qu'il a expreſſément conſacré à deſcrire la vie, faits dits & geſtes de Iean Pic. Et à dire la verité, il y avoit pluſieurs choſes à redire en ſes œuvres, ſi elles n'euſſent eſté reveuës, corrigées & par maniere de dire de nouveau refaçonnées par ce neveu, qui a pris pour patron & modele ce que ſon Oncle avoit fait, dit ou eſcrit, comme auſſi ne pouvoit-il choiſir aucun plus propre & plus commode que celuy-là, qui le pourroit mettre au rang, qui immortaliſe les gens de bien à eternité. Il a eſcrit neuf livres de la prenotion des choſes, trois livres du ſentiment que nous devons avoir de la mort de Ieſus-Chriſt & de la noſtre, deux livres de l'eſtude de la Philoſophie divine & humaine, de l'imagination du divin amour, de l'immortalité de l'ame, des

des elemens, six livres intitulez l'examen de la vanité des superstitions des Gentils, & de la verité de la doctrine Chrestienne ; qui est le sommaire de toutes les sectes des Philosophes Academiques & Peripateticiens, où d'une façon fort gentille il fait entre-choquer Aristote contre luy-mesme & contre les axiomes qu'il a donnez, & sur lesquels est fondée la doctrine Aristotelique. A la poësie il a aussi esté fort adonné, mais non point si heureux qu'eut bien souhaité ce bon Seigneur. Toutesfois il a si bien rencontré, qu'on seroit par trop méconnoissant de ne le priser, comme celuy, qui n'a point seulement mis en lumiere de poëmes, mais les a aussi consacrez à la pieté & chasteté, de maniere que ses livres ne retentissent d'autre chose que de sainteté, choses sacrées & divines. D'un point est-il taxé, qu'il ne s'est adonné à une elegance & gaillardise de langage, comme a fait Ciceron, mais a suivy son grand chemin avec un stile assez rude & encore plus mal accommodé. Mais s'il n'y a que cela à redire, je ne vois point qu'on puisse rebroüer l'excellence qui honoroit ce personnage, lequel (comme l'on dit) aymoit beaucoup mieux prendre le cœur &

ſubſtance de la matiere, que de s'amuſer à l'écorce nuë.





CHRISTOFLE COLOMB, GENEVOIS.

CHRISTOPHE COLOMB, Genevois.

CHAPITRE XVI.

LE proverbe, qui porte que ceux qui promettent des montagnes d'or, font eſtat de choſe, qui ne ſe peut accomplir, ſe trouvera eclipſé par la recherche diligente de cet excellent pilóte, lequel ayant promis aux Roys d'Angleterre, Portugal & d'Eſpagne ces montagnes, les montra par effet à celuy qui voulut croire le ſage conſeil de ce Capitaine Genevois, ſur le nom duquel certains ont voulu plus gaillardement que prudemment, & à propos ſubtiliſer, quant faiſant raport du pigeon, qui lâché de l'Arche de Noë, apporta certaines nouvelles de la terre, qui eſtoit découverte de ceux du deluge, avec ce Colomb Genevois, qui porta ſon vol ſi loin, qu'il pouſſa juſques aux terres qui nous eſtoient cachées & inco nuës. Sans entrer au fonds de telles ſubtilitez, il vaut mieux

que le plus succinctement que faire se pourra nous representions sa vie sous son portrait, que j'ay recouvert à Lisbonne en Portugal, avec plusieurs autres, comme j'ay dit ailleurs. Il estoit natif de Cuguero, ou (comme quelques-uns dient) d'Albizolo, méchant petit village de la riviere de Gennes aupres de Savonne. Lequel trafiquant en Portugal & passant par le d'étroit de Gibaltar, avoit observé par longue experience, qu'en certain temps de l'année il y avoit quelques vents marins, venant devers le Ponent, qui duroient égallement, & soufloient, comme tout d'une traite, sans varier plusieurs jours. Et considerant que ces vents ne pouvoient venir d'ailleurs que de la terre, qui les engendroit outre mer : il forma l'idée & imagination de cette terre si profondement en sa teste, qu'enfin il se resolut de la trouver. C'est pourquoy il se presenta (ainsi que raporte M. Vrbain Chauveton en son Histoire du nouveau monde, apres Dom Pierre Martyr Milanois) âgé d'environ quarante ans, à la Seigneurie de Gennes, & luy proposa le dessein qu'il avoit fait de passer le d'étroit de Gibraltar, & naviger si avant sur la mer du Ponent, qu'en faisant tour le

tour du monde, il arriveroit enfin aux terres qui produisent l'espisserie. Promit de s'obliger d'accomplir ce voyage moyennant qu'on luy fournit quelques vaisseaux équippez & armez. Telle entreprise sembla fort hardie & merveilleuse, mais de sonder le gué il n'en estoit question. Pour ce sujet il delibera de tenter une autre fortune, il passa en Portugal, où il trouva le Roy Alphonse cinquiesme, empesché à l'entreprise d'Affrique, & navigation d'Orient qu'il dressoit alors, & le Roy de Castille occupé en la guerre de Grenade, & de là il envoya son frere Barthelemy à Henry septiesme Roy d'Angleterre, lequel, encore qu'il fut fort riche, & n'eut sur les bras aucune guerre, saigna du nez comme les autres, & renvoya Barthelemy comme il estoit allé sans rien obtenir. Ayant manqué de ce costé il commença de traiter de ce negoce avec le Roy de Portugal, qui luy fit un aussi pauvre accueil que l'Anglois & les Genevois. Car pour lors il y avoit l'Evesque de Viso, un maistre Roderic & quelqu'autres, qui se faisoient entēdre ne pouvoir ignorer aucune chose de l'art de Cosmographie: ceux-là d'un maintient rebarbatif échafauderent tellement ce pauvre Genevois, affirmans

qu'en l'Occident il n'y avoit ny pouvoit avoir aucun or ny autre richesse, comme asseuroit Colomb, qu'il se trouva avoir acquis reputation envers les Genevois d'une plante-bourde, enuers les Anglois d'un fol, qui apprestoit à rire aux autres, envers les Portugais d'un resveur & homme surpris de son cerveau. Telles indignitez ne peurent luy faire perdre cœur, mais plustost luy firent faire voile à paly de Moguer, où il découvrit son secret à Iean perez, Cordelier de la Rubida, Cosmographe fort estimé, qui luy conseilla de traitter de cette affaire avec Henry Duc de Medine Sidonie, & puis avec Louys Duc de Medine Celi, vers lesquels il ne gagna pas davantage qu'à Genes, Angleterre & Portugal. A raison dequoy il s'en alla en Castille à la Cour du Roy Ferdinand, & de la Reyne Isabelle. Communiqua à leurs Majestez le projet qu'il avoit fait, leur remontrant qu'il ne manquoit que de moyens pour l'executer. D'abord il se trouva bien reculé de son conte. Toutesfois apres le sort commença à donner sur ses entreprises, & ainsi (par l'intercession de la Reyne, & l'entrée que luy donna Alphonse Quinte-ville, Tresorier du Roy envers Dom Pierre Gonsales de

Mendoze, Archevesque de Tolede) Ferdinand apres avoir donné ordre à la guerre de Grenade, qu'il avoit sur les bras, luy accorda sa demande pour aller en ces terres, luy assignant en don la dixiesme partie des rentes & tributs Royaux en toutes les terres qu'il trouveroit & acquerroit. Et parce que le Roy n'avoit pour lors point d'argent pour cette expedition, Louys son Secretaire luy presta dix-sept mil ducats, moyennant lesquels Colomb arma un grand navire & deux caravelles, & y mit six vingts hommes, tant mariniers que soldats. De l'une il fit conducteur Martin Alphonse Pinzon, de l'autre François Vincent & Ænes freres dudit Martin, & luy fut Capitaine & conducteur du grand navire, & mena avec luy Barthelemy son frere. Il partit de Paly un Vendredy troisiesme jour d'Aoust, en l'année mil quatre cens quatre-vingts douze. Si à son entreprise, & pour y attirer quelques-uns à son secours, il eut beaucoup d'affaires, encore en eut-il davantage pendant son voyage, tant à cause de ceux qui l'accompagnoient, lesquels pour la disette de vivres qu'ils apprehendoient, furent sur les termes d'attenter sur sa personne, & apres estre ar-

rivez au port desiré encore ne le peurent souffrir, pour la rigueur qu'il exerçoit à l'encontre de ceux qui se comportoient mal en leur devoir, ainsi que le discours de cette Histoire le découvrira plus manifestement. Mais ayant navigué quelques jours & ne découvrant aucune terre, les soldats commencerent à gromeler, mais cela n'estoit que miel aupres des menaces & grondemens, dont à bon escient ils se mutinerent contre luy, apres avoir flotté sur mer encore trente cinq jours. Ce qui estonna grandement ce pauvre Genevois, qui pour toute monnoye ne leur sceut offrir en payement qu'une priere qu'il leur fit, d'avoir encore un peu de patience. Mais le terme fut si long, que l'eau douce commençant à décroistre, ils commencerent de plus belle à crier, & luy faire entendre qu'il falloit relascher & rebrousser chemin, ou autrement qu'ils le jetteroient dedans la mer. Ils presserent si fort ce pauvre Capitaine, qu'ils leur promit de retourner en arriere, s'ils ne découvroient terre dedans trois jours. Le lendemain, Colomb fit baisser les voiles, se doutant bien qu'il ne pouvoit estre éloigné de la terre, à cause de la fraischeur de l'air & des petites nuees, que l'on voit basses & pres

pres de terre, quant le Soleil se leve. La nuit suivante, qui fut l'onziesme de Novembre mil quatre cens quatre-vingts douze, Rhoderic excellent marinier de Leppe, estant monté à la grande hune de l'un des vaisseaux, commença à crier, courage, courage, je vois du feu. Et tout à l'heure Salsede, serviteur de Colomb, repliqua que l'Amiral son maistre avoit desia dit le mesme. De fait deux heures apres minuit auparavant il appella un gentil-homme Espagnol, nommé Escobedo, valet de Chambre d'Espagne, & luy dit qu'il voyoit du feu, & qu'à son advis ils n'estoient pas loin de quelque terre. La premiere qu'ils virent, fut Guanabay, l'une des Isles Lucayes, située entre la Floride & Cuba, où soudain ils prirent possession du nouveau Monde. De là allerent à Barucon port de Cuba, & là prirent quelques Indiens, & retournans arriere en l'Isle de Hayti, jetterent les ancres au port, lequel Colomb fit appeller Royal. Puis promptement sortirent en terre, pour ce que le grand navire avoit heurté contre le Roch & s'ouvrit. Les Indiens furent tellement effroyez, les voyans avec ces armes à feu, qui foudroioient de si loin, que quittans le riva-

ge de la mer, ils gagnerent les montagnes. Seulement peut-on attraper vne femme, à laquelle on donna du pain, vin & confitures, ensemble une chemise & autres vestemens. Qui fut cause d'attirer le reste des habitans du pays, qui, voyans la courtoisie, dont avoit esté caressée cette femme, accoururent tous vers les Espagnols, avec lesquels ils changerent des patenostres, verres, cloches & autres telles menuës quinquailleries, avec de l'or, oyseaux, pain & autres choses. Christophe Colomb & Goacanagari ou Guacanari, l'un des Caciques de cette terre, se firent par ensemble mille accolades & des presens reciproquement. Nostre Genevois ne pouvoit voir l'heure de retour en Espagne, pour porter au Roy Catholique de tout ce qu'il avoit veu & fait. Partant afin d'asseurer mieux les affaires de ce nouveau Pays, il fit du consentement de ce Cacique, un chasteau avec terre & bois, où il laissa trente-huit Espagnols sous la charge du Capitaine Roderic d'Arma de Cardouë. Le Chasteau parachevé, il prit avec soy dix hommes Indiens, quarante perroquets, plusieurs tortuës, connils & divers autres dissemblables aux nostres, qu'il mit dans

les navires avec tout l'or, que ceux du pays avoient donné à contr'eschange de leurs quinquailleries. Puis en cinquante jours il arriva avec bon vent à Paly. Le Roy & la Reyne ayans entendu, qu'il y avoit moyen de conquerir ce pays & en retirer des tresors inestimables, veu la foison d'or qui regorgeoit en des montagnes de ce pays-là, y renvoyerent une plus puissante armée qu'auparavant, sous la charge de Colomb (auquel ils confirmerent ses privileges en la ville de Barcelonne, le vingt-huitiesme de May en l'an mil quatre cens nonante-trois) avec des gens d'Eglise, artisans, chevaux & vaches, brebis, chévres, truyes & asnesses, pour en peupler le païs, & partit du port de Calis en tel equipage, le vingt-cinquiesme jour de Septembre, l'an de grace mil quatre cens quatre-vingts treize, avec beaucoup plus grande allegresse, qu'au premier voyage. Mais il fut bien trompé, car il apprit, estant arrivé à l'Isle Hayti, nommée Espagnole, que les trente huit qu'il avoit laissé au fort de cette Isle, sous la charge de Roderic, avoient esté tuez par les habitans du lieu, pour les vexations, concussions & violences qu'ils leur fai-

ſoient tant à leurs biens & corps, qu'à l'honneur & pudicité des femmes. Il n'oſa point toutesfois pour cette heure chaſtier les Indiens, mais il ayma mieux en reſerver à une autre fois la punition. Cependant ayant là mis pied à terre, il bâtit une ville, qu'il nomma Iſabelle, apres cela une fortereſſe aux mines de Cibao, d'où l'on tiroit de l'or, pour ſe deffendre contre la violence des Indiens, & laiſſa ſon frere Barthelemy Gouverneur de l'Iſle. Cependant il s'en alla avec trois Caravelles & découvrit le coſté Meridional de l'Iſle de Cuba, l'Iſle Iamaïque & autres. De là il retourna en l'Iſle Eſpagnole, où ayant trouvé un port fort commode, le nomma le port S. Nicolas. Il faiſoit bien eſtat d'exterminer les Caribes, mais ſa maladie l'en retint, & l'émeute qui ſurvint à Iſabelle, à cauſe des inſolences, excés & indignitez que les Eſpagnols avoient commis en l'Iſle, dont les Caciques & habitans eſtoient fort mal edifiées. Pour les reduire à ſon amitié il fit mourir tous les Eſpagnols, qui avoient eſté autheurs de tels remuemens. Cette juſtice d'Eſpagnols, & ſur tout de Gaſpar Freiz d'Arragon, qu'il fit pendre, piqua tellement les autres, que l'Amiral eſtant

guery n'eut rien de plus hastif, que de faire voile en Espagne, pour se purger & justifier des cas & crimes à luy imposez par ceux qui supportoient ces garnemens: de fait le Roy avoit desia envoyé son Chambellan Iean Aguado, afin qu'il envoya en Espagne Colomb comme prisonnier. Il arriva à Medine del Campo, ou estoit la Cour, & apres avoir offert au Roy & à la Reyne ses presens, il donna le procés des Espagnols executez. Qui estoient si bien faits, à chaux & arene,& sa justification, que le Roy le declara absous des cas dont on l'avoit calomnié, & luy arma huit navires, pour aller chercher autre païs, deux desquelles Colomb envoya devant avec vivres & munitions, & avec les autres six il partit de S. Luc de Barrameda, le vingt-huitiesme jour de May, l'an mil quatre cens nonante sept, & prit sa route vers Madere, qui est l'une des sept Isles du Portugais,qu'ils appellent les Assores: & de là envoya trois navires par le droit chemin à l'Isle Espagnole,avec trois cens hommes bannis, & avec les autres trois passa en l'Isle de Cap-Vert, & de là prit sa route vers les Indes fort prés de l'Equinoctial. Où estant arrivé, & entrant au Golfe de Paria, il vint moüiller l'an-

tre prés de l'Isle de Cubagua, qu'il nomma l'Isle des Perles. Colomb ayant fait plusieurs entreprises alencontre de ceux du pays, & nouvelles Isles, fut envié des Espagnols, de façon que Roldan Ximenes grand Potesta ou Iuge, ayant receu lettres de cet Admiral, tendantes à ce qu'il revint sous son obeissance, n'en tint aucun compte, mais avec soixante & dix hommes, liguez ensemble, se mutina, & laissans Colomb, s'en allerent à Sirague, & escrivirent infinis maux de luy & de ses freres au Roy, lequel fut fort déplaisant, que les affaires des Indes allassent ainsi : & y fut envoyé François de Boualdello Chevalier, pour y estre Gouuerneur. Il arriva à l'Isle Espagnole avec vne flote de quatre caravelles, l'an mil quatre cens quatre-vingt-dix-neuf, & apres avoir fait l'inquisition en la ville de S. Dominique, envoya Christophe Colomb, Barthelemy & Diego ses freres prisonniers en Espagne avec les fers aux pieds. Où apres qu'ils furent ouys, le Roy trouva si peu de fondement aux accusations, qui avoient esté calomnieusement faites alencontre d'eux, que connoissant la fidelité de Christophe, il le renvoya derechef trois ans apres avec quatre caravelles à chercher

nouveau pays, l'an mil cinq cens & deux, le 9 de May. Revenu qu'il fut en l'Isle Espagnole, & quand il fut prés de la riviere Ocana, Nicolas d'Ovanda Gouverneur de l'Isle ne le voulut laisser entrer dans la ville de saint Dominique, dont il fut bien fasché, pource que c'estoit luy qui avoit basty la ville. Et deslors il prit son chemin vers le Ponant, & decouvrit l'Isle de Guanaxo, assez prés d'une grande province de la terre ferme, que les habitans naturels du pays appellent Higuera, & les Espagnols le Cap de Honduras. Puis se partit de là, & flottant le long de la coste vers le Levant trouva le pays de Veraga: il mit pied à terre és Isles de Zorobaro, qui ne sont pas fort loin de cette terre ferm , & luy fut bien dit aussi par les habitans de là comme tout ce quartier de Veragua estoit riche en or. A ce raport il passa outre, costoyant tousiours la coste jusqu'au Golfe d'Vraba, où il descendit en terre, & eut connoissance en quelques endroits de la mer de Midy. De là il retourna à Cuba, puis a Iamaica où il perdit deux Galeres, & avec les autres deux alla trouver des nouvelles terres. mais ce ne fut pas sans avoir auparavant souffert beaucoup de

maux & perils : car quelques-uns de ses gens devinrent malades, & les Espagnols mesmes luy firent la guerre. Dont les Indiens sçavoient bien faire leur profit, voyans que François de Poraz Capitaine d'une galere & Diego, frere de Colomb, avoient pris quelques barques pour tirer vers l'Isle Espagnole. Colomb se trouva si à l'estroit, que les vivres luy defailloient, & il luy estoit impossible d'en recouvrer par eschange, non plus par priere que par force. Et comme la necessité ouvre la porte à toutes inventions, Colomb mande quelques-uns d'un village voisin, ausquels il donna à entendre, que s'ils ne luy fournissoient dequoy vivre, que Dieu envoyeroit en bref un tel fleau du Ciel, qu'ils mourroient tous, & en témoignage de ce, qu'ils s'asseurassent de voir la Lune toute pleine de sang, s'ils y vouloient prendre garde. Quand ils virent la Lune ensanglantée (par l'Eclypse) ainsi qu'avoit pronostiqué l'Amiral, ils luy allerent querir des vivres, & luy en fournirent autant, comme il en eut besoin tout le temps qu'il demeura en cette Isle là, le prians encore avec tout cela de leur vouloir pardonner, & n'estre plus courroucé contr'eux. Apres tant de pei-

nes & travaux cét expert Pilote fut saisi d'une maladie à Vaglidolit, dont il mourut le huictiesme de May l'an mil cinq cens six. Par son testament il ordonna que son corps fût porté à Seville au Convent des Moynes de la Certosa. A sa loüange a esté composé cét Epitaphe.

Con l'altrui navi, & col proprio ingegno,
Nuovo mondo trovasti & nuove genti,
Magnanimo Colombo, ove altri venti
Diero à le vele tue di correr segno:

Tu quei popoli rozi, al Cielo a sdegno,
Ch' adoravan per Dei fonti correnti,
Alberi carchi, o fior vaghi, & ridenti,
Fa riverire il Dio del sacro Regno.

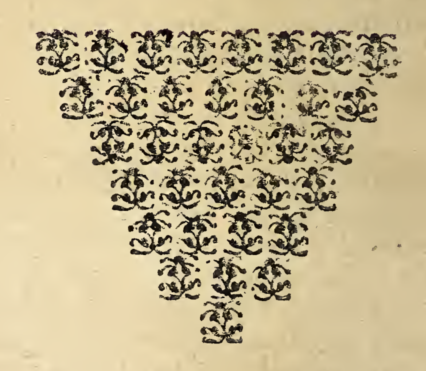
Ne contento di ciò, loro insegnasti
L'humane leggi in matrimonio santo,
Et Città con le mura edificasti.
Et però havendo a lei giovato tanto,
L'India ti chiama, come meritasti,
Padre: el Giovio ti dà fra gli altri il vanto.

Il laissa deux fils, Dom-Diego, qui fut marié à Marie de Tolede fille de Dom Ferdinand grand Commandeur de Leon & Dom Ferdinand, qui ne fut point marié,

Dom Ferdinand, qui ne fut point marié, & lequel avoit vne Bibliotheque de plus de douze mil volumes, qui est à present au Convent de saint Dominique de Seville, & fut digne entreprise de fils d'un tel pere. Auquel les Espagnols veulent oster l'honneur d'avoir le premier descouvert l'Inde Occidentale, & tiennent que ce fut le Pilote Andaluzo, lequel trafiquoit en Canarie & Madere, quand cette longue & perilleuse navigation luy advint, & mourut en la maison de Christophe Colomb auquel les Registres de la Caravelle demeurerent, avec la marque & hauteur de ces terres nouvellement trouvées, que par ce moyen Colomb eut la premiere connoissance des Indes. Et pour ce qu'il estoit bon Latin & sçavant Cosmographe, que cela luy fit venir l'envie de chercher le païs des Antipodes & la riche cipango, remarquée par vn Venitien, nommé Marc-Paul: Et aussi pour avoir leu le Timée & le critias de Platon, où il fait mention d'vne fort grande Isle nommée Atlantée, & d'vn pays noyé par vn deluge d'eaux, qui estoit plus grand que l'Asie & l'Afrique tout ensemble. Et aussi pour avoir leu ce qu'Aristote escrivant à Theophraste, dit au livre des Merveilles du monde, c'est à sça-

voir que certains Marchands Carthaginois navigeans par delà l'estroit de Gibaltar, vers le Ponent & le Midy, avoient descouvert, apres avoir long-temps floté sur mer, vne grande Isle des-habitée, bien pourveuë toutefois de ce qui est requis à la vie humaine, & arrosée de grands fleuves navigables. Pour clore la bouche à tels envieux je ne daignerois employer autre que ce que Colomb mesmes respondit vn jour en vn festin à plusieurs Espagnols lesquels divisans sur la decouverte des Indes, entrerent si avant en propos, que pour les contenter, il se fit apporter vn œuf, & s'adressant à tous, leur dit, qu'il n'y avoit personne de la compagnie qui fit tenir l'œuf debout, comme il le feroit sans l'appuyer. Apres que chacun eut essayé, il prit l'œuf & de l'vn des bouts en donne vn coup ou deux sur la table, tellement que l'ayant vn peu cassé l'arresta, & le fit tenir debout.






AMERIC VESPUCE .

AMERIC VESPVCE.

Chapitre XVII.

L'Hevrevx ſuccés du voyage de Chriſtophe Colomb, qui a eſté propoſé cy-deſſus, réveilla pluſieurs Princes à dreſſer & equiper des navires, pour envoyer auſſi bien que le Roy de Caſtille à la découverte des païs, qui eſtans inconnus, & ſans maiſtres, (au moins receus & approuvez) ſembloient par droit de conqueſte, appartenir au premier qui pourroit les empieter. Entr'autres le preſent diſcours repreſentera l'expedition, que fit le Roy de Portugal pour découvrir le nouveau monde, n'eſt pas à croire que bien ſerré il ne ſe mordit les doigts, quant il apperceut, que celuy qui s'eſtoit offert à luy, pour recouvrer ces païs, en acquit une ſi bonne partie au Roy de Caſtille, que tout ſon Royaume regorgeoit en or, perles & autres choſes precieuſes. Cela fut cauſe qu'il equippa trois navires, leſquelles ſous la charge de

ce Florentin il dépescha és contrées, qui avoient si à coup enrichy & Ferdinand & son Royaume. Ie ne m'arresteray pas à déduire les perils & dangers, à l'écueil desquels l'orage de la tempeste les jetta si rudement, qu'ainsi que le témoigne Vespuce mesme, par plusieurs fois ont esté prés d'estre engouffrez dans la mer, tant à cause de l'impetuosité des vents & pour le peu de gens qui estoient en la compagnie, entendus ainsi qu'il appartient au pilotage. Il falloit qu'il guidât, regardât & découvrit tout seul, quoy qu'en sa compagnie il eut des nautonniers tres-experts, mais ils ne pouvoient connoistre en quel lieu, degré ou distance ils estoient, par faute d'estre dressez en la Cosmographie. Ce qui le fit d'autant plus admirer d'un chacun, & mesme de ses compagnons, qui n'estans instruits à telle science reputoient excellent ce pilote Florentin. Le quatorziesme jour du mois de May, en l'année mil cinq cens un, il partit d'Olisippe avec ces trois navires, vint surgir au Cap de Verd, & vingt mois navigerent continuellement, & découvrit l'Isle de Borriquen & Peninsule de la Floride. De là ayant penetré jusqu'au Isles de S. Iean & de Cuba, s'en alla moüiller l'ancre à

l'Isthme, que l'on appelle vulgairement *Nombre de Dios*, distant de l'Equateur de quelques dix degrez & demy, & ayant rangé la coste jusques à la Province des Caribes, où il demeura deux mois pour attendre les vents propices & costoyant l'Isle de la Trinité, il s'en alla de rechef faire éguade au gouffre, qui est entre les deux grandes rivieres Aureillane & celle de Marignan, que vulgairement on appelle la riviere des Amazones, qui est proche le Promontoire des Cannibales, puis renversant les voiles, prit la route droit en la haute Ethiopie. Cela a esté cause que quelques-uns ont estimé qu'il a esté le premier qui a découvert la plus grande partie de l'Amerique. Si bien qu'à ce compte cette quatriesme partie du monde n'aura autre nom qu'à cause du Florentin Americ. Auquel toutesfois ne voudrois-je accorder ce que quelques-uns assez mal à propos luy octroyent touchant la découverte de ces païs, & ne prennent pas garde, que deux ans auparavant luy un nommé Vincent Pinzon, Capitaine & Pilotte fort expert, vaillant, & encore plus heureux à la marine avoit enfoncé vers les parties Australes, beaucoup plus de huit

cens lieuës de course : mais lebon homme n'auoit pas eu la main porpre pour coucher par escrit les singularités de sa navigation : Vespuce a emporté la gloire d'avoir le premier éventé l'Amerique, parce qu'il à écrit son voyage, quoy qu'assez lourdement & d'vn stile grossier, par ce moyen il n'a pas seulement privé Pinzon de l'honneur qu'il meritoit, mais aussi le Geneuois Colomb, qui a de tels partisans, qu'ils ne permettront qu'à credit nostre Florentin se remplumer des plumes Colombines, qui ne pourroient luy estre d'aucune façon propres ny bien seantes. Que si sur la descouuerte de ces pays il y a eu du grabuge entre les autheurs, encor plus de discorde s'y trouue-t-il pour la description, figure & forme de l'Amerique. Ie me souviens auoir touché en ma Cosmographie, de l'erreur de quelques-uns de nos Geographes, qui pour separer l'Amerique de l'Asie ont forgé un destroit de mer le plus mal à propos du monde. Mais encore plus je m'estonne, qu'Abraham Ortelius en la premiere charte de son Theatre de l'Vnivers, ne s'est pû donner de garde qu'il ne heurtast à l'écueil de cét erreur, puis que si amplement i'avois discouru sur ce fait pour en lever

tout

tout le doute qui pourroit rester. Peut-estre que ce bon personnage a mieux aimé suivre l'opinion de Gemma Frisius, Iacques Castaldi Piémontois, Iean Baptiste Guicciardin & de plusieurs autres graves & excellens personnages, que s'appuyer sur la verité de la chose mesme, laquelle je puis bien asseurer, m'ayant eu cét heur d'avoir pû découvrir de mes yeux ce qu'ils ont appris seulement par le rapport d'autruy. Et encore que je ne vueille en rien ternir l'authorité, qui est deuë à tels & si rares cerveaux, si oseray-je bien dire (sans me flatter en trop grande opidion de moy-mesmes) que le témoignage que j'en ay pû donner, est de beaucoup plus grande efficace, que la redite des autres, suivant le dire de nostre Homere François,

Que l'œil qui est témoin est plus seur que l'oreille.

Bien autre conte a tenu de moy l'Ambassadeur d'Angleterre, qui a eu charge de sçavoir de moy les secrets requis & necessaires pour la navigation du Capitaine Martin Forbisher, Anglois és regions de Vvest & Norvvest, vers nostre Pol Arctique, en l'année mil cinq cens soixante & dix-sept. Auquel, contre l'o-

pinion de plusieurs autres, je fis entendre les secrets & raretez de ces contrées là, que si plutost ils eussent daigné s'enquerir de ce qui en estoit, ils n'eussent si mal à propos recherché leur destroit Septentrional, lequel aussi ces gentils Geographes ont voulu controuver sous pretexte de l'Antarctique, & en ont si bien abusé, tant ce Capitaine Anglois que plusieurs autres, qui ont à la volée entrepris plusieurs voyages, qu'au peril de leur vie ils ont hazardé beaucoup de deniers, qui eussent esté mieux ailleurs employez. I'ay esté contraint d'vser de cette digression, pource que je vois que plusieurs qui s'estiment estre des plus habiles, prennent encore plaisir de se laisser enserrer dans tel supposé destroit. Mais quoy? il semble que de gayeté de cœur je sois entré en ce propos pour publier mes loüanges. Il vaut donc mieux que j'apprenne à ceux qui n'entendent pas bien les escritures la faute qu'ils font de dire, que le Roy d'Espagne tient & possede la plus grand part de l'Amerique, tellement qu'outre les pays, qui sont sujets aux Roys Portugais & François, il s'en faut plus de cinq cens pars que l'Espagnol n'y commande.



FERNAND MAGELLAN PORTVGAIS .

FERNAND MAGELLAN,
Portugais.

Chapitre XVIII.

Ceux qui ont voulu mettre en contrepois le devoir d'obeïssance & de fidelité, que doit le sujet à son superieur, avec les regles qui doivent estre observées par ceux, qui estant plus haut élevez que les autres, ont moyen, pouvoir & authorité de commander, ont tres à propos remarqué qu'il y a un mesme point, à l'entour duquel, comme du centre, tous les cercles selon leur proportionnée circonference doivent estre tournez. Et à cette occasion ont compassé, & limité, au mieux qu'ils ont pû, par leur capacité tout ce qu'ils estimoient estre requis aux uns & aux autres, afin qu'ils peussent s'aquitter de leur charge. Mais ils n'ont sceu arondir si bien le tour de ce centre, que toûjours il n'y ait eu quelque trait donné à la traverse, qui a difformé la perfectiõ d'une telle rondeur. Ie pourrois icy employer plusieurs points, lesquels on peut remar-

quer en l'administration politique, si je ne m'ennuyois de trop grande longueur, dans laquelle j'aurois tort de m'embarasser, puis que ce fondement de la police civile nous est maintenant representé, qui gist en ces deux Chefs, à sçavoir de chastier les méchans & depravez, & à recompenser ceux, qui meritent à cause de leurs vertus d'estre reconnus. Ie laisseray le discours des peines, puis que ce sujet ne nous y appelle pas, & remarqueray en l'exemple de ce Portugais l'advisée consideration qu'il est besoin d'avoir aux recompenses qu'on fait à ceux qui s'employent pour la chose publique. Ce Gentil-homme Portugais avoit esté fort long-temps Capitaine de quelques navires de Portugal, tant és guerres des Indes que contre les Mores en Barbarie. Estant de retour il pria le Roy de luy augmenter ses gages de demy ducat par mois, maintenant que ses grands & dangereux travaux qu'il avoit supporté aux longs services qu'il avoit fait à la Couronne ne pouvoient moins meriter qu'un tel rehaussement. Le Roy l'éconduisit d'une telle requeste, craignant d'ouvrir la porte aux ambitieux & importuns demandeurs. De dire que ce fut la grandeur de la somme

qui le fit reculer arriere, ce seroit se tromper soy-mesme à credit, d'autant qu'à tout rompre ç'eut esté affaire à six ducats par an. Mais ce bon Roy consideroit qu'une Cour est pour le plus souvent garnie de plusieurs Sang-suës, tellement que s'il eut accordé la requeste à Magellan il faisoit voye aux autres pour luy en demander davantage. Ie sçay bien qu'on me battra de plusieurs Histoires, qui monstrent, qu'il y a eu des Princes qui ont specialement voüé leurs liberalitez à certains mignons, sans que pour cela ils ayent esté contraints de gratifier de mesme tous ceux qui leur demandoient quelque chose. Mais si l'issuë a esté mal-heureuse (comme c'est la verité) pourquoy n'excusera-t-on ce Roy de Portugal, qui a mieux aymé refuser six ducats d'estat par an à Magellan, que par immenses donations épuiser ses finances, ou bien semer une jalousie entre Magellan & ses autres serviteurs, lesquels il ne voudroit pareillement prevaloir d'amplification de gages? Toutesfois Magellan, sans avoir égard à telles considerations, se forma en son esprit un tel mécontentement, qu'oubliant toute foy, pieté & Religion, il ne cessa, jusques à ce que (entant qu'il

pouvoit) il eut trahy le Roy qui l'avoit eslevé, le païs de sa naissance, & hazardant sa vie à de merveilleux dangers, eut mis l'estat en extreme danger. Et pour avoir sa raison il prit l'occasion qui luy estoit presentée par un sien amy, nommé François Serran Portugaïs, Capitaine du Roy de Tarenate, qui l'avoit fort souvent prié d'aller en ce païs-là. Partant il delibera de recouvrer les Moluques par autre voye que celle du Levant, aux despens du Roy Charles, vers lequel il eut accés par le moyen de François Ximenes, Cardinal & gouverneur de tout le Royaume. Il donna à entendre au Roy, que les Isles Moluques, situées de delà la Chersonese d'or, appartenoient au partage du Roy de Castille, & qu'Emanuel Roy de Portugal les usurpoit à fausses enseignes, & contre l'accord fait entre les Castillans & les Portugais. Et pour imprimer mieux en l'entendement de Charles cette opinion, il mena quant & soy Roderic Falier, qui faisoit le grand Cosmographe, & encore du meilleur Astrologue, lequel par demonstrations representoit au Roy la verité, qu'il disoit des propositions de son Magellan, ensemble la grande commodité qui reussiroit de ce

voyage, telle que par cette voye là, l'on pourroit amener des eſpices & autres marchandiſes du Levant à moindres frais & avec plus grande ſeureté, que ne faiſoient les Portugais, à cauſe du grand détour qu'il falloit faire par le Cap de bonne-Eſperance. Ie n'entreray point icy en preuve pour ſouſtenir le party de ces Roys. Et auſſi parce que quand ainſi ſeroit, que le Roy d'Eſpagne y auroit le meilleur droit du monde, la cauſe de Magellan ne ſeroit pas meilleure, puis que l'intention, qui le pouſſoit au recouvrement des Iſles Moluques, n'eſtoit point pour affection qu'il eut d'agrandir & illuſtrer l'eſtat de Caſtille, mais de ſervir du pouvoir & authorité du Roy Charles, pour ſe venger du tort dont il ſe ſentoit piqué. Doncques pour revenir à Magellan, la fortune le favoriſa tant, que Charles, ſans eſtre autrement mal edifié de la revolte de ce Portugais, le fit General de la flotte de cinq navires, qu'à ſes deſpens il fit équipper, avec toute puiſſance de vie & de mort ſur les Capitaines, ſoldats, pilotes & Matelots. Il fit voile du port de Seville, & du port de S. Lucar de Barrameda, le dixieſme jour d'Aouſt mil cinq cens dix neuf, menant avec ſoy environ

deux cens trente sept hommes tant soldats que matelots. Le navire du Capitaine s'appelloit la Trinité, les autres Victoire, S. Antoine, la Conception & saint Iacques. Ie ne veux pas specifier par le menu toutes les particularitez de leur découverte, je me contenteray de remarquer quelques singularitez de leur voyage. Et entr'autres les mal-heurs, ennuis & dangers, où luy & sa compagnie ont esté reduits par plusieurs fois. Il mit à telle espreuve les siens, que quelques-uns d'entr'eux des plus mal-advisez, s'ennuyans de souffrir le mal & rage aux dents, ne murmurerent pas seulement aussi à l'encontre de luy, mais aussi oserent conspirer sur sa vie, dont il fut si transporté de colere, que pour appaiser leurs seditions, apres qu'ils furent entrez au port, laissans celuy de S. Iulien, il fit écarteler le Tresorier Louys de Mendoze, trencher la teste à Gaspard de Casade, & mettre à terre Iean de Cartagene, avec un Prestre, pour les faire là mourir de faim, & les exposer à la mercy & injure de leurs ennemis, pour toutes leurs armes ne leur donna que leur épées, & un petit sac de biscuit. Et par ce moyen il adoucit fort les autres. Estans partis de cette

cette rade, ils cinglerent plus auant vers le Su, enuiron trente lieuës, iusques à cinquante deux degrés du Pole Antarctique, & trouuerent enfin l'année mil cinq cens & vingt ce grand destroict, qui (selon Osorius (ne contiendra que vingt lieuës de longueur & (selon les autres) cent & dix lieuës, & enuiron de largeur deux. Il a de hauteur cinquante deux degrés trente minutes de longitude, trois cens & trois degrés nulle minute. Ce fut luy qui le descouurit sur la minuict, encores que les Capitaines des autres nauires estimassent que c'estoit quelque goulfe, qui n'auoit point d'issuë. Mais il sçauoit bien qu'il y auoit vn destroit fort caché, lequel il auoit veu marqué dans vne Carte marine, qu'auoit fait vn grand Pilote, nommé Martin de Boëme, laquelle estoit dans le Cabinet du Roy de Portugal. Et pour ceste occasion le destroit fut appelé de son nom Magellan. Ayans passé le detroit le vingt huictiéme de Nouembre en ceste année il fit tourner les proües à main droite, & prit sa route quasi par derriere le Soleil, pour regagner l'Equateur: ils entrerent dans la mer Paisible descouuerte par Vast Numez de Valboa, où ils navige-

rent trois mois & vingt iours, auant que voir terre. Et cependant souffrirent grande disette & necessité de viures & plusieurs miseres, qui leur engendrerent plusieurs maladies, des enfleures de mâchoires si grosses & cacochimiées des mauuaises viandes & corrompus breuvages, qu'ils prenoient, que dix-neuf en moururent, & vingt cinq ou trente en furent malades, apres auoir fait en telles miseres quatre mille lieües en ceste mer Paisible. Ayans passé l'Equateur, ils rencontrerent force Isles, qu'ils appelerent Archipelague de S. Lazare. D'Isle en Isle les Espagnols gaignerent enfin celle de Zebut, où le Roy Hamabar les reçeut fort benignement. A Matan fallut venir au combat, où ce vaillant Capitaine Magellan fut tué d'vn coup de flesche, qu'un Matanois luy tira au visage, le vingt sixiéme iour d'Auril, mil cinq cens vingt & vn, au grand preiudice de la Chrestienté : car apres sa mort, Hamabar, qui s'estoit fait baptiser, se revolta & tua Serran, qui auoit esté subrogé à Magellan, auec trente Espagnols.




ROBERT GAGVIN .

ROBERT GAGVIN.

CHAPITRE XIX.

SI les Italiens, Eſpagnols, Anglois & autres nations ſe glorifient de leurs Hiſtoriographes, de combien donc la France eſt-elle redevable à ce bon Pere Robert Gaguin, pour avoir eſcrit l'Hiſtoire Françoiſe, juſqu'en l'an mil cinq cens un ? Il eſtoit natif d'un village prés d'Arras, ſon pere & ſa mere eſtoient de baſſe condition, & leſquels il a nourris long-temps en cette ville de Paris, où ils ſont morts & enterrez. Dés ſon jeune âge il fut rendu Moyne de l'Ordre de la Trinité, que nous appellons Mathurins ; & ayant mis tout ſon eſprit aux lettres, il fit en ſorte qu'il fut Docteur en decret & droit Canon, au ſurplus grand Orateur, faiſant ſa continuelle reſidence aux Mathurins de Paris, & enfin fut fait & éleu Miniſtre general de ſon Ordre. Or outre l'Hiſtoire Françoiſe, il a compoſé pluſieurs livres, entr'autres un à un de ſes

amis nommé Arnou Bostie Angevin, contre plusieurs articles mis en avant par Vincent de Chasteau neuf, un autre livre en Vers de la Conception de la Vierge Marie, un autre en Prose de la miserable condition de l'homme. Trois de l'art de Poësie, des Vers & plusieurs belles Oraisons, Epistres & Epigrammes, en propres termes & conditions Latines. Ce grand Censeur des celebres Escrivains Erasme de Roterodam, familier & intimé amy de Gaguin, en une Epistre qu'il luy envoye pour le fait de son Histoire de France, & autres labeurs, l'appelle tres-discret Historiographe, & d'une eloquence non vulgaire, lequel a esté par Roys envoyé en legation & Ambassade en Italie, Angleterre & Allemagne, pour faire service à leurs Majestez; D'avantage Erasme l'ose bien comparer en pureté de diction Latine, & composition d'Histoire, à Saluste & Tite-Live, qui ont fait & digeré si doctement l'Histoire Romaine. Aussi le Roy Louys douziesme qui succeda à Charles huictiéme, desirant faire revivre les lettres & les sciences qui auparavant par la negligence de ses predecesseurs avoient esté delaissées, donna audit Gaguin douze cens escus contans

ſans l'aſſigner ſur aucun Treſorier, ny autres financiers, pour aller chercher de toutes parts les bons livres és trois langues, le faiſant par meſme moyen garde de ſa Bibliotheque. Or tout ainſi qu'il avoit la ſcience acquiſe, & le don de bien dire, auſſi avoit-il la crainte de Dieu devant les yeux, & les pauvres en recommandation ; de façon qu'il delivroit chacun an pluſieurs Chreſtiens priſonniers des mains des Infideles : comme eſtant tenu de ce faire ſelon l'inſtitution de leur Ordre, qui commença du temps d'Innocent III. & Othon V. Empereur d'Occident. Il vivoit l'an mil quatre cens nonante quatre, & mourut à Paris au Monaſtere des Mathurins, où j'ay pris le portrait tel que je vous le repreſente icy, s'eſtant luy-meſme fait tirer en deux divers endroits, ſçavoir en une tapiſſerie que m'envoya Maiſtre Thibaut Mugnier, dernier General deſdits Mathurins, au bas de laquelle ſont eſcrits quatre vers en François, qui reſſentent fort leur antiquité.

De mon temps l'an ſoixante & ſix,
Gautier me fit tel que ie ſuis.
Mil quatre cens nonante neuf,
Quand à Paris cheut le Pont neuf.

Contre la table du Maistre Autel, devant lequel est sa sepulture, est aussi son portrait, & sur sa tombe l'Epitaphe en Latin tel qui s'ensuit.

Illustris Gallo nituit qui splendor in orbe,
Hic sua Robertus mēbra Gaguinus habet.
Si tanto non sæva viro Libithina pepercit,
Quid speret docti cætera turba chori?

Ce siecle ne produisit point seulement cette riche perle ; mais aussi une infinité d'autres, entre lesquels je choisiray Iean le Maire & le grand Rodolphe Agricola, qui estant natif de Gruningue en Frise, fût dés ses premiers ans façonné aux bonnes lettres par les plus excellents Docteurs qui fussent en son païs. Apres il fut envoyé à Louvain, où s'avança si bien, qu'avant qu'en partir il surpassa tous ses compagnons. Mais comme le cœur luy boüillonnoit apres les sciences, il n'eut pas plustost senti le vent de Theodore Gaze, qui lisoit en Italie, qu'incontinent il fallut qu'il s'y acheminât, & par l'espace de quelque temps frequenta ses doctes leçons qu'il faisoit en Grec, desquelles il raporta un fruit nompareil. Apres qu'il eut ainsi épuisé la connois-

ſance des bonnes lettres de toutes parts, par le conſeil & advis de Pleminger (homme de grande race, avec lequel il avoit eſté familier à Ferrare) il fit retraite en Allemagne en la ville de Heidelberg, où il fût bien receu, & encore mieux recompenſé. Le bruit de ſon erudition avoit eſté tellement épandu, que de toutes parts on accouroit à luy, pour avoir reſolution des points difficiles, meſme s'il y avoit quelque diſcord pour quelque mot ou ſentence en Grec ou Latin, on le prenoit pour juge ſouverain & ſuperarbitre. Et quant aux diſputes de la quinte eſſence de la deſtinée, des cauſes & autres matieres Philoſophiques, c'eſtoit Rodolphe, qui en pouvoit donner ſeur & aſſis jugement. Il eſtoit auſſi reputé le plus ſçavant de ſon ſiecle au droit Canon & en Theologie. De là vint, qu'il fut en grande reputation en la maiſon du Comte Palatin, auquel il a dedié ſon livre intitulé l'Epitome des Hiſtoires. Il a eſcrit auſſi trois livres *de inventione Dialectica*, & a tourné le Pſaultier en Hebreu, & de Grec en Latin quelques œuvres de l'Orateur Iſocrate. Il eſtoit grandement amateur de la Muſique & Peinture. A la fin commençant à traduire les œuures de ſaint

Denis Areopagite il mourut l'an mil quatre cens vingt cinq, & fut enterré aux Cordeliers à Heidelberg. A l'honneur duquel Hermolaus Barbarus homme tres-docte, & pour lors Ambassadeur vers l'Empereur, luy composa cét Epitaphe.

Inuida clauserunt hoc marmore fata Rodulphum
Agricolam, Frisii spemque decusque soli
Scilicet hoc uno meruit Germania quicquid
Laudis habet Latium, Græcia quicquid habet.

Au mesme temps aussi vivoit le Docteur Iason Maynus, qui a tant fait parler de luy, encore que son origine fût pauvre, deshonneste & illegitime, telle que fut celle de Iean André & Bartole, au raport de Sannegis, & qu'au commencement de ses estudes à Pavie il fit beaucoup de friponneries & débauches si grandes, qu'il engageoit jusques à ses livres, mais dés qu'il pût trouuer la veine pour se mettre à bien faire, un chacun s'estonnoit de le voir inopinément converty. A Pavie, Pise & Padoüe il eut tousiours le premier lieu & la premiere chaire en cas. de le-

ſture des loix : eſquelles villes il leut publiquement par l'eſpace de cinquante ans, attirant de toutes parts par ſa grace de bien dire & tres-digne ſçavoir les plus habiles de toute l'Europe. Et encore que de vive voix il eut aſſez illuſtré le droit, toutesfois pour le faciliter davantage, il a publié ſes Commentaires ſur le Code, Digeſtes vieil, nouveau & Infortiat ; en apres ſes conſeils, l'excellence deſquels je n'ay deliberé icy examiner, puis que la veuë & lecture d'iceux me peut relever de tels diſcours, auquel encore j'entrerois ſi un chacun n'eſtoit deuëment adverty que pour ſon exquis ſçavoir il a eſté élevé aux honneurs. Il fut Patrice Milanois, Chevalier de l'Ordre & Senateur du Duc de Milan. De deux choſes il eſt taxé à tort par aucuns. La premiere eſt qu'il eſtoit ſujet au gain, comme s'il luy eut eſté loiſible de refuſer de Federic & Maximilien Empereurs les preſens qu'ils luy firent lors qu'il eſtoit Ambaſſadeur vers leurs Majeſtez par Louys Sforce Duc de Milan. Ie veux que l'or qu'on luy reproche fut quadruplé, il eſtoit trop petit compagnon pour refuſer la liberalité de ſi grands Seigneurs. L'autre qu'il avoit l'avarice, ce qu'il teſmoigna quand

un jour le Roy Louys douziesme, qui avec ses Barons & Chevaliers estoit allé entendre la leçon de ce Docteur ; à l'issuë il luy demanda pourquoy il ne se marioit point: La raison (dit-il) Sire, est afin qu'à vostre faveur le Pape Iule me donne le Chapeau de Cardinal. Mais comme cette tasche est, selon l'opinion du vulgaire, commune aux gens sçavans, ce n'est pas merveilles s'il en a esté un peu plus pressé qu'il n'eut esté à souhaiter. Apres avoir fait plusieurs Ambassades vers les Empereurs, Papes, Roys & Princes de la Chrestienté, & composé les Illustrations du Droit dont j'ay parlé ; il mourut à Pavie âgé de quatre-vingt quatre ans, & fut enterré au Temple de saint Paul, avec plusieurs Epitaphes, dont je me contenteray d'en reciter une, duquel la teneur s'ensuit :

Quis iacet hoc hospes tumulo? Quis? summus Iason,
Ille ne Phrixeæ vellere dives ovis?
Clarior hic illo longe est. Quis-nā oro? Maynus
Excellens iuris gloria Cæsarei.
Non fuit hoc quisquam iuris-consultior alter,
Qui extinctum posset riddere ius melius:
Sed tamen hoc vetuit summi mens dia parētis,

Cæsaribus cupiens usque favere suis.
Te audiit, ô nimium felix qui iura legentem,
Damnantemque acri plurima iudicio,
Nec tamen infelix, tua qui monumenta revoluit;
Et memori condit tecta fovetque sinu.
Et quanquam obloqueris plebs invida, solus Iason
Hic legum nodos difficilesque luit
Amborum sic fama omnem vulgata per orbem:
Ille nitens belli laude, sed iste toga.

Le raport qui eſt icy fait, à cauſe de l'homonymie du nom des deux Iaſons, n'eſt pas impertinent, d'autant que la gloire de l'un & de l'autre eſt bien recommandable, mais principalement celle de noſtre Iuriſconſulte, qui encore qu'il n'ait ſeillonné la mer dans le navire d'Argus, il a neantmoins trouvé des eſcueils auſſi dangereux & deſtroits auſſi effroyables que les Argonautes. De vouloir comparer la toyſon d'or avec les treſors qu'a acquis noſtre Iaſon, il y aura autant à dire que du jour à la nuit. Et enfin ſi nous prenons advis aux moyens que ces deux vaillans champions ont tenu pour rapporter l'honneur qui luy eſt deu, il faudra que l'Æſonide Iaſon cede au Milanois. De ma

part je ne veux pas nier qu'il n'ait entrepris une victoire qui n'estoit pas petite, & qu'il ne doive estre grãdement privé pour l'hazard où il se mit quand il fallut combatre & toucher sur les bœufs d'Aëtes: mais cela ne fût que pour un coup. Et si il fût contraint user des illegitimes charmes de l'enchanteresse Medée : Nostre Milannois a virilement soustenu le combat par l'espace de cinquante ans, ayant tousiours la teste levée, puis que par bons & honestes moyens il marchoit tousiours en bataille. On dit mesme de luy qu'il estoit tellement consciencieux, qu'à ceux qui luy venoient requerir conseil apres qu'il avoit receu l'honnesteté qu'il recevoit d'eux, il leur promettoit de le leur rendre, s'il advenoit qu'ils fussent en fin de cause condamnez. Et pleut à Dieu que ceux qui l'ont suivy se fussent formez à son modelle, sans se licentier tellement à la pinse, que d'estoc ou de taille, à tort ou à droit, il faut qu'ils en tirent plumes ou aisles. Ie lairray les gausseries, dont certains ont accoustumé de faire allusion sur le nom de Iason, comme s'il avoit esté ainsi appellé par moquerie, dautant qu'il estoit un jaseur, elles sont trop absurdes pour m'y arrester. I'ayme mieux faire un

ſaut vers Iean le Maire, qui eſtoit grand compagnon & amy de Robert Gaguin, Chroniqueur avec Gaguin, duquel auſſi il fait mention en pluſieurs paſſages de ſes Oeuvres. Quand à Iean le Maire il eſtoit Chroniqueur de la Reyne & amy de Gaguin : ce perſonnage ne s'eſt amuſé à amaſſer de gros & grands livres, mais par ce peu qu'il a fait, il a bien monſtré qu'il avoit du ſang aux ongles, & a peut-eſtre plus remué qu'un tas de broüilleurs : Ie n'entreray au diſcours qu'il a fait de l'illuſtration de la France, eſtimant n'eſtre trop ſeant à moy qui ſuis François, de loüer un qui auroit loüé ma patrie ; Ie pourrois ſembler eſtre flateur, & auſſi la lecture de ſes eſcrits, manifeſtera aſſez ce que je pourrois en dire. Entr'autres choſes on remarque en luy, qu'il eſtoit un peu Satyrique & piquant à merveilles. De ce font foy pluſieurs de ſes œuvres, & ſpecialement la legende des Venitiens. Là il les chatoüille de telle façon, que ſi je n'avois leu ce qu'il en a eſcrit, je n'oſerois croire ce qu'il en raconte. Et au traité qu'il a fait de la difference des ſchiſmes & des Conciles de l'Egliſe, & de la preéminence des Conciles de l'Egliſe Gallicane, il ne faut demander

comment il déchiffre le Pape Iule second, lequel il fait autheur des dissensions & discords qui sont entre les Princes Chrestiens. Parmy ces ronces le Lecteur prudent & sage, s'il veut prendre advis, pourra cueillir des Histoires fort remarquables touchant la source, progrés administration & maintien de la Republique de Venise. En apres qu'elle est la dignité des Conciles & plusieurs autres singularitez qui ne sont à mépriser. Car quoy que par fois il fasse des sallies, il n'est pas trop difficile à remarquer ce qui peut avoir esté dit d'animosité, & retenir ce qui est de bon & excellent: Et quoy qu'aucuns ayent voulu parler, si on veut attentivement considerer les discours de ce Mair, on trouverra peu de chose advenuës en la Chrestienté jusques en son temps, qu'il n'ait touchée.




GEORGE D'AMBOESE, CAR=
DINAL, et Archeuesq; de Roüen

GEORGE D'AMBOISE, CARDINAL & Archevesque de Roüen.

Chapitre XX.

PArce qu'au Chapitre du Seigneur de Chaumont cy-dessus, n'ay peu que bien legerement ouvrir propos de la maison d'Amboise, presentement avant qu'entrer en la lice des faits, dits & gestes de ce Cardinal, j'en toucheray un mot, de peur que je ne semble vouloir cacher, ou ensevelir au cercueil d'oubly la memoire Illustre des Seigneurs, qui ont pris source de ce tige genereux. Ie ne veux pas monter jusques à Anicien, qui fut fait Seigneur d'Amboise par Maxime, encore moins m'arrester à Geldoüin, quoy que de luy on puisse degré par degré tirer la suite des Seigneurs d'Amboise jusques à Pierre d'Amboise II. du nom, pere de celuy auquel est destiné cét Eloge. Telle recherche seroit d'une longue chasse. Pour briéveté je suis contant de passer legerement sur ceux qui sont descendus du

Danois Geldoüin, & n'escheler point plus haut qu'à Pierre d'Amboise second, lequel fut fort en grace avec le Roy Louys XI. mesme alors qu'il fut Dauphin le suivit & courut sa fortune lors qu'il s'enfuit. Il espousa Anne de Bueil sœur de Iean Comte de Sancerre Admiral de France. De la part d'iceluy Louys il fut deputé en Italie, pour accorder certains differens qui estoient entre le Pape & certains Princes d'Italie. Retourné en France il fut Conseiller Chambellan ordinaire du Roy, & eut plusieurs autres honorables charges ; acquit plusieurs grands biens, car mourant il estoit Comte de Sagonne, Baron de Meillan, de Charenton, Sieur de Bussy, de Iainville, des Bordes Guenand, du Blanc en Berry, de Prully & plusieurs autres Seigneuries. De cette Dame Anne il eut neuf enfans mâles & huit filles, à sçavoir Charles l'aisné qui fut Chevalier de l'Ordre de S. Michel, gouverneur & Lieutenant pour sa Majesté en l'Isle de France, & depuis de Champagne, Brie, Sens & Langres. Louys d'Amboise, qui fut Evesque d'Alby, grand President, Lieutenant pour le Roy és païs de Languedoc, Comté de Roussillon, Bordelois & Guyenne. Iean d'Amboise, qui

fut

fut Eveſque & Duc de Langres, Pair de France & Lieutenant pour ſa Majeſté en Bourgogne. Emery d'Amboiſe, qui fut grand Prieur de France, & depuis grand Maiſtre de Rhodes. Pierre qui fut Eveſque de Poitiers. Iacques qui fut Eveſque de Clermont & Abbé de Cluny. Iean qui fut Seigneur de Buſſy. Huet ou Huguet Seigneur d'Aubejoux, & noſtre Cardinal; les ſœurs duquel furent mariées aux maiſons de Genly, Chaſeron, Mortemer, Clermont, Lodeve & Boiſy: les autres furent Abbeſſes de S. Menoul, de Charenton & de Poiſſy. Or pour donner encor plus de luſtre à cette genealogie, il faut plus diſtinctement eſplucher quelques branches. Charles d'Amboiſe aiſné de la maiſon eſpouſa Dame Catherine de Chauuigny, dont il eut pluſieurs enfans, à ſçauoir François, qui quitta ſon aiſneſſe pour ſix mil livres de rente, avec la maiſon de Vandeuvre. Charles II. qui eſt le Seigneur de Chaumont, duquel nous avons deſia parlé. Le troiſiéme fut Guy, ſieur de Ravel, qui épouſa Madame Catherine Dauphine, dont il n'eut que deux filles, l'une nommée Françoiſe, l'autre Anthoinette, qui fut mariée au pere de feu Meſſieurs N. de la Ro-

che-Foucault sieur de Barbesieux Chevalier des deux Ordres du Roy, duquel nous avons ouvert propos ailleurs. Quant à Iean sieur de Bussy, fils de Pierre d'Amboise, il espousa Madame Catherine de S. Belin, de laquelle il eut plusieurs enfans & filles, n'y en eut qu'vn, qui fut marié, nommé Iaques, lequel espousa sa cousine Françoise, fille de Guy. Ne reste à parler que d'Huet, septiesme de ce nom en la famille d'Amboise, lequel fut Cheualier de l'Ordre du Roy, Capitaine des cent Gentils-hommes de sa maison, Capitaine de Aiguemortes, de Pezenas & Seneschal de Beaucaire & du Comté de Roussillon: lequel espousa Magdelaine, fille de Messire Iean d'Armaignac, Comte de Comminges & de Marguerite de Saluces. Et mourant à la bataille de Pauie fut enseuely aux Cordeliers d'Amboise, avec son neveu Georges, laissant de sa femme trois enfans mâles & trois filles, à sçavoir George qui mourut jeune sans estre marié, Iacques qui demeura heritier survivant ses freres. Hue, qui mourut aussi sans estre marié, Barbe mariée à Monsieur le Marquis de la Chambre, Magdelaine mariée au Comte de Quellus, Ieanne Prieure de Proulle. Ce Iacques qui, comme nous

avons dit demeura heritier, Chef du nom & des armes de la maison d Aubejoux en Auvergne, Baron de Castelnau, de Bonnefons, de la Bastide, Montfort, de Graullet & autres places en Albigeois, Gascogne & Armagnac ; eut charge de Colonel de mil hommes de pied, en laquelle il mourut à Marseille l'an quinze cens trente cinq. Laissant de Madame Hyppolite de Chambez sa femme ces enfans, à sçavoir François qui mourut sans estre marié, & est enterré à saint Severin de Paris, Louys, qui fut posthume & nâquit apres sa mort. Anne mariée au Baron d'Ambres. Ieanne Religieuse à Fargue d'Alby. Marguerite Religieuse & éleuë de Proulle. Louys d'Amboise Comte d'Aubejoux, seul heritier d'iceluy Iacques, lequel a esté nourry enfant d'honneur des Roys François & Henry, duquel, pour ne sembler le flatter j'ayme mieux me taire. Sçauriez-vous souhaiter de plus beau témoignage que l'Ordre du saint Esprit, duquel sa Majesté à voulu l'honorer, le retenant pour Conseiller en son Conseil d'Estat & privé. De feu Madame Blanche de Levis sœur de Monsieur le Duc de Ventadour, sa premiere femme il a eu plusieurs enfans, dont les uns sont morts, il n'est resté

que George & Iacques, gentils-hommes de la Chambre du Roy François, dediez à estre Chevaliers de Malthe. Louyse non encore mariée, en laquelle nature semble s'estre pleu, pour les grandes perfections qu'elle possedoit. Mais en quelle prolixité nous a transporté ce recueil & abregé de la genealogie d'Amboise? maintenant il est temps de nous adresser à nostre Cardinal; sujet si beau, que si je voulois lascher ma plume je grossirois bien davantage cét Eloge, dautant que si la prosperité à ry sur ceux qui luy attouchoient, elle s'est si à propos venu reposer sur son Chef, que, & les Histoires ne pourront m'en dementir, paisiblement il possedoit l'oreille de nos Roys. De telle sorte, qu'il y a quelques autheurs, qui font mine de luy improperer le trop grand credit qu'il avoit prés du Roy Louys douziesme. Que s'ils faisoient un détail des graces & perfections que Dieu avoit departy à ce personnage, ils seroient fort abrutis, s'ils ne reconnoissoient que le Roy eut esté maladvisé, de ne porter faveur à celuy, qui avoit une adresse & gentillesse d'esprit admirable, une hardiesse & magnanimité incroyable, & une prudence encore plus necessaire aux urgentes necessitez

du Royaume. Ces considerations inciterent le Roy Louys à l'establir pour son Lieutenant de là les monts, pour tenir en bride ceux qui vouloient s'écarter de l'obeïssance qu'ils devoient à sa Majesté. Dieu sçait avec quelle vigilance ce magnanime Cardinal prevint les complots adversaires, & si ce ne fut pas par son moyen que les affaires reussirent au gré du Roy : mais il y a bien plus, dautant qu'outre l'authorité, laquelle le Cardinal s'estoit par sa grande suffisance acquis entre les estrangers, il avoit couru mesme fortune avec Louys, lors qu'il n'estoit que Dauphin, & s'estoit exposé à une infinité de dangers, qui n'avoient pû le destourner de la loyauté qu'il avoit promis & jurée à son Prince. Puis qu'à l'espreuve il avoit connu sa fidelité au temps mesme que la fortune luy sembloit estre à rebours, ne faisoit-il pas bien de remettre la guide de ses affaires entre les mains d'un si signaléSeigneur, l'avancer & luy porter toute la faveur, que pourroit un sujet esperer de son Prince ? De ma part j'estime, que si Dieu eut permis que sa vie eut esté de plus longue durée, que les broüillis, tintamarres & remuémens qui survinrent sur l'E-

ſtat François du Royaume de Naples , Duché de Milan , terres & Seigneurie d'outre les monts , où commandoit ce Seigneur d'Amboiſe en qualité de Lieutenant general du Roy , n'euſſent fait le piteux & deſolé deluge , que depuis les François ont ſenty. Mais comment eut peu le Roy ne le glorifier & honorer de ſes faveurs,ceux qui luy eſtoient les moins affectionnez eſtoient contraints , ravis de ſes merites,luy deferer tous les honneurs, ſuffiſans pour recommander la dignité d'un Seigneur ? Le Pape ne voulut laiſſer partir Ceſar Borgia Cardinal , puis Duc de Valentinois , dépeſché expreſſement en l'an quatorze cens quatre-vingtt dix neuf , pour porter la Bulle confirmative du divorce du Roy Louys douzieſme, que par meſme moyen il ne luy envoya le Chapeau de Cardinal : & l'année ſuivante l'honora de la Legation du Royaume de France pour dix-huit mois. Charge, qui, comme eſtoit nouvelle , auſſi eſtoit de tres-grande requeſte, & n'eſtoit pas beaucoup agreable au Pape, qui par ce moyen retranchoit pluſieurs emolumens & profits de la Cour Romaine. En France il eſtoit tellement reſpecté, qu'il n'y avoit grand ou petit, qui ne ſe reputa à grand

bon-heur de s'arrester à ces sages & prudens conseils, s'il y avoit quelque émeute ou mauvais ménage, il estoit celuy qui y mettoit la paix, ce que nous pouvons justifier par la mutinerie qui s'éleva en l'Vniversité deParis,lors qu'en l'année 1498. le Roy se proposa de reformer l'Vniversité de Paris,& luy retrancher ses Privilesges. Le Recteur & Iurez de l'Vniversité firent intermission des Lectures, de sorte que le jour de la Feste Dieu il ne se trouva aucunPredicateur qui osa monter enChaire, de peur de contrevenir à l'inhibition qu'avoit fait le Recteur. Sur ces entrefaites il entra à Paris Guy de Rochefort Chancelier de France, duquel les Escoliers tinrent si peu de conte, pour le tenir soupçonné d'avoir tenu la main à ce retranchement de privileges, qu'ils firent voler des libels diffamatoires & injurieux contre luy, mesme un jour on trouva à la porte de ce Chancelier un placart, dans lequel estoit peint un cœur transpercé de plusieurs dagues & poignards. Au dessous estoit escrit, si l'on t'eut trouvé on t'en eut fait autant. Qui fut cause que le Prevost de Paris à main armée y voulut remedier, mais il ne perdit que ses peines, & eut esté la sedition plus grande, si ce digne Car-

dinal ne se fut jetté à la traverse, lequel appaisa tellement le Roy & remit en estre l'union de l'Vniversité, que l'on recommença mieux que jamais l'exercice. La Cité & Eglise de Roüen ne peuvent, qu'elles ne reconnoissent que le principal de leur lustre a esté moyenné par ce Cardinal, lequel d'Archevesque de Narbonne qu'il estoit, fut appellé à l'Archevesché de Roüen, apres le deceds de Robert de Croismar. On sçait combien de beaux edifices font encore aujourd'huy sur pied, lesquels il a construit & remis en nature. Ie ne celebreray point son Gaillon, d'autant qu'il y a peu de gens qui ne soient abbreuvez du singulier plaisir qu'il prenoit à l'embellir. Ce fut par les prieres de cét Archevesque que le Roy Louys douziesme erigea le Parlement de Normandie à Roüen, au mois d'Octobre l'an 1499; comme ainsi soit qu'auparavant les causes s'y decidoient par Eschiquier, ainsi que maintenant à Alençon les causes d'apel & de doleance trois fois l'an seulement, comme qui y eut tenu les grands iours, & suivant l'ancienne façon que les Roys de France avoient de tenir le Parlement, à l'exemple desquels on tient que Raoul, Duc de Normandie & grand justicier,

cier, avoit estably cette forme d'oüir les causes de ses sujets. Mais la Cour de ses grands jours se tenant si peu souvent, & que les procés ne sont que par trop frequens en Normandie, & que partant l'Echiquier ne pouvoit fournir à vuider les causes, le Roy sollicité par ce Cardinal y establit un Parlement sedentaire & perpetuel, composé de quatre Presidens, vingt-huit Conseillers, treize Clercs & quinze laïcs : deux Greffiers civil & criminel, les Secretaires de la Cour, six Huissiers & un Audiencier, avec les gens du Roy deux Advocats & Procureur general. Iamais ne seroit fait si par le menu je voulois particulariser tout ce qui rend recommandable ce Cardinal. Outre les excellentes marques que nous avons de sa dignité, estenduë tant par ce Royaume qu'és contrées estrangeres, on n'a que trop à découvert apperceu apres sa mort, quel Thresor c'estoit à ce Royaume d'avoir un tel personnage, qui de son naturel estoit consommé aux affaires. La mort neantmoins le ravit aux François l'an 1509, au grand regret de ceux qui ayment la vertu, & sur tout de ceux qui luy appartiennent, lesquels comme vous avez veu, ont esté voüez au profit du public & servi-

ce de cette couronne. Entre iceux je ne puis aſſez priſer la pieté de cette vertueuſe Dame, Madame de Barbezieux, par le moyen de laquelle j'ay eſté ſecouru, tant des portraits de ce Cardinal & du ſieur de Chaumont ſon neveu, que de beaux memoires concernans leurs vies. Sur la fin de cette Hiſtoire je ſuis cõtraint de m'arreſter pour oüir les plaintes de ceux, qui veulent controler les deſſeins & exploits de ce perſonnage. Ils font bien de luy abayer apres ſa mort, durant ſa vie n'euſſent peut-eſtre oſé le regarder en face, pour éplucher toutes les particularitez de ſa vie. Ie ne m'amuſeray pas à rembarrer toutes leurs objections, la pluſpart deſquelles ſont ſi frivoles, que j'ay moy-meſme honte d'avoir perdu le temps à les oüir. La principale reproche qu'ils luy font peut-eſtre reduite à deux Chefs. Le premier eſt, de ce qu'il a employé verd & ſec pour arpenter à la Papauté. Pour preuve employent pluſieurs menées, qui ont à cét effet eſté faites, ſur tout qu'apres la mort du Pape Alexandre le Duc de Valentinois promit à certains qui faiſoient pour ce Cardinal, de faire en ſorte que la pluſpart des Cardinaux Eſpagnols dõneroient leur voix au Cardinal d'Amboiſe :

que plein de cette esperance, avec l'authorité, les deniers & les forces du Roy, estoit allé à Rome, menant avec soy le Cardinal d'Arragon, le Cardinal Ascaigne. Ie pourrois nier le fait, & pallier les pratiques qu'on menoit sous-main pour ce Seigneur d'Amboise, & dresser estat des inconveniens, traverses & empeschemens qu'on luy pouvoit donner, qu'il pouvoit assez bien éventer. Ie veux qu'il ait aspiré à estre Pape, & que les forces Françoises ayent outrepassé Nepi & Isle, seroit-il à blasmer d'avoir pretendu à une charge si digne ? Ce qu'il en faisoit ne tẽdoit qu'au bien de la Republique Chrestienne, laquelle il desiroit faire, aussi bien que nostre France, participer des graces qui luy estoient distribuées. Ie me suis laissé dire à quelques moynes Mendians, qui vivoient de son temps, qu'il reforma plusieurs de leurs Convents, de telle sorte qu'il attrapoit les rentes qu'ils avoient, les annexoit aux Eveschez & Abbayes, alleguant qu'ils ne devoient rien posseder, mais devoient porter la besasse, encore qu'ils en joüissoient du tẽps de leurs premiers fondateurs & instituteurs de leurs ordres. Il reforma les Cordeliers de Roüẽ, où il y a un Convent, l'un des beaux & ri-

ches de France, auquel on eut pû trouver une douzaine de Docteurs, les effigies d'iceux nous le témoignent, telles qu'on les voit en leurs Convents, avec le bonnet Doctoral qu'on leur fait porter à Lyon, Poitiers, Tours & Orleans, & plus de deux cens autres. Il se voit encore au Convent de Paris au milieu du Chapitre, une pierre contre laquelle sont escrits ces mots;

Anno Domini millesimo quingentesimo secundo, adveniens Reverendissimus Magister Ægidius Delphin, ordinis minorum Minister quadragesimus hunc toto orbe famatissimum Conventum Parisiensem, favore & auxilio Christianissimi Ludovici duodecim Francorum Regis, atque dignissimi Senatus Parisiensis, & Reverendissimi Domini Legati de Ambasia, reformauit, & reformatis perpetuo regendum reliquit: primum Gardianum instituens Magistrum Iacobum Duitry de Blesis: quæ omnia auctoritate Apostolica, & per capitulum generalissimum Romæ celebratum & Reverendissimum patrem Reginaldum de Cotignola modernum generalem ordinis, patentibus litteris fratri Bonifacio ministro Franciæ concessis, approbata & confirmata postremo fuere. 2. Augusti.

Il y avoit un autre Cardinal du mesme temps nommé Pierre de Luxembourg, Evesque du Mans, qui voulut user de mesme rigueur à l'encontre des Mendians, sur lesquels il pensoit commander. Mais il trouva les facultez qui s'opposerent pour raison des degrez de Bachelerie & Doctorat, qui gagnerent leur cause contre luy ; de sorte qu'il fut contraint de s'attaquer aux Abbayes de l'Ordre de S. Benoist, quelques-unes desquelles furent plumées, entr'autres celle de S. Vincent du Mans, laquelle il ébranla si bien, que les Moynes luy accorderent quelques sept ou huit mil livres de rente, ainsi que j'ay appris de l'Abbé du lieu. A l'exemple de ces Messieurs aujourd'huy nous voyons plusieurs Abbez, qui s'émancipent à tenir le ratelier si haut à leurs Moynes, qu'ils leur retranchent leur principal pour en remplir leurs bourses, & le tout sous le manteau, que la trop grande abondance de biens pourroient les faire sortir hors des bornes de leur regle. De ma part j'estime que ce qu'en faisoit nostre Cardinal tendoit à bonne fin. Et qu'ainsi ne soit, on sçait qu'il estoit trop affectionné au public, & principalement aux gens lettrez, qui estoient en tres-grand nom-

bre dans les Convents. Que s'il eut déchargé trop rudement le barreau de reformation sur les Mendians, il sçavoit bien, que c'estoit le vray moyen de les escarter de l'union de l'Eglise Romaine. Si bien qu'au lieu qu'ils luy servoient de chanterelles & trompettes, il en eut fait, ou des heretiques, ou de leurs partisans & suppos. Ce n'estoit donc à luy, à qui falloit que s'opposassent les Facultez des Universitez, pour maintenir les degrez de Doctorat, Bachelerie & autres entre les Mendians : s'il eut veu qu'aucun se fut essayé de les abbattre, il eut exposé sa propre vie pour les redresser.





BAPTISTE MANTOVAN
CARME, ITALIEN.

BAPTISTE MANTOVAN, Carme Italien.

CHAPITRE XXI.

Il n'eſt point queſtion en ce lieu de confirmer l'ancienne & commune ſentence, que les Orateurs avec grand labeur & exercice aſſidu obtiennent l'honneur de bien haranguer & coucher par eſcrit ; mais au contraire les Poëtes ſont de nature nez à la Poëſie, laquelle autrement ne ſeroit pas poſſible à l'homme de pouvoir par labeur quelconque obtenir. Cela ſe voit & pratique ordinairement par experience : Car ſi un homme eſt d'un naturel prompt, aigu, & imaginatif, il ne faut douter que la divine Poëſie plus qu'à un autre ne luy ſoit familiere. Combien voyons-nous de perſonnes qui ſe travailleront l'eſprit pour compoſer quelques Vers, & neantmoins les feront ſi mal, que l'on leur peut accommoder le Proverbe, *Nè invita Minerva* ? Au contraire il s'en trouve certains, qui ſans

peine, estude ou premeditation aucune se sentiront propres & nez à la Poësie. Tel fut Ovide.

Poussé d'un seul instinct de la mere nature,
Ie redais mes propos à certaine mesure.

Autres infinis se sont trouués saisis de telle Apolline fureur, ne trouuans rien à leur gré que ce, qui ressentoit vne douce armonie de sons & mesures. En voulons nous chercher vn plus present & notoire exemple que de ce Poëte Italien & Religieux harpeur Baptiste Mantouan, duquel j'ay bien voulu representer le portait, tel qu'vn mien amy me donna estant à la ville de Mantouë, quatre ans auparavant la mort du Pape Paul troisiesme. Que si on considere sa vocation, qui est Religieuse, on confessera de premiere entrée que mal à propos il prenoit autre sujet à traiter que les lettres sacrées, & pour neant s'amusoit à la douceur de la Poësie, laquelle (selon l'opinion d'aucuns) semble dissemblable & messeante à telle profession. Quoy donc? seroit-il possible tellement dominer sur son naturel, vaincre & ranger son esprit, qu'il

ne soit aucunement plus enclin à un art & science que à l'autre ? Voudroit-on contrarier au cours de nature, laquelle quiconques suit ne peut aucunement faillir ? Ie puis asseurer que nostre Poëte Carmelitan, suivant les traits & instinct de son esprit, enclin à la Poësie, ne s'est aussi éloigné de la pure verité. Car appliquant seulement sa versification à l'ornement & exposition des chôses saintes, a merité ensemblement le titre de Poëte parfait & bien consommé Theologien. Que si contant d'une seule science il se fut totalement adonné à icelle, comme pour exemple si seulement il se fut adonné aux Vers, qui sembloient le favoriser dés sa nativité, c'est sans doute qu'il n'y eut jamais aucun digne d'estre accomparé à luy, & eut merité le premier degré entre les Poëtes excellens. Mais il luy advint, suivant le commun Proverbe, que pendant qu'il chassoit à deux liévres, tous deux luy échapperent, & que qui trop embrasse mal estraint, d'autant que,

Si nostre esprit s'applique à double intention,
La memoire s'épanche, & la perfection.

Il vaudroit donc mieux suivre le proverbe veritable, *Spartam invenisti, hanc orna*, & ne s'amuser point à tant de varietez, qui n'engendrent point tant un mélange qu'une confusion. Es-tu donc né à la Poësie, faits tant que tu demeure parfait en cét art. As-tu entrepris la Theologie? laisse tous les autres arts? qui te pourroient empescher d'atteindre le feste d'une si sacrée science. Es-tu appellé aux armes? tu perdrois tes peines si tu voulois te rendre sedentaire & reclus dans une estude & philosopher, d'autant que la guerre gist en fait & main-mise, & non point en Idées ou contemplations. Pour revenir donc à nostre Mantoüan, je veux dire qu'il estoit d'un esprit si actif & vif, que ne se pouvant arrester à une science, il a voulu, à l'exemple des éventez, apprendre de toutes choses quelque peu & du tout rien, estant tombé en une saison de temps, auquel les Poëtes mediocres n'estoient gueres bien venus & receus. Joint qu'ayant entrepris de mettre par escrit la vie & faits victorieux de ce belliqueux Espagnol Consalve, surnommé le Grand qui avoit conquis les Royaumes de Sicile & de Naples, encore qu'il eut en ce sien sujet surpassé un nom-

mé Cantaliene Poëte furieux & ignorant, & par ce moyen obtenu quelque reputation, honneur & profit du Capitaine liberal & amateur de vertu, si est-ce pourtant qu'un autre Poëte appellé Pelerus Gramma luy fit incontinent diminuer cette gloire acquise, publiant un Panegyrique du susdit Consalve sur le mesme argument de ses vertus, lequel selon le jugement de Pontanus & Ætius Syncerus, Poëtes & Philosophes excellens & Iuges competans, fut estimé surpasser celuy du Poëte Carmelitan. Quoy qu'il en soit, nostre Baptiste semble avoir beaucoup fait en ce que nettoyant la source Andive & repurgeant la fontaine, laquelle par l'espace de quinze siecles, apres avoir esté laissée par le Poëte Virgile Mantoüan, estoit demeurée embourbée & tarie, il a donné courage à plusieurs autres bons esprits, qui en ont beu suffisamment & celebré le territoire Mantoüan. Il mourut âgé d'environ quatre-vingts ans, l'an mil cinq cens seize, en son Monastere des Carmes à Mantouë, auquel, comme à un personnage digne d'honneur & memoire eternelle, ceux de son Ordre firent un convoy magnifique & honorable. Le Prince Frideric de Gonzague, Duc de Man-

touë luy fit dresser une statuë & effigie de marbre couronnée de l'aurier, laquelle se voit encore maintenant sous une mesme arcade que celle de Virgile Maron, avec vers & Epitaphes, qui semblent comparer l'un à l'autre, quoy que la comparaison n'en soit recevable, ny le dicton de ceux qui ont feint ce Proverbe. Ou Baptiste suit de bien prés son contemporain & compatriote Virgile, ou bien Virgile approche de la veine & doctrine de Mantouan. Et de fait, qu'on se raporte au jugement des hommes, on trouverra que dés qu'il s'est laissé couler sur la viellesse, il a commencé à radoter & s'est amusé à piquer, & satyriser l'un & l'autre. Et à la verité ceux qui n'ont devotion à l'Eglise Catholique Romaine, font grand estime des escrits de ce Carme, qui semble de guet à pend avoir mis la main à la plume, pour décrier & découvrir les abus de Rome, si bien que je fais estat qu'aujourd'huy s'il entreprenoit de causer si haut, on luy chaufferoit les pieds de plus prés qu'il ne desireroit. Voila pourquoy il est appellé par quelques Poëtes passager, comme celuy qui n'a eu aucun arrest & a abandonné sa plume à noircir le los, tant d'un party que de l'autre; car de dire

qu'il ait favorisé les Reformez, il n'y pensa jamais ; mais comme il faisoit gloire de parler librement, il se licentia de telle sorte, que d'estoc & de taille il charge assez rudement l'Eglise Romaine ; que si la mort ne luy eut coupé le filet, il est hors de doute, que n'ayans plus dequoy railler d'autruy, il se fut rué sur sa friperie mesme, & n'eut cessé qu'il n'eut dégorgé tout ce qu'il avoit sur le cœur. Voila ce que c'est des defluxions satyriques, qui continuellement découlent, dés que la voye a esté quelque peu frayée, principalement quand elle trouve des corps cacochymiez, tels qu'estoient nostre Baptiste Mantoüan. Lequel je ne veux attaquer de ce qu'il a esté bastard, d'où quelques-uns ont voulu inferer, qu'il estoit impossible qu'il se mit à bien faire. Mais ils ne prennent pas advis qu'il n'y a regle ou sentence, tant asseurée soit-elle, si elle est ainsi generale, qu'elle ne soit sujette à fléchir à quelques exceptions. Ie ne daignerois leur proposer ce Mantoüan, crainte que j'ay qu'ils ne voulussent (à tort neantmoins) par son exemple verifier leur regle. Il sera beaucoup plus expedient de faire entrer en lice une infinité de braves & excellens personnages, qui, quoy qu'ils

fussent procrées de conjonction reprouvée & illegitime, ne laissoient pas d'estre émaillez de plusieurs vertus, & beaucoup de fois ont surpassé les legitimes, comme si nature eut voulu soulager la defectuosité que leur apportoit leur des-honneste existence, par une perfection dont outre-naturellement elle les surpassoit par dessus ceux, qu'elle avoit honorez d'une juste & honeste naissance. Que si je voulois m'amuser aux fables des Poëtes, je pourrois employer ce qu'ils ont raconté d'un Hercules, qui pour estre bastard (encore que ce fut de Iupiter) ne pouvoit estre placé au rang des Dieux. Cela fut cause que le grand Pere Iupin, espiant l'heure du repos de sa femme Iuno, la fit tetter à ce jeune bastard, qui n'eut pas plustost succé le laict de ses mammelles divines, qu'il fut naturalisé & fait capable d'estre deifié. Encore que sous tels déguisemens les Poëtes ayent voulu representer un heroïque & surnaturel destin, qui accompagnoit cét effroyable Hercules, toutesfois de peur d'aprester matiere à certains d'invalider cette preuve, à cause de l'imbecillité & peu de foy de fictions poetiques, je suis bien contant de leur montrer un Themistocles, Capi-

taine Athenien, fort belliqueux, prudent & eloquent, qui chassa les Persans, réedifia Athenes, & l'enuironna de murs en l'an du monde trois mil quatre cens nonante deux, avant la Nativité de Iesus-Christ quatre cens soixante dix ans. Et parce qu'ils sont si difficiles à acquiescer à la verité, si la multitude des preuves ne leur creve les yeux, ie suis encore d'advis, pour iustifier mon exception, employer bien d'autres moyens, & adjouster la pieté d'Æneas le Troyen, qui, pour garentir la vie de son pere, trauersa les bandes des Grecs, portant son pere sur ses espaules, lequel il avoit desia tiré du feu, qui le pensoit embraser. D'où il n'acquit pas seulement vne grande loüange, mais taschant de deliurer son pere, luy mesme obtint sauf-conduit pour tous les deux, quoy que les droicts de guerre ne le leur permissent. De Romulus on ne sçauroit douter, si ce n'est qu'on se veuille abuser à credit, qu'il n'ait esté conceu à la desrobée, puis qne Rhea Ilia fille de Numitor, Roy des Latins & Vestale, disoit, que Mars l'avoit engendré avec Remus, & toutesfois c'est à deux jumeaux ou bessons, ausquels ont doit

l'honneur du commencement de l'estat des Romains, attendu qu'ils bastirent cette belle ville, qui fut nommée Rome, au lieu ou ils avoient esté portez petits & delaissez à Accia Laurentia, qui les nourrit & alaicta, & que Romulus fut premier Roy des Romains, & commença, apres avoir fait mourir son frere Remus, à regner l'an du monde trois mil deux cens douze, & avant la Nativité de nostre Seigneur Iesus-Christ, sept cens cinquante ans, âgé de vingt-un an. Estant seul Roy il ordonna cent Senateurs, lesquels par honneur il fit appeller peres, & leurs descendans Patrices, & trois cens hommes armez pour la garde de son corps, en temps de guerre ou de paix. Il surmonta les Sabins & autres siens voisins ennemis, ausquels il fit si bien la Loy, que leurs alliez entendans comme le bon-heur en vouloit à ce Romulus, se reputoient heureux de pouvoir contracter amitié avec luy. De maniere que si Rome doit à tres-juste occasion estre prisée, pour le commandement qu'elle a eu sur la plusPart du monde, & pour avoir élevé non seulement des victorieux, mais aussi M. Varro, Ciceron, M. Caton, le Consul Scipion, le Philosophe Panéce, le Patrice Sym-

Symmaque, le Philosophe Boëce, l'Historien Saluste, le Comique Plaute, Tibulle & infinis autres excellens Orateurs, Poëtes & Philosophes, pourquoy ne prisera-t-on celuy qui n'a pas dressé tant seulement le plan & dessein d'une telle pepiniere de Martiaux & sçavans personnages, mais la dressé & façonné d'une maniere fort émerveillable? Que diray-je de ce grand Alexandre, qui estant fils de Philippes Roy de Macedoine & d'Olympie, quoy que ce fut d'une illicite conjonction, ne laissa pas pourtant à estre presagé d'un bon-heur, qui l'accompagna si bien, qu'il s'est rendu l'un des plus grands & victorieux Roys, dont on ait ouy parler. De fait Iustin raconte que sa mere la nuit qu'elle le conceut, songea qu'elle estoit enroulée avec un serpent d'effroyable grandeur. En quoy elle ne fut abusée; d'autant qu'elle portoit dans son ventre un fruit, qui outrepassoit l'humaine mortalité, & qui ne devançoit pas seulement ses peres, mere, freres & la race Æacide, mais le reste des hommes. Et pour cette occasion Plutarque remarque que le prestre de Iupiter Ammon voulant saluer Alexandre encore jeune, begayant à cause de la defectuosité de langue qu'il avoit,

au lieu de dire *Paidion*, c'est à dire petit enfant, dit *Pai Dios*, c'est à dire fils de Iupiter, l'investit & couronna de la felicité qui par apres le surhaussa, jusqu'au feste du comble de toute perfection. Il fut de si grand cœur, mesme en bas âge, que quand on faisoit des feux de joye pour les victoires de son pere, il pleuroit, se complaignant de ce que son pere conquestoit tout, & ne luy lairroit rien à subjuguer. Si trouva-t-il assez de sujet pour remuer les mains, & de fait il conquit la Sclavonie, l'Afrique, la Syrie, Sydon, Tyr & plusieurs autres contrées, païs & Citez, quelques-unes desquelles par leur rebellion il bouleversa, pilla & rasa pour donner crainte aux autres villes de Grece de ne plus se revolter contre leur bon Prince & Seigneur. Il fut declaré Empereur par les Grecs, & vainquant Darius Roy de Perse, deffit vingt mil hommes de pied, & quinze mil chevaux: tant Inde jusqu'au fleuve de Ganges, prit Babylone, prit Persepolis, & executa de si beaux & genereux exploits, que quand il n'y auroit que luy entre les bastards qui ont esté heureux en telle conqueste, on ne sçauroit nier qu'il n'y en ait plusieurs, qui puissent s'employer à bien faire. Mais

pour autant que celuy auquel est consacré le present discours, n'estoit des supposts de Mars, & que je sens bien qu'on me pourroit objecter je ne sçay quelle sanguinaire inclination, qui est emprainte dans la pluspart des guerriers, encore que je puisse faire preuve au contraire par ce que Constantin le Grand, & Guillaume le Canquerant Roy d'Angleterre, ont magnanimement executé, j'ayme beaucoup mieux faire parade de trois freres rares en vertu & science, qui neantmoins estoient éclos d'une couvée illicite, ce seront Pierre Lombard, Pierre Comestor & leur frere Gratian, desquels i'ay desia assez suffisamment discouru en la vie du Maistre des Sentences.






THOMAS MORVS,
ANGLOIS.

THOMAS MAVRVS, ANGLOIS.

CHAPITRE XXII.

ON peut douter lequel des deux à plus honoré la memoire de Thomas Morus, & fait connoistre par toutes les parties du monde, ou bien son rare & exquis sçavoir, ioint auec vne admirable patience, ou l'heureuse fin & martyre, qu'il a patiemmẽt enduré pour maintenir la verité & Iustice: Il sera toutesfois aisé de donner jugement, apres auoir extrait vn bref Epilogue de sa vie. Thomas Morus nâquit en la ville de Lõdres, siege & demeure des Roys Anglois, de parens mediocres & honestes, lequel par son bon esprit & propre industrie paruint à tel sçauoir & connoissance de la langue Latine, que c'est merueille comme (n'ayant iamais sorty de son pays (la renommée de son esprit & doctrine soit si celebre par toute l'Europe. Estant doncques encore ieune, & suiuant la vocation politique, il harenguoit & plaidoit si eloquemment, que

receu en amitié par le Roy Henry huitiéme, il fut fait Cheualier, puis Tresorier, & tousiours croissant la faveur du Prince en son endroit, il fut admis au privé Conseil de l'Estat & affaire du Royaume. Enfin pour sa grande equité, bon jugement & prudence, appellé aux plus hauts estats, & fait Chancelier d'Angleterre; lequel estat, tant en dignité, authorité, gouvernement & maniement de la Republique, est estimé le plus honorable. Encore fut-il deputé principal Ambassadeur pour la part de son Roy au traité de Cambray, auquel il s'employa fidellement & affectueusement à pacifier les differens qui estoiēt entre les plus puissans Roys de la Chrestienté. Or en ce cours prospere de tous Magistrats, offices & honneurs, comme il se comporta de telle sorte, que le Roy le tenoit pour fidel serviteur & administrateur, la Noblesse le reveroit & aymoit, le menu peuple le respectoit & honoroit, il estoit seulement craint & hay des larrons, meurtriers & autres garnemens ennemis du repos public. Son pere vivoit encore, on l'apelloit Iean Morus Chevalier, & receu au nombre des Iuges, que l'on appelle vulgairement le Conseil du Roy, personnage accord, civil, gratieux, sim-

ple, entier, misericordieux & juste, assez âgé; mais pourtant d'une assez bonne disposition corporelle pour son âge, lequel se voyant parvenu à un tel heureux succés que de voir son fils Chancelier, deceda avec un grand contentement d'esprit. Lors le fils de Maurus, son pere estant decedé, lequel vivant il estoit ordinairement appellé le jeune, & tel aussi s'estimoit-il, fâché de sa mort, se voyant pere de quatre enfans, & chargé de onze petits neveux, il commença de devenir plus nonchalant, se chagrigner & s'ennuyer: A cette passion & affection un mal d'estomach, cõme signe de vieillesse s'ensuivit. Doncques quasi ennuyé des affaires & choses mondaines, les quittant peu à peu & se retirant de toutes occupations, pour vacquer plus librement à la meditation des escritures sacrées; joint aussi qu'il prevoyoit les divers accidens & tumultes, qui se preparoient en Angleterre par le divorce du Roy d'avec la Reyne Catherine sa femme legitime, de son bon gré & sans contrainte quitta la dignité de Chancelier; autrement il eut fallu, contre l'integrité de sa conscience & bonne reputation de sa vie passée, estre fait participant, autheur & ministre des

conseils & opinions d'vn Roy. Mais pour son abdication volontaire il ne peut adoucir le cœur vlceré du Roy: ce qui le priuant de tous biens & moyens exterieurs, le fit constituer prisonnier, pour ceste seule occasion qu'il protestoit ne pouuoir ne devoir approuuer les secondes nopces du Roy, à ce faire le provoquant la seule crainte de Dieu & integrité de sa conscience. Enfin apres avoir esté long-temps detenu en prison, fut amené & presenté devant les Iuges deleguez à parfaire son procés, par lesquels apres plusieurs objections & interrogations, perseverant tousiours en sa constance & integrité, il fut enfin condamné comme convaincu de rebellion & de leze Majesté, faisans neantmoins les Iuges quelque difficulté de proferer ce mot Githi, c'est à dire en leur langue, il est digne de mort. Lequel arrest par luy entendu, il commença lors à declarer librement ce qui luy sembloit tant du divorce, que de la puissance souveraine Ecclesiastique, que vouloit s'approprier le Roy, monstrant clairement par authorité des escritures & Docteurs approuvez de l'Eglise, qu'un homme lay ou seculier ne pouvoit estre chef de l'estat spirituel &

Eccle-

Ecclesiastique. Que s'ils se vouloient fortifier du consentement des Estats du Royaume, il opposoit au contraire tous les Conciles vniuersels de l'Eglise, & tous les Royaumes Chrestiens, qui en croient autrement. Toutes ces remonstrances neantmoins n'empescherent pas que le Roy, transporté de courroux, ne fit faire vne terrible deffense sur peine de la vie de ne payer à l'aduenir aucun tribut au Pape, pour laquelle mesmes occasion Iean Fischer perdit la vie, & ne l'empescha sa dignité Episcopale. Ie n'obmettray vn exemple de la grande & invincible constance de Morus. Car comme le iugement donné, on le remena en prison, & fut en chemin, l'vne de ses filles, nommée Marguerite, se meslant parmy la foule du peuple & des gardes, d'vne amitié filiale: sans aucun respect de son estat, du lieu public ny des assistans, approcha de son pere, & l'embrassant monstroit par ses pleurs & sanglots sa tristesse, & extreme douleur. Et comme assés long-temps elle le tint embrassé sans pouvoir proferer vn seul mot, le pere par permission des satellites la consola, disant, Marguerite ne te tourmente pas davantage, puis qu'il plaist à Dieu qu'il soit ainsi fait de moy. Et

ſans ietter aucunes larmes luy dit, A Dieu ma fille, & prie Dieu pour le ſalut de mon ame. Le ſeptieſme iour de Iuillet, l'an de ſalut, mil cinq cens trente cinq, il eut la teſte trenchée en la grande place publicque, devant le Palais du Roy, où il proteſta devant toute l'aſſiſtance, qu'il mouroit affectionné ſerviteur du Roy, apres le ſervice qu'il devoit à Dieu Tout-puiſſant. Sa teſte fut fichée ſur le Pont, pour luy faire un plus grand deshonneur, laiſſant un regret de luy à toutes perſonnes, apres avoir composé pluſieurs doctes & excellens livres, entr'autres des Epigrammes, Comedies, Dialogues familiers & declamations contre Eraſme, contre les Allemands, contre un nommé Fryth, & pluſieurs autres. Et comme la cauſe ſur laquelle eſtoit fondée cette maudite condemnation eſtoit inique, encore plus l'eſtoit la procedure, qui fut tenuë à luy faire & parfaire ſon procés. Thomas eut ſa partie pour juge, qui avoit empieté ſon eſtat & donné Commiſſaires à ſon plaiſir, pour avancer l'iuſtruction du procés, & le Roy nomma douze Iuges pour donner advis ſuivant la couſtume du pais, qui n'eurent pas ſi toſt lâché de leur bouche ce mot *Githi*, que le nouveau Chancelier ne

prononça l'arreſt. Le galand avoit peur qu'il ne réchapa, & qu'il le fit partir du lieu qu'il eſtoit contant de tenir. Cette condemnation donna tres-mauvais bruit au Roy d'Angleterre, tant envers les eſtrangers qu'envers ſes ſujets. Ce qui ne fut arrivé, s'il ne ſe fut meſlé de ce jugement : non plus que le Roy François premier, qui fit mettre priſonnier Guillaume Poyet ſon Chancelier, qui apres la mort du Chancelier Anthoine du Bourg, fut tiré en l'an mil cinq cens trente huit, de la Cour de Parlement à Paris, où il eſtoit Preſident, & fut élevé en cét eſtat de Chancelier. Et pourtant ne voulut eſtre ſon iuge, ny meſme aſſiſter au jugemẽt, mais le renvoya au Parlemẽt; & comme le Chancelier eut trouué moyen de recuſer tous les Preſidens & Conſeillers de la Cour, le Roy luy permit avoir deux Iuges de chacun Parlement, pour ne luy donner aucune occaſion de tort ou de griefs. Voila cõme Dieu éblouït les yeux de ceux qui veulent ſe bãder contre la juſtice, qu'il font meſme brêche à l'aparence de juſtice, qu'ils veulent prendre pour couverture. Apres la mort de ce grave Chancelier a eſté compoſé cét Epitaphe.

Quis iacet hic? truncus, cuius caput ense recisum est.
Quæ natat in tetro sanguine? Canities.
Hic est ille Thomas Morus, sic fata rependit
Tristia multa bonis, & bona multa malis.
Quæ circumcistunt Divæ lugubre cadaver?
Diva tenax veri, Sancta fides, Nemesis,
Quarum prima fuit causa & fuit altera mortis,
Vltrix injustæ tertia cædis erit.




HENRY CORNEILLE,
AGRIPPE.

HENRY CORNEILLE, Agrippa.

Chapitre XXIII.

Si j'ay eu sujet dans la vie de quelqu'un, de m'excuser de ce que je luy donnois place en ce lict d'honneur, quoy qu'il ne fut accompagné des bonnes parties qui doivent honorer ceux, que nous couchons en l'estat des hommes Illustres, à tres-juste occasion pourrois-je employer une bonne partie de ce discours, non point pour blanchir ce Magicien, dautant qu'en vain je tâcherois de le faire à vn More, mais pour me justifier, de ce qu'entre les personnages de characteres & impressions vertueuses, j'ose mesler celuy, qui par le raport de plusieurs a esté diffamé de l'impieté & magie diabolique. Ie ne veux point icy me couvrir du masque, dont plusieurs pourroient se cacher, sous la distinction de magie, puis qu'on ne peut nier, qu'il n'ait esté miserablement ensorcelé de la plus fine & execrable magie,

qu'on puisse imaginer, & de laquelle, au veu & sceu d'un chacun, il a fait profession si évidente (ainsi que le present discours le justifiera) qu'il n'est possible de reculer en arriere par negatives, palliations ou déguisemens. Et si pour cela je n'estime pas avoir grandement failly, ou autrement je condamnerois ce grand Empereur Charles-le-Quint (qui pour sa grande pieté a esté nommé de plusieurs l'amour & les delices du peuple Chrestien) à la Cour duquel il fut si bien receu, qu'il fut du nombre de ses Conseillers. Par ainsi pour contenter une diversité de Lecteurs, il a fallu que j'aye pris peine de diversifier ce Cabinet de portraits d'hommes differents, non point à cause des traits & lineamens du visage seulement, mais aussi des mœurs, d'estats & de professions. Icy donc je ne propose point Agrippa, pour réveiller l'appetit à certains, afin qu'ils s'embeguignent des baliverneries magiciennes, veu qu'ils ne pourront y prendre goust, s'ils prennent égard à la malheureuse fin de ce pauvre homme, lequel nâquit le treiziesme de Septembre, en l'année mil quatre cens quatre-vingt six, en la ville de Nestre. Il espousa Mademoiselle Louyse Tyssie, issuë

de fort noble maiſon, l'an de ſon âge 23, & de ſalut 1509. C'eſtoit l'homme le mieux verſé en toutes ſortes de ſciences, le plus ſubtil Philoſophe & mélé en la connoiſſance des langues Hebraïque, Chaldée, Grecque & Latine. A la Iuriſprudence il avoit donné une ſi vive atteinte, que (comme i'ay cy-deſſus remarqué) l'Empereur Charles-le-Quint le receut au nombre de ſes Conſeillers. Il eſt bien vray que ce fut par l'interceſſion d'Anthoine de Leve, qui cheriſſoit tellement ce perſonnage, que par ſon Conſeil, advis & prudence, il venoit à bout des deſſeins de ſes hautes & ſuperbes entrepriſes. Ce qui a fait que certains envians à cét Eſpagnol ſes victoires, on dit que par art magique & Agrippine, il a grippé ſur ſes ennemis avec ſes mains podacres & crochuës, ce que beaucoup de vaillans Capitaines n'euſſent ſceu par le cliquetis de leurs armes, & combat furieux. Ie ne voudrois pas permettre qu'on déchirât ainſi la renommée de ce vaillant Capitaine, & au lieu de priſer ſa prudence, qu'on l'attachât au poſteau de Magie avec les liens de ſon Agrippa, auquel il n'eſt pas croyable qu'il s'adreſſât, pour quelques preſtigieux & iniques charmes, mais pluſtoſt pour

la rare merveille de l'esprit de ce Corneille, de laquelle il vouloit estre saisi, afin que de la corne Agrippine il heurtast ses adversaires, puis que la force & puissance Leonine luy manquoit. I'ay pris plaisir à m'exprimer ainsi au long, tant pour justifier nostre Agrippa, lequel quelques-uns tiennent ne pouvoir estre representé que de nuit, comme un hibou, à cause de sa laideur magique, qu'aussi pour lever la sinistre opinion, qu'assez legerement quelques-uns se sont imprimée dans leur teste, que les conquestes & belles actions de Charles le Quint sont plustost par moyens illegitimes & sortileges, que par hardiesse ou magnanimité guerriere. Si cét Empereur estoit seul ainsi calomnié, je ne m'en estonnerois pas tant, que je sais, qu'aujourd'huy dés qu'il y a un Prince ou Seigneur, auquel l'heur rit, soudain on luy jette le chat aux jambes qu'il courtise Agrippa. Que plusieurs ne se soient miserablement prostituez à telles impietez, on ne le pourroit nier, mais aussi de juger, dés qu'on voit quelqu'un avancé en quelque entreprise, qu'il se sert de Magie, c'est controler les liberalitez de Dieu, & nier que celuy puisse de peu de chose faire

choses incroyables, qui de rien a fait tout le monde. Or pour retourner à nostre Agrippa, l'Empereur le prit à service, pour l'asseurance qu'il avoit que par son meur & rassis jugement il pourroit survenir aux grandes affaires qui luy estoient tombées sur les bras. Ce n'est pas que je vueille approuver les damnables & reprouvez enseignemens d'Agrippa, qui sont tellement desraisonnables, que le Docteur Iean Vuier, quoy qu'en plusieurs endroits de ses œuvres il le loüe & exalte grandement, comme son bon maistre: Il est neantmoins quelques-fois contraint de luy donner un coup de pied & le desadvoüer. Ce que quelques-uns s'amusans plustost à badiner, qu'à faire chose propre à leur premier sujet, n'ont pas bien remarqué, ou bien il n'est pas croyable qu'ils eussent proferé tant d'injures sur ce pauvre Medecin, auquel ils voudroient volontiers faire croire, qu'il est *dæmono-maniaque*, parce qu'il ne veut laisser fouler aux pieds à credit son pauvre maistre. Ie ne veux leur mettre en teste que le chapitre quarante quatriesme du second livre des illusions & apparitions des Esprits: là ils trouverront Iean Vvier se moquant (avec Cardan au dix-huitié-

me liure de la subtilité) des resueries d'Agrippa, qui forgeoit des apparitions plus que ridicules. Pareillement aussi son liure de la Philosophie cachée & inconnuë a esté condamné & censuré par les Chrestiens, qui doiuent fuir, cõme peste, telles & si dangereuses boutiques d'impieté: & suiuans l'exemple de l'Apostre S. Paul, brusler & extermi ner tous les monumens, memoires & instructions qui pourroient seruir aux enjoleurs Magiques, ce que le Iurisconsulte Vlpian a fort bien conseillé. Et pour ceste occasion fut contraint Agripa d'abandonner la Flandres, où il ne peut estre souffert, faisant profession de la magie, de maniere qu'il prit la route d'Italie où il sejourna l'espace de trois ans ou environ, & y épanchât plus que n'eut esté requis du poison, avec telle abondance, que plusieurs gens de bien appercevans qu'il en avoit en si peu de temps infecté l'air de l'Italie, luy donnerent la chasse si vive, qu'il n'eut rien de plus hastif que de se retirer à Dole, où il leut publiquement le livre *de verbo mirifico*. Obscurcit tellement la Bourgogne des fumées & broüillard de ses sciences noires, que s'il n'eut f it un trou à la nuë, il est bien à craindre qu'avec le feu on ne l'eut éclairé de plus

prés qu'il n'eut ſceu ſouhaiter : Cela luy fit courir le païs. Enfin s'eſtant rendu à Lyon fort pietre & dénué de facultez, il chercha tous les moyens qu'il pût pour vivoter, remuant le mieux qu'il pouvoit la queuë du baſton, & il gagnoit ſi peu, qu'il mourut en un chetif cabaret, abhorré de tout le monde, qui le deteſtoit comme un maudit & execrable Magicien, parce que touſiours il menoit en ſa compagnie un diable ſous la figure d'un chien, auquel, quand il ſe ſentit approcher de la mort, il arracha du col le colier, qui eſtoit tout figuré de characteres Magiques, apres à demy forcené le chaſſa, diſant ces mots. Va meſchante beſte, qui m'as du tout perdu. Et depuis ce chien qui luy eſtoit ſi familier & luy tenoit perpetuellement compagnie en ſes voyages, ne fut iamais veu, parce qu'apres le commandement que luy fit Agrippa, il ſe mit à courir vers la Saône, où il ſe jetta, & jamais n'en ſortît, de ſorte qu'on eſtime qu'il y fut englouti. Pour teſmoignage perpetuel de ſa lâche & deprauée vie, a eſté compoſée ſur ſon tombeau cét Epitaphe.

Hunc tumulum haud Charites servant, sed Erynnies atræ:
Non Musæ, at sparsis anguibus Eumenides.
Colligit Alecto cineres, miscetque aconito,
Grataque dat Stygio liba voranda cani.
Qui quod erat vivum comitatus, atrociter Orci
Nunc quoque per cunctas raptat agitque vias:
Insultatque adeo, & furias quia noverat omnes,
Salutat, iniungit nomine quamque suo.
O miseras artes, quæ solæ ea commoda præstāt,
Accedat Stygias notus ut hospes aquas.

Que s'il a esté en la mauvaise grace du peuple en general, encore a-t-il esté plus ennuyeux aux gens doctes & sçavans, contre lesquels il a de guet à pend tourné la fureur de sa plume au livre de la vanité & incertitude des sciences. Il n'y a coin ny secret d'aucune discipline, lequel il n'ait fureté, & n'y ait vomy quelque peu de sa mortelle poison. Ie laisse les discours qu'il a particulierement dressé contre chacune science. Merveilles, comme un homme doüé de si grands dons, ait pû se lacher tellement la bride, qu'à torts & à travers il ait satyrisé tant les bonnes &

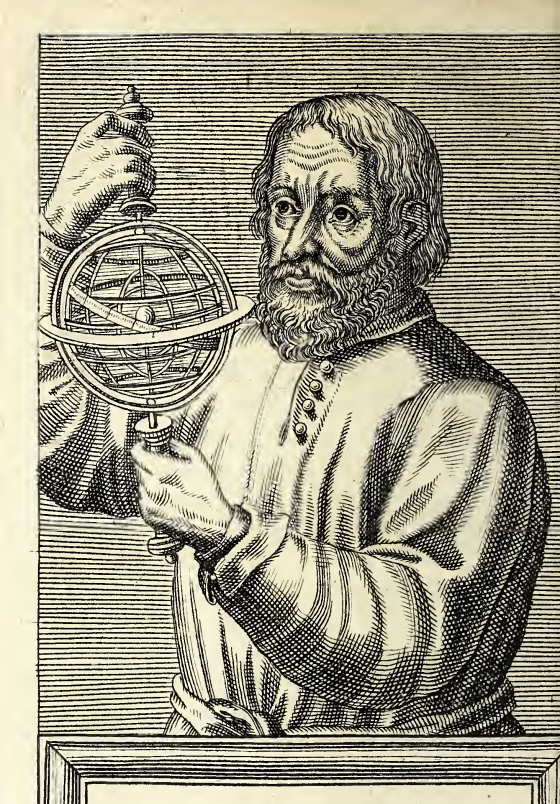
loüables disciplines, que celles qui sont à rejetter d'elle-mesmes; & qu'il n'ait point fait de conscience d'entasser dans le rouleau de ses reprehensions les sept arts liberaux, d'autant qu'encore qu'il y ait de la vanité & incertitude plus qu'il ne seroit à desirer, si est-ce qu'il y avoit moyen de faire discretion autre qu'il n'a pas fait. Voila qui a donné occasion à plusieurs de s'armer contre ses furieuses saillies, comme luy-mesme a preveu sur l'avant-propos de tout son œuvre, beaucoup mieux buriné que l'incertitude & vanité qu'il tâche de nous imprimer. Que s'il eut avec le compas de la raison,& sans s'estomaquer en soy-mesmes, sceu bien choisir le point d'incertitude & vanité, ainsi qu'il a esté rémarqué par ces grands Sages, qui ont tres-doctement escrit que toutes choses estoient vanité, sans doute, eust-il esté excusable, mais pensant se prevaloir par mieux avilir les sciences,il a flestry & aneanty le plus precieux joyau de sa renommée. Et pleut à Dieu que tout seul il se fût noyé en ce goulphre d'impieté,aujourd'huy nous n'aurions un tas d'Athées,de médisans & brocardeurs,comme ce siecle nous en produit. Quand à ceux qui parlent des sciences, il y en a beau-

coup, la pluspart desquels ne sçauroient à propos mettre une lettre devant l'autre. Pour la Magie & Atheisme Agrippa en a éclos une infinité de formilieres, lesquels sont distinguez par bandes & cantons, tout ainsi que les Magiciens sont dispersez & separez par plusieurs & diverses categories. En nostre France il a laissé ces genethliaques broüillons, lesquels sous l'observation de l'horoscope ne feignent choses terribles & incroyables, sinon à ceux, qui se laissans gripper à tels enjoleurs, sont apres pris comme bestes & pauvres idoles. Cela sera trouvé estrange par ces Messieurs, qui sentans la terre indigne de les supporter, veulent grimper iusqu'aux Cieux, les furetent, presumans qu'on croira qu'ils sont grande chose, puis que ne se pouvans arrester en terre, ils voltigent jusqu'au coupeau du Globe celeste. Mais s'ils consideroient que lors qu'ils s'arrestent aux influences supremes, qu'ils rabaissent d'autant plus la gloire & l'honneur du Tout-puissant, qui veut ses proprietez luy estre propres au quatriesme degré, & incommunicables à autre, je m'asseure que s'ils ont quelque reste de bon jugement, qu'ils ne developperont point de telles badineries. I'ay honte qu'il

faille que je remette devant les yeux les malheurs de noſtre France, qui encore pour le preſent ſouſtient des Agrippins, eſquels ſous quelques traits eſtranges & épouventables font eſtat de prendre la lune avec les dents, taillent, roignent, retranchent, moderent, partagent la puiſſance de l'Eternel, lequel ils veulent aſſujettir aux niaſeries, qu'aſſez ſottement ils s'impriment dans la cervelle. Ie ſerois bien marry de les renvoyer aux deffenſes de l'Egliſe, & témoignages tres-manifeſtes de la ſainte Eſcriture. Ils ont l'oüye dure & la veuë tellement offuſquée, que ce ſeroit (comme l'on dit) laver la teſte à des aſnes avec de la leſſive. Il me ſera beaucoup plus ſeant de les battre des armes meſme d'Agrippa, lequel a voulu affadir le luſtre des ſciences par leur incertitude: qui eſt le plus ſeur moyen pour tout d'un coup les retrancher. Si doncques l'incertitude des ſciences nous doit dégouſter de nous y appliquer, pourquoy ces habiles eſprits veulent-ils ſe tenir ſi fort à leur Agrippa? il n'y a choſe ſi fragile & peu aſſeurée. L'experience (vraye maiſtreſſe des fols) en pourra faire foy. Et comme pourroit bien advenir de telle & ſi inſigne vacation? Dieu

n'en est autheur, mais ce frauduleux & trompeur ennemy de pieté & justice, le pere de mensonges, qui ne prend plaisir qu'à tromper & decevoir ceux qui se mettent en sa nacelle pour estre deniaisez. I'ay en mon cabinet, & me souviens en avoir touché quelque chose en ma Cosmographie, quelques livres appartenans à des disciples d'Agrippa, avec des characteres fort estranges, desquels j'eusse fait part au public, si j'estimois qu'il luy en pût revenir quelque profit. I'ayme mieux advertir le Lecteur, que nostre Agrippa a composé plusieurs autres livres, lesquels monstrent assez l'excellence de son esprit, desquels j'eusse icy fait un recit, si plusieurs desia n'eussent passé leur plume sur ce sujet. Ioint aussi qu'il y en a qui ne sont de guere meilleure digestion que les precedens : & neantmoins il y en a qui se croyent fort habiles, qui en font plus d'estat que des livres seans aux vrais Chrestiens.





IEAN DE SACRO BVSTO.

IEAN DE SACRO BVSTO.

CHAPITRE XXIV.

PLATON n'a pas dit, sans tres-juste occasion, que l'homme avoit les yeux en la teste pour l'amour de l'Astrologie : ce que plusieurs, tant Philosophes que Poëtes ont aussi confirmé ; quand ils ont dit que la veuë de l'homme estoit à la teste, & non aux pieds, afin qu'il pût contempler les Cieux, qui sont témoignages indubitables pour apprivoiser les plus farouches, qui se voudront licentier à ne croire la Toute-puissance, sagesse & excellence de celuy qui les a crée, composé, disposé & orné d'une rareté tres-admirable. De fait nous trouverons (ainsi que tres-sagement ont escrit quelques Theologiens) que pour lever tout Atheisme la consideration des Cieux est plus que suffisante. Mais pour ce qu'il y a des abus, certains mal advisez ont par trop temerairement condamné l'illegitime Astrologie, & celle qui est du tout necessaire.

Cela fait que j'estime qu'ils n'entendent pas bien les escritures, ou qu'ils n'ont envie de distinguer le faux d'avec la verité & le blanc du noir; autrement eussent-ils trouvé que l'Astrologie, qui n'est embeguinée des prestigieuses devinations, n'est point tant seulement loüable, mais profitables & necessaire au cours de la presente vie. Ce que les Medecins mesmes, quoy qu'ils attachent le cœur de leurs guerisons aux matieres corporelles, ont esté contraints de reconnoistre par leurs observations du cours de la Lune & autres astres. Ce n'est pas que je vueille mettre une necessité aux predictions Astrologiques, laquelle Ptolomée mesme n'a jamais voulu accorder, separant fort à propos les ordonnances des Preteurs & autres Magistrats, des Decrets des Astrologues: pource que l'obeïssance qu'on fait sur l'execution des edits du Magistrat est necessitée par la force de la Loy: & les significations remarquées par les Astrologues, ne peuvent assujettir ces corps inferieurs aux prescriptions celestes. Pourtant ne sont-elles point oisives, inutiles & de nul effet, ainsi que l'experience l'a tousiours fort bien monstré. Entre ceux qui se sont employez à une si

excellente profession, celuy duquel je represente icy le portrait, telqu'autresfois il est venu de la Bibliotheque de Robert Guaguin, n'a esté des derniers, mais de ceux qui ont esté à la plus haute cime de la perfection d'Astrologie, ainsi que plus amplement je deduiray cy-apres. Volateran au vingt-uniesme livre de son Anthropologie témoigne qu'il est sorty d'Allemagne, dont Henry Pantaleon & ceux de sa nation font un merveilleux estat, pour l'excellence des dons, graces & perfections, qui d'une façon merveilleuse ruisseloient dedans ce docte personnage. D'autre costé les Anglois ne veulent pas permettre, quoy qu'ils ne soient gueres discordans d'avec les Allemands, qu'autres s'approprient la naissance d'un homme qu'ils maintiennent à corps & à cry avoir esté éclos dans l'enceinte de leur Isle Britannique, d'un lieu duquel portant le nom il a esté surnommé de Sacro Busto, au lieu donc qu'auparavant il estoit appellé Halifax. Ie ne veux point tenir plutost le party de l'un que de l'autre, attendu qu'ils se debattent de la chappe à l'Evesque, d'autant qu'ils l'ont à la verité en recommandation, pour avoir cét heur d'estre cōpatriots d'un si brave Astrologue: mais

les François doiuent à beaucoup plus iuste occasiõ s'en glorifier, ayãs esté honorées de son sçauoir, duquel particulierement il les a voulu rendre depositaires. Iean Baleus au quatre vingt treiziesme Chapitre de la sixiesme Centurie des personnages Illustres d'Angleterre, témoigne qu'au raport de l'Historien Leland, il a fait son apprentissage dans cette celebre Academie d'Oxfort, où il se fortifia si bien en toutes sortes de sciences, & nommément en l'Astrologie, qu'il fut trouvé digne, non point seulement de civiliser sa patrie de la rareté du sçauoir, qu'il avoit acquis, mais aussi faisant retentir la renommée Angloise par tout l'Vnivers, regenter en la plus estimée Vniversité de tout le monde, à sçavoir à Paris. Où il fit un tel devoir, qu'il n'y eut petit ny grand, qui ne reveraſt l'exquis sçavoir de ce personnage, qui avec telle facilité monstroit tous les secrets de l'Astrologie, que quand ses Auditeurs eussent pû avoir une eschelle assez grande pour toucher jusqu'aux Cieux, à peine eussent-ils pû découvrir si à l'aise & veritablement les singularitez, tant de la voute, distinction, figure & qualitez des lieux celestes, comme d'une methode tres-facile

leur a representé ce docte Mathematiciē. Lequel pour eterniser le cōble des loüanges qui entouroient sa teste, a daigné mettre la main à la plume, pour engraver dans les monumens eternels de la posterité, ce que ceux qui l'ont suivy ont pû apprendre par les certitudes de ses tresdoctes demonstrations. Nous avons quelques œuvres de luy, qui sondez ric à ric, n'ont point la perfection qui pourroit estre requise par ceux, qui se plaisent d'avoir un stile & moyen d'enseigner haut, & élevé. Il nous a dans son traité de la sphere ébauché tout ce qui estoit selon les anciens, le plus necessaire pour la connoissance de la Cosmographie, avec telle dexterité, que les plus lourds, rudes & grossiers ont assez dequoy profiter sous un tel Docteur, dautant qu'outre les points qu'il éclaircit fort à propos, touchant la description de la sphere, de ses cercles, mouvemens & circonvolutions ; & de la longueur, largeur & autres qualitez, tant de la terre que de l'air, il y a adjousté ses non moins rares que tres-certaines demonstrations, qui font toucher au doigt le verité de ses propositions. Vous avez le comput Ecclesiastique, qu'il a dressé avec une si serieuse observation, que ce

grand cerueau Philippes Melancton a daigné aussi bien que sur sa Sphere passer sa plume, pour recommander l'excellence d'vn tel ouurage, qui, estant polis auec vn si rare artifice peut de beaucoup seruir à ceux, qui sont curieux de l'histoire. Et pour ceste occasiõ le docte Melanctõ sçait fort bon gré à ceux qui joignent à la sphere ce traitté de l'estat de l'année, qui est fort necessaire tant pour le calcul des mois & Indictions, que pour la distinction des moys & iours Solaires, Lunaires, naturels & artificiels. Voyla pourquoy Cyrille tesmoigne, que tous les ans l'Euesque d'Alexandrie faisoit sçauoir au Pape un jour certain de l'Equinoxe, pource qu'en l'Escole Alexandrine en ce tẽps avoit grande vogue un tel exercice, & non à Rome. Il est bien vray qu'il a donné quelque coup contre la verité de ce, qui a esté depuis découvert, & principalement sur les discours qu'il fait des cinq Zones, où le bon homme, faute de bonnes lunettes, a choppé avec plusieurs, qui ont esté estimez des plus habilles. Mais si la grande compagnie des abusez peut luy servir de voile & bandeau, je seray contant d'excuser & rejetter la faute, qu'il a pû faire sur le deffaut d'experien-

ce. Ce point osté j'estime qu'il y a bien peu, qui eu égard aux moyens qu'il a gardé pour astrologiser, ayent sceu le devancer pour la familiarité de certaines demonstrations Mathematiques, qu'il a fidellement proposées. Elles ont esté trouvées de si bonne grace, que le commencement d'Astrologie est tousiours pris dans toutes les Vniversitez fameuses par la sphere, qu'il a fort à propos accommodée. Apres avoir de telle façon passé le cours de cette vie, laissant plusieurs trophées de la diligence qu'il a mis, à remettre en lumiere la splendeur & la gloire de l'Astrologie, il changea cette vie caduque & perissable avec celle qui est immortelle & incorruptible, l'an 1536, non sans grand regret des gens vertueux & amateurs des sciences, qui desesperoient de l'Astrologie, quand ils se virent privez de leur bon pere ; lequel avec grands honneurs fut enterré dans le Cloistre des Mathurins de Paris : maison qui autresfois appartenoit à l'Vniversité, pour ce les assemblées publiques s'y font, & les processions tant des Recteurs que de l'Vniversité, faut qu'elles sortent de ce Monastere. Quelque temps apres les Recteurs, Procureurs & Doyens de cette

Vniverſité firent de nouveau refaire ſon tombeau, ſur la pierre duquel ils firent graver une ſphere, avec cette inſcription; *Hic conditus eſt Ioannes de Sacrobuſto*, pour l'honneur & reſpect qu'ils portoient à cét excellent Aſtrologue. L'âge duquel a eſté aſſez rudement deſcrit par ces vers Latins.

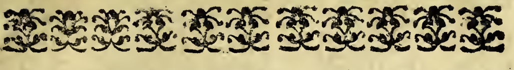
M. Chriſti bis C. quarto deno quater anno,
De Sacro Buſto diſcrevit tempora ramus,
Gratia cui nomen dederat divina Ioannes,



DIDIER



DIDIER ERASME DE RO=
TERDAN, HOLLANDOIS.



DIDIER ERASME DE ROTERdam, Hollandois.

Chapitre XXV.

La dispute qui est faite par quelques Philosophes, touchant le point de l'honneur, à sçavoir si l'ardeur qu'on a d'y paruenir est à loüer, ou à reprendre & à condamner, ne semble point estre hors de propos, d'autant que naturellement il y en a, qui sont poussez à telle & si ambitieuse entreprise. Nous lisons que Themistocles Capitaine Athenien, pour l'envie qu'il avoit d'atteindre au sommet de la gloire, estant encore fort jeune, lors que le Capitaine Miltiades gagna la victoire en la bataille de Marathon, le plus souvent se tenoit seul & pensif, sans hanter les compagnies, où il avoit auparavant accoustumé de se trouver. De nuit il ne pouvoit prendre son repos; dont quelques-uns de ses amis fort surpris d'une telle & trop assiduë perseverance à resver, luy demanderent enfin si soudainement luy estoit provenu un tel chan-

gement, ausquels il respondit, que la victoire & triomphes de Miltiades ne pouvoit le laisser dormir, car au lieu que le reste du peuple estimoit que cette victoire avoit coupé le moyen aux Barbares d'oser plus assaillir les Grecs, Themistocles au contraire faisoit estat, prevoyant de loing ce qui en devoit advenir, que ce n'estoient que preparatifs des bravoures qu'il devoit faire voir pour le salut de sa patrie à l'encontre des Barbares. De mesme desir fut épris Pausanias, qui ayant appris d'Hermocles, que pour estre reputé grand, il luy falloit tuer Philippes, s'hazarda de tuer celuy qui ne luy avoit jamais fait tort. Mais qu'est-il besoin d'aller rechercher les exploits, ou des guerriers, ou de ceux qui par un long espace d'années nous ont devancé, puis que nostre âge nous a produit une infinité d'illustres hommes, qui tous ont avec tres-admirable ardeur de courage aspiré à ce degré d'honneur, & entr'autres ce signalé Erasme de Roterdam, ville située au païs d'Hollande prés de la Meuse, sur la bouche du canal, nommé Rotter, dont elle prend le nom, & qui, outre le trafic des draps qui s'y fait, & plusieurs singularitez dont elle est renommée, aujour-

d'huy par le moyen de ce nourrisson a acquis un bruit à jamais perdurable, auquel les lettres sont autant redevables qu'à autre quelconques de son temps, pour en avoir avec telle vivacité d'esprit poursuivy l'embellissement & illustration. Mais ce, dont la plus grand part des gens doctes le taxent est, qu'il a esté trop particulierement adonné à poursuivre ce, qu'il estimoit le pouvoir agrandir en honneurs: maladie, qui à la verité est commune à la pluspart des gens doctes & rares de sçavoir : mais dont particulierement ce personnage a esté tellement frappé, qu'il semble avoir principalement tendu à ce qu'il fut reputé grand, comme sans doute il estoit. Icy je n'entre pas en ce discours pour médire de luy, à ce poussé de quelque rancune, dont je sois mal affectionné en son endroit, mais puis que la verité me commande, j'ayme mieux auec Aristote, estre amy de la verité, que de ceux qui peuvent avoir credit & authorité entre les hommes. Doncques nostre Erasme a esté si envieux d'estre monté sur le coupeau de l'honneur, qu'il a (en ce imitant Aristote & plusieurs excellens & celebres Philosophes) tâché, entant qu'à luy a esté possible, de rendre sa maniere de dire &

parler la moins frequente qu'il a peu) afin d'attirer à admiration des raretez, dont il estoit accompagné, les cerveaux de ceux, qui sur tout prennent plaisir à la nouveauté. En ce il n'y auroit occasion de le reprendre, s'il n'avoit escrit ou brocardé certains, plustost par envie de se faire paroistre, que par juste & legitime occasion. Entr'autres il a tellement harcelé Guillaume Budé, que s'il eut trouvé un esprit fretillant & riotteux, il y eut eu assez dequoy employer l'âge, labeur & industrie de ces deux rares esprits à se contrarier l'un l'autre, dont le public eust receu un prejudice inestimable pour les œuvres, que l'un & l'autre ont depuis mis en lumiere. Ie sçay bien qu'il y en a, qui ont voulu faire croire, qu'Erasme, encore qu'il ait avec sa lancette percé la veine du docte Budé, ne luy a causé aucun mal, & qu'il n'y a eu aucune inimitié entr'eux, ce que tres-volontiers j'accorderay. Mais de dire qu'Erasme n'ait donné le coup, & qu'à luy n'a tenu qu'il n'ait esté repoussé, ce seroit trop s'éloigner de la verité. Car encore qu'Erasme n'eut occasion de se rendre partysan à l'encontre de Bude, il avoit un esprit si remuant, qu'à quelque prix que ce fut, il falloit qu'il eut (com-

me l'on dit,) la dent sur quelqu'un, & principalement quād il connoissoit qu'on le reputeroit estre habile pour s'estre rendu homme de remarque. Mais qu'est-il de besoin de poursuivre davantage ce discours? il semble de guet à pend, nous ayons pris à décrire la vie d'Erasme pour déduire ce, en quoy il peut avoir manqué. Il florissoit environ l'an de nostre Seigneur, mil cinq cens vingt, & a composé de fort beaux & excellens livres, qui éclaircissent non seulement la langue Latine, mais donnent une tres-grande facilité à l'intelligence des œuvres, qui nous ont esté données par les Autheurs Grecs. Qui luy ont acquis une telle loüange, qu'il a eu le renom de toute l'Allemagne d'estre appellé le Phenix de son païs, parce qu'il a par un assidu exercice repeuplé l'Allemagne de successeurs, qui éclos de ses cendres, continuent le bruit & renom d'Erasme iusqu'à l'eternité. Il ne sera pas impertinent de remarquer icy, encore que certains l'ayent voulu attribuer à l'ambition de nostre Hollandois, surquoy est appuyée cette devise, *Nulli cedo*, de nostre Hollandois. Titre, qui sans doute, de prime face, semble estre un peu arrogant & plein de presomption, mais

quand il sera examiné, comme il appartient, ne pourra donner occasion de luy imposer quelque fierté ou temerité. Car encore qu'à la rigueur on examine ces mots, il ne passent point les bornes de la qualité du Phenix, qui n'a aucun semblable, puis qu'il est tout seul. Et quand on le dévestiroit des plumes de cét oyseau, ce titre ne seroit pas si desordonné qu'on pourroit presumer, d'autant que sans faire parade du sçavoir dont il estoit doüé, il pourroit dire qu'il ne cedoit à personne, qu'il ne s'humilioit à personne, quelque haut huppé qu'il fut, mais que seulement il se vouloit assujettir à la raison. Or pource que le fil du discours narratif de sa vie nous appelle à voir quelles œuvres il a laissées à la posterité, j'en feray icy un petit sommaire recueil de quelques-uns, laissant l'entier denombrement pour n'estre pas long. Premierement les Paraphrases, qu'il a fait des livres sacrez le doivent rendre admirable, pour le singulier soin qu'il a pris à la lecture & intelligence d'une si sainte & divine science. En apres les traductions qu'il a fait du Grec en Latin des livres suivans, à sçavoir de la Grammaire de Theodore Gaze, de quelques Opuscules de Luciain, de

l'exhortation à l'estude des bonnes sciences, composée par Galien, du livre, qui monstre que le Medecin doit estre bon Philosophe du mesme Autheur, l'Hecube & Iphigenie d'Euripides, de la harangue d'Isocrates touchant l'institution du Prince ou du Royaume, & plusieurs autres traitez. Qui voudroit icy particulariser tous les livres qu'il a composez, pourroit amplifier sa vie de cinq ou six feuilles, il suffira icy de remarquer l'excellente & incomparable œuvre des Chiliades & Adages, qu'il a avec une telle dexterité élabouré, que tout esprit curieux d'apprendre quelque chose a dequoy assez se contenter de ce, qui en est doctement expliqué par nostre Hollandois. Duquel tant nos Princes que les Estrangers ont fait telle estime, qu'ils ont bien daigné le coucher en estat de pensionnaire. En quoy est fort recommandable la munificence tant de François premier, que d'Henry Roy d'Angleterre, soit qu'à la poursuite de M. Guillaume Budé, ce grand restaurateur des bonnes lettres, ait voulu reconnoistre nostre Hollandois, soit aussi qu'il craignoit d'alterer la qualité qu'il tenoit entre tous les Princes Chrestiens, de cherir & honorer les bonnes lettres,

laquelle il eut ternie, s'il n'eut pas reconnu les gens lettrez. Mais cela estoit au temps que les lettrez estoient plus estimez par les grands, qu'un tas de bouffons & harangueurs, qui sont pour le jourd'huy mieux reconnus que ne sont ceux, qui ont employé la meilleure part de leur vie a illustrer la dignité des bonnes sciences. Ie ne diray point cecy pour l'interest que j'y puis avoir, ayant par l'espace de tant d'années voyagé dans les quatre parties de l'Vnivers pour pouvoir rapporter à nostre France l'ouverture & connoissance de ce qu'elle avoit ignoré, jusques à ce que je le luy aye fidellement revelé. Mais je suis trop deplaisant de l'avilissement des bonnes sciences, qui ne peut provenir d'ailleurs, sinon du mépris & peu de conte qu'on fait des gens doctes & consommés aux rares sciences. Si Erasme estoit encore de ce siecle, je l'eusse grandement repris de ce qu'il auroit quitté la vie Monastique, pour le peu de recompense qu'il pourroit esperer, de la pluspart des Seigneurs de nostre temps, d'autant qu'à tout evenement auroit-il plus de soulagement, estant rangé dans son cloistre pour là philosopher, qu'estant meslé parmy les hommes, souffrir mille

peines, ennuis & fatigues, & pour toute recompense avoir seulement quelque peu d'eau beniste de Cour. Puis doncque qu'il estoit au siecle doré, auquel la diligence des bons esprits n'estoit foulée aux pieds, je suis en branle, n'estoit l'obligation de son vœu, si je dois confesser, qu'il a plus profité, n'estant astraint à la reigle de l'Ordre de S. Augustin, qu'il n'eut sceu meriter en son estat de regularité, quand il y fût demeuré 500 ans, puis qu'il a tant avancé les bonnes sciences, & a si bien esté recompensé par nos Princes, que pour un coupil eut en present par certains Seigneurs, vaillant plus de trois mil écus. Ie voudrois que les Potentats de la Chrestienté prissent tant de goust aux sciences, que faute d'appuy elles ne s'abatardissent comme elles font. Or nostre Erasme apres avoir passé ces jours de la façon que vous avez entendu, deceda en la ville de Basle le 12 jour de Iuillet 1536, en l'âge 70 ans. Apres sa mort plusieurs gens doctes, pour témoignage du dueil qu'ils avoient d'avoir perdu leur pere, à l'envy l'un de l'autre luy consacrerent plusieurs Epitaphes, desquels seulement j'en proposeray un, duquel la teneur s'ensuit.

Lubrica si tibi mens fuit, & spinosior aquo
Ingenium, certe, nobile Erasme fuit.
Felix si mistas labruscas dulcibus uvis,
Prodiga desisset vinea ferre tua.
Barbarie e media praclarum sydus haberent,
Et te Varronem tempora nostra suum.
Hanc tamen inscriptam his titulis posuere columnam,
Iactura hic laudum publica facta fuit.

Outre nostre Hollandois il y a eu plusieurs graves & sçavans hommes, qui ont composé de beaux & excellens livres. Le premier a esté Erasme Albert, qui a composé premierement le livre intitulé *de spongia Erasmi*, où il le distrait de l'opinion de M. Luther, en apres des Vers en Allemand touchant l'instruction des enfans, & sur le Decalogue. Le second a esté Erasme Ebner, qui a tissu le blason des formis. Le troisiesme estoit Erasme Corneille, qui a reduit en tables le liv. de Donat *de octo part. orationis.* Le quatriesme estoit Erasme Heupelius Grammairien, de Bruneg, qui a paraphrasé le Dialogue de Lucian touchant l'ambition & convoitise de gloire : Le cinquiesme a esté Erasme Michel le joyeux, Cimbre, Theologien en l'Academie de

Coppehaguen, autrement appellée Coopinanshaven, magazin du Royaume de Dannemark. Il a composé de fort beaux livres, tant en lettres humaines que sacrées. Le sixiesme estoit Erasme Muscle, qui a recueilly les communes opinions des Conseils de Marian Sorin. Le septiesme fût Erasme Osvald de Schrekenfuchs d'Austriche, excellent Mathematicien & Professeur de la langue Hebraïque en l'Academie de Fribourg, qui a mis aussi en lumiere de fort beaux livres, tant en Philosophie & Mathematiques que Theologie. Le huictiesme a esté Erasme Reinhold, Professeur des Mathematiques en l'Academie de Vvitemberg, qui les a par plusieurs beaux livres illustré. Le neufiéme fût Erasme Rotembucher, qui a escrit un livre de la puissance & authorité de l'Eglise. Le dixiesme a esté Erasme Sarciel, qui a escrit plusieurs livres concernans la Rhetorique, Dialectique, Theologie & Iurisprudence. L'onziesme estoit Erasme l'Estoile, duquel nous trouvons deux livres, dans l'un sont décrites les antiquitez de Borusse, dans l'autre il declare les proprietez, vertus & singularitez des Perles: Dont j'ay voulu advertir le Lecteur, afin qu'il ne prenne le

verd pour le jaune, & qu'il n'ait mécontentement. Mais qu'est-il besoin de si long-temps s'arrester sur la varieté & multitude des Erasmes, puis que (sans faire bresche ny à la verité, ny à l'honneur qui peut estre deu aux perfections des autres Erasmes) on peut palpablement appercevoir des particularitez en nostre Erasme, qui le font differer des autres de beaucoup? Et afin que je n'ennuye le Lecteur des redites, je le prieray de faire un estat sommaire de chacun de ceux que j'ay cy-dessus nommez, portans le nom d'Erasme, & les conferer avec les points qui sont remarquables en la vie de cét Erasme Hollandois, ils y trouverront beaucoup à redire. Il commença ses estudes & apprentissage des bonnes lettres sous Alexandre Hege de Vvesphal, grand amy de Rodolphe Agricola, & qui prenoit grand plaisir de luy communiquer les secrets qu'il sçavoit en la langue Grecque. Erasme estoit tellement curieux de la pureté de la langue Latine, accompagnée de l'ancienneté, qu'à autre il ne daigna s'adresser qu'à cét ancien Comedien Terence, lequel il sçavoit sur le bout du doigt. Mais ce qui le rend d'autant plus recommandable, est que hors les Rudimens, il

n'a eu aucun autre maistre que luy-mesme. Ce qui semblera estrange à ceux, qui entendent dire qu'il a rodé beaucoup de païs, mais ç'a esté plustost pour hanter païs que pour s'adonner aux bonnes lettres & faire estudes serieuses. Et de fait à Bologne il ne se trouverra qu'il ait assisté à aucunes leçons, mais se contentoit de l'amitié de Paul Bombase (lequel mourut apres sous le Pape Leon dixiesme) pour estudiant en particulier, conferer avec luy : & ce fut alors qu'il fit amas de ces exquis fleurons, qu'il a mis dans ses adages, lesquels peu de temps apres il donna à imprimer à Alde Manuce. Et pour cette cause, necessité luy fut de s'acheminer à Venise, où il fut secouru de beaux advertissemens & riches resolutions, que luy donnerent, pour achever une telle œuvre, certains de ses amis, & entre les autres Marc Musure & Scipion Carteromague, personnages confits en toutes sortes de sciences; mais sur tout grands amis de nostre Erasme. En public aussi il a fait profession d'enseigner aux Vniversitez de Louvain, Cantorbie en Angleterre : & en public à Paris. Apres à Thurin il receut le Bonnet Doctoral. Pour Mecenas & patrons il eut Henry de Burges,

Eveque de Cambray, Guillaume de Montloye. Guillaume Guarave, Archevesque de Cantorbie, & Primat d'Angleterre : une infinité d'amis, & entr'autres Linacer, Pierre Gilles, le Chancelier Thomas Morus, Iean Colet & plusieurs, lesquels il seroit trop long de deduire. Il estoit petit, mais d'une fort foible complexion, & souffroit aisement au moindre changement de vin, viande & ciel. Avec une assiduité inestimable il estoit bandé aux lettres, de ce en pourront faire foy les livres qu'il a mis en lumiere. A Fribourg il fit retraite & y demeura sept ans entiers ; apres estant de retour à Bâle se voyant affligé de sa gravelle, qui luy engendra une dissenterie, de laquelle il fut persecuté par l'espace d'un mois, chez Hierosme fils de Iean Froben, il alla de vie à trespas le douziesme jour de Iuillet sur la minuit. Et comme il avoit vécu en homme de bien & craignant Dieu, quand il fut sur le bord de sa fosse, aux agonies de la mort; c'est alors qu'il se monstra encore plus ferme & asseuré des promesses du Tout-puissant, la main duquel le soustenoit en une constance vrayement Chrestienne. De fois a autre on luy entendoit prononcer ces paroles. O mi-

sericorde de Iesus, Seigneur, delivre moy, Seign ur, mets-y la fin. Seigneur ayez pitié de moy. Cher Dieu. I'ay esté bien content d'exprimer ainsi au long la verité de cecy, pour monstrer la haine de quelques-uns, lesquels se voudroient non seulement persuader, mais aussi à plusieurs autres, qu'Erasme a esté je ne sçay quel avorton d'impieté (comme ils l'appellent) & qui ne se soucioit gueres que du tiers. Il faut qu'ils n'entendent pas bien les sciences, & qu'ils n'ayent des lunettes assez nettes pour découvrir la verité; ou autrement je n'estime point qu'ils soient si miserables, que de guet à pend, espargnans par trop la verité, deschirer la bonne renommée de cét Hollandois. Ie les priray pour s'éclaircir la cervelle, de considerer, tant les gestes & comportemens de sa vie, que la fin & heureuse issuë, s'ils ne sont asseurez d'une trop hardie impudence, je tiens pour certain qu'ils rougiront de honte, & sans attendre qu'arrest s'en ensuive, qui pourroit les noircir d'infamie, luy feront de gayeté de cœur amande honorable, reconnoissans qu'à tort ils ont déchiré l'integrité de la reputation de ce grand personnage. Lequel par son testament ordonna que ses

biens fussent distribuez aux pauvres necessiteux, mesmes aux filles, lesquelles destituées de moyens ne peuvent trouver de party, aux jeunes hommes dénuez de secours humains, & generalement à toutes causes pies. Ils ne pourront m'alleguer, que pour penitence & satisfaction de ses pechez il ait fait tels legs, puis qu'ils sont d'accord avec moy qu'il n'estoit de ceux, qui approuvoient le purgatoire. Mais s'ils veulent un témoignage plus manifeste, qu'ils prennent le loisir de contempler l'honneur qui luy fut fait à ses obseques. Les plus signalez estudians le voulurent porter sur ses espaules jusqu'au Temple de Nostre-Dame, l'onziesme de Iuin en l'année mil cinq cens trente six, avec telle pompe funebre, que ce ne seroit point faire tort seulement à Erasme, mais aussi à ceux qui l'honorerent de telles obseques, de dire qu'il ait esté vicié & corrompu de telles & si detestables opinions, que les plus mal-advisez luy veulent imposer. Ha que bien davantage je le priserois, s'il ne se fut escarté du gyron de nostre S. Eglise, & si à elle il eut destiné le precieux talent que nostre Dieu luy avoit donné. Il a esté loüé par plusieurs personnages, qui ont deploré la perte, qui

qui leur est survenuë à la mort de ce docte personnage : Entr'autres j'ay pris l'Epitaphe de Iean Secundus, grand Catholique.

Defunctus vita, longique laboribus avi,
Hac situs est tandem doctus Erasmus humo.
Quem licet in sera rapuerunt Fata senecta,
Et vita saturum sopiit alta quies.
Nos tamen hunc velut immatura funere raptum,
Flemus, & effusis diffluimus lachrymis.
Ille igitur periit, & quondam illa illa diserta,
Et dulci manans nectare lingua tacet.
Ingeniumque sagax, & amans virtutis & æqui,
Omnia sub paruo condita sunt tumulo.
Illum igitur canos Virtus lacerata capillos,
Et Charites lugent, luget & ipsa Fides.
Collectasq, rosas Permessi ad flumina Nymphæ
Inspargunt sacro Pierides tumulo.









GVILLAVME BVDÉ,
PARISIEN.

GVILLAVME BVDE' PARISIEN.

CHAPITRE XXVI.

ENCORE qu'il me fut plus ſeant de m'abſtenir de diſcourir des faits, geſtes & dits de ce perſonnage, par ce que les plus diſerts Orateurs qui ayent eſté cy-devant, & qui ſont encore pour le preſent, ne pourroient approcher que de bien loin de la dignité que noſtre Budé a merité, tant il a eſté doüé de ſingularitez, perfections & graces, quoy qu'ils employaſſent toute l'induſtrie qu'ils auroient à bien dire. En quoy ie ne penſe aucunement ravir ou abaiſſer l'honneur, doctrine & bien dire de tant d'eloquens Orateurs, mais puis que la verité eſt telle, ce n'eſt pas la raiſon de la déguiſer, pallier ou en rien alterer. Quoy que doncque le ſilence des vertus de noſtre Budé me fut plus à honneur, pour ne pouvoir les bien repreſenter, toutesfois mépriſant de telles conſiderations, j'ay bien voulu repreſenter à noſtre nation celuy, qui l'a telle-

ment honorée que je serois par trop reputé ingrat, si je ne luy eusse donné place avec les autres hommes Illustres que j'y ay proposez. D'attendre l'entier recit de ce qu'il a fait & escrit, ce seroit perdre son temps, car plustost je pourrois espuiser l'eau de la Seyne, que m'acquitter tellement en cét endroit de ma charge, que selon qu'il a merité, rien ne restât en arriere. Cecy sera donc plustost pour laisser en appetit le Lecteur, que le rassasiant, faire tort à la dignité de nostre Budé. Duquel si nous recherchons la race dont il est issu, nous ne trouverons pas estrange si par sa sainte conversation, doctes escrits & industrie, il s'est acquis une loüange immortelle. Il estoit natif de Paris, d'un pere fort honorable & de fort noble & ancienne race, appartenant à de grands personnages, qui par leur prudence & magnanimité ont tâché toute leur vie à l'agrandissement, splendeur & ornement non seulement de leur patrie, mais aussi au service de leurs Seigneurs & Princes nos Roys. De maniere que ce n'est pas merveille, si d'un tige adonné à l'embellissement, grandeur & conservation de nostre France, est descendu ce divin rejetton, lequel n'estoit fascheux à

plier au profit de sa patrie, puis que par degrez de naissance telle qualité estoit en luy decoulée & infuse, qui faisoit que succedant à ses ayeuls, aussi il retenoit d'eux, comme par hoyrie le naturel devoir, où il se devoit employer pour l'avancement de son païs. Et pour s'y adresser il prit telle diligence & assiduité aux bonnes lettres, que son pere enfin fut contraint de l'en crier, luy remonstrant le tort & prejudice qu'il faisoit à sa santé, demeurant incessamment bandé à son estude : Pour cela toutesfois il ne peut le degouster de la continuelle lecture qu'il faisoit, & dont en presence du Roy François premier, l'honneur luy fut donné par certains grands personnages. Mais ce qui plus fait recommander nostre Budé, est qu'estant desia âgé, il nedédaigna point se ranger au nombre des Escoliers pour estudier en la langue Grecque (imitant en ce Caton, lequel en sa vieillesse voulut bien encore apprendre à parler en Grec) & pour precepteurs eut George Hierôme, qui se disoit Lacedemonien, lequel il entretint fort long-temps à tres-grands frais, pour pouvoir de luy tirer ce peu de Grec, qu'il avoit plus par naturel

que non pas par art. Partant afin qu'il pût parvenir à la perfection de la connoissance de cette langue Grecque, il s'accosta de ce grand & tant renommé Lascare, duquel il ne peut toutesfois avoir en tout vingt leçons, dont cependant il fit tel proffit que Lascare fut cõtraint de reconnoistre que nostre Budé auoit amené en France la doctrine & eloquence, qui estoient particulieres en la Grece, tout ainsi que Ciceron, les ayant rauy à la Grece les auoit attiré à Rome. Quant aux Mathematiques il y comprenoit plus que Iean Faber excellent Philosophe ne pouuoit luy en enseigner. De façon que Faber fut plustot las d'enseigner, encores qu'il en reçeut pour ce grand gage, que ce disciple d'apprendre. Pour la Iurisprudẽce il fut enuoyé à Orleans, où il prit vne peine inestimable durant trois ans qu'il y demeura, pour se rendre familiere la connoissance de ceste sciẽce, propre pour l'administration & gouuernement de la Republique, de tels labeurs il a rapporté tel fruict qu'il a emporté le prix, non seulement des François, mais aussi des Italiens, Allemans & autres en quelque science que ce fut. De luy comparer aucun en la langue Grecque, c'eut esté vne entreprise de trop

grande temerité, dautant qu'à Lascaris, Longolius & autres doctes & sçauans esprits, il a fait paroistre de la dexterité & perfection qu'il s'étoit acquis en cette langue, tant par lettres missiues qu'il leur a escrit, que par liures, qu'il a mis en lumiere pour l'illustration de cette langue, ausquels on reconnoist vn stil si doux, coulant & amiable, ioint auec vne grande grauité, orné de tant de fleurs & raretés, qu'il est impossible quitter la lecture de ses escrits, dés qu'on y a seulement ietté la veüe. Entre autres ses lettres missiues sont pleines de tant d'elegances, & riches gentillesses, que ce grand personnage Tusan n'a point desdaigné s'en rendre interprete & commentateur. Quant à ses commentaires de la langue Grecque, ie ne peut m'empescher de parler du profit qu'on en peut recueillir, puis que le seul essay peut assés suffisamment faire foy de la merueilleuse vtilité qui en peut prouenir. Comme aussi des traductions qu'il a fait des liures d'Aristote & Philon, touchant le monde, & certaines parties des Morales de Plutarque. Où il s'est comporté auec telle fidelité & industrie, qu'on peut, sans contredire à verité, asseurer que ces autheurs n'ont pas mieux escrit

ce qu'ils pretendoient en leur langue Grecque & vulgaire, que Budé à repreſenté leur intention en langage Latin. Mais s'il a eſté exquis & recommandable pour les perfections qu'il auoit en la langue Grecque, il ne merite pas moindre loüange pour l'éclairciſſement qu'il a appreſté à la Iuriſprudence par ſes annotations doctes & elegantes qu'il a fait ſur le Digeſte, où il n'a ſeulement rendu faciles grandes & intelligibles les reſponſes des Iuriſconſultes, qui ſont là contenues, mais apres auoir retranché, en tant que faire ſe pouuoit, les diſcordances, contrarietés & antimonies qui s'y preſentoient, il a corrigé pluſieurs mots, qui y eſtoient, viciés, corrompus & mal entendus par les Interpretes. Et afin qu'on ne put luy dire qu'il s'eſtoit ſeulement arreſté ſur ce qu'aucuns appellent Theorie (improprement, puis que la ſcience du droit giſt principalement en practique, ſelon que tres-bien & treſ-doctement l'a prouué Ariſtote) apres auoir expliqué le droit ciuil des anciens Romains, il nous a baillé ſon commentaire des mots & manieres de parler, dont on vſe en practique, auec l'interpretation en noſtre langue Françoiſe, dont vn chacun, qui veut s'a-
pliquer

pliquer à l'administration politique, ne peut nier qu'on ne puisse retirer un merveilleux profit. Il a escrit & composé beaucoup d'autres œuvres, tant poëmes qu'harangues, lesquelles quoy qu'ils meritent grande loüanges, je passeray pour venir à cét excellent ouvrage de Asse, ou il a bien demonstré l'adresse & industrie divine de son esprit, soit qu'on prenne advis au sujet de l'œuvre qui estoit de si haute liste, que plusieurs excellens personnages n'ont jamait osé l'entreprendre, oubien s'ils y ont tâché, n'ont pû le poursuivre jusqu'à la fin. Ce qui est par moy proposé, non point pour ravir à Hermolae, Politiain & autres l'honneur qui leur appartient; mais pour de mieux en mieux descouvrir la gentillesse d'esprit de nostre Parisien, qui meriteroit estre eternisé d'une loüange immortelle, quand il n'auroit jamais mis la main à la plume pour autre œuvre que celuy-cy, puis qu'il a recherché tout ce qui estoit d'exquis touchant les poids & mesures, & a representé la valeur, raison & prix des monnoyes, tant Latines que Grecques, avec une telle certitude, que quand il eut esté du temps des anciens Romains & Grecs, il n'eut sceu déchiffrer avec telle asseu-

rance & verité, tant la valeur de ces monnoyes, que leurs regles de compter, s'il n'eut eu le credit d'entrer aux cabinets des plus grands de ces nations. Si on veut connoistre avec quelle fidelité il a procedé en ce discours, que l'on confere ce qu'il en a escrit, avec les longs traitez que d'autres en ont fait, on trouverra que les uns ont pris plaisir à mal parler, pour faire croire à autruy, chose qu'eux mesmes ne sçavoient pas: les autres par ignorance se sont laissé couler aux impostures, dont cette matiere estoit entierement obscurcie. Ce n'est donc merveilles s'il a esté si bien veu par Charles huctiesme Roy de France, qui le tirant de son estude, le fit appeller avec grand honneur pour suivre sa Cour, puis qu'il estoit bien difficile de choisir un personnage qui fut doüé de telles graces & perfections comme nostre Budé: qui pour cette occasion ne peut encore quitter la Cour, y estant retenu par le Roy Louys douziesme, qui ne se pouvoit souler de conferer avec luy, & l'honorer de grandes caresses & liberalitez. Par deux fois il l'envoya en Ambassade en Italie, où il executa si heureusement sa charge, qu'apres il fut receu au nombre des Secretai-

res du Roy, & s'il eut voulu entrer au Parlement, il y avoit l'une des premieres & plus honorables dignitez qui luy estoit destinée. Mais comme il ne prenoit plaisir sinon quand il pouvoit courtiser avec les Dames de sa Bibliotheque, il refusa ce party, & enfin quitta la Cour jusqu'au regne du Roy François premier, qui estant amateur des bonnes lettres & de ceux qui y estoient addonnez, ne pût durer qu'il n'eut en sa Cour ce pilier des Muses, estimant que ce luy seroit un des-honneur, puis qu'il estoit Prince, qui ne desideroit que d'illustrer & surhausser la dignité des lettres, s'il laissoit croupir plus long-temps son Budé dans les tenebreuses chartres de son estude, où encore qu'il pût veritablement faire un grand profit pour la republique lettrée, si est-ce qu'estant accablé, il sembloit que son excellence fut engagée dans les murailles de son cabinet. Ie dis cela neantmoins, sans pretendre favoriser ceux, qui tâchent de tirer de l'estude ceux, lesquels ils veulent entremettre aux affaires, & les faire voler ou sans aisles, ou avec celles qui ressemblent à celles de Phaëton. Partant afin de faire voir & retentir le bruit & renommée des Muses, il rappella en Cour

nostre Parisien, afin que de là, comme du sommet & lieu plus eminent de tout le Royaume de France, il fit éclater les loüanges des bonnes lettres. Et pour l'y retenir l'honora de l'estat de Maistre des Requestes de son Hostel. Dont cét excellent personnage sceut bien se servir, pour accroistre & amplifier la dignité des bonnes lettres : & pour ce plus ardemment qu'auparavant il n'avoit fait, il en poursuivit l'avancement : & premierement il persuada à ce bon Prince de leur establir un seur domicille dans sa bonne ville de Paris. Ce qu'il obtint aisément, tant parce que sa requeste estoit plus que raisonnable, qu'aussi dautant qu'il avoit l'oreille de son Prince propice à accorder ce qui servoit pour l'illustration des Muses. Et de fait le Roy fit venir des plus fameux Professeurs de l'Europe, tant en Hebreu, Grec & Latin, qu'autres sciences, ausquels il ordonna bons & amples gages. Seul geste qui peut assez suffire, quand cét amateur des Muses n'auroit illustré son nom par autres infinies actions & belliqueux exploits, pour à jamais eterniser la memoire de sa loüange immortelle, & apres ce Prince les Muses doivent reverer nostre Budé, qui auroit

conseillé, poussé & induit ce Prince à un si heroïque exploit. Enfin ce docte Parisien, apres avoir passé ces jours par les moyens qui ont esté cy-dessus deduits, fut griévement affligé d'une fiévre par les Parques ennemies de l'heur & accroissement, qui de jour en jour arrivoit aux bonnes sciences, par son moyen, addresse & vigilance. Enfin il mourut à Paris, le vingt-deuxiesme jour d'Aoust, l'an 1540. estant âgé de septante trois ans, & fut enterré de nuit à Paris en l'Eglise S. Nicolas des Champs, n'ayant pour toutes pompes & funerailles qu'une torche allumée, avec une fort grande & honnorable compagnie de ses parens, amis & des plus apparens de la ville. Et parce qu'il y en a, qui se debattans (comme l'on dit) de la chappe à l'Evesque, se formalisent de ce qu'il n'eut plus grande somptuosité à ses obseques, & ne voulans prendre cette raison en payement, que puis que par son testament qu'il fit un an avant sa mort, par expres il avoit ordonné qu'on ne luy fit autres ceremonies en sa sepulture, j'ay bien voulu adjouster icy quelques Vers, lesquels le sieur de S. Gelais a fait sur ce sujet, & qui peut-estre contenteront mieux ces testes charoüilleuses

que ce que nous venons d'alleguer touchant la volonté du deffunt.

Qui est ce corps, que si grand peuple suit?
Las! c'est Budé, au cercueil estendu.
Que ne font donc les cloches plus grand bruit?
Son bruit sans cloche est assez espandu.
Suivant la mode accoustumée & sainte?
Afin qu'il soit par l'obscur entendu,
Que des François la memoire est esteinte.

I'estime que j'ay assez discouru des mœurs, dicts, gestes & escrits de ce rare personnage, pour faire entendre à un chacun de combien s'abusent quelques-uns, qui ne prenans plaisir qu'à piquer les gens digne de remarque, sans qu'il y ait aucune occasion, tâchent à avilir la loüange de Budé. De trop m'en formaliser je m'en garderay bien, puis que je voy que Budé luy-mesme n'a daigné repousser par invectives Erasme, George Agricole & autres qui l'ont voulu amener à telles & si rigoureuses procedures.


ANDRÉ ALCIAT, IVRIS=
CONSVLTE MILLanois,

ANDRE' ALCIAT IVRISCONsulte Milanois.

Chapitre XXVII.

TAnt plus le ſujet eſt beau, ample & ſpatieux pour pouvoir diſcourir des loüanges de ce perſonnage, d'autànt plus me trouvay-je entrepris, pour ce que je n'oſe entrer au diſcours de la gloire qu'il merite, puis que je ne pourrois m'en retirer pour peu que je ſceuſſe y entrer. Et à dire la verité, quand je me repreſente devant les yeux, tant la profondité de ſon ſçavoir, que le mélange des ſciences, dont il eſtoit accomply, je ſuis ravy en grande admiration comme il eſt poſſible qu'un ſeul homme ait pû embraſſer un ſi grand tas de diſcipline, avec un tel bonheur, que dequoy qu'il ſe ſoit meſlé il a ſur tous autres emporté le prix. A l'Hiſtoire, connoiſſance des langues, eloquence, poëſie, Iuriſprudence & autres diſciplines a-t-il donné ſi parfaite atteinte, que quãd il auroit employé tout le cours de ſa vie,

il seroit impossible que mieux à propos & plus pertinemment il eut peu discourir de chacune d'icelles, qu'il a fait sur toutes leurs parties & generalité, ainsi que je declareray par le menu cy-apres. Il nâquit au village d'Alciat, qui est au Duché de Milan, au huitiéme de May mil quatre cens quatre vingts douze. Il n'eut pas atteint l'âge capable de pouvoir comprendre quelque chose, que ses parens le fourrerent aux plus florissantes Vniversitez qu'ils peurent choisir. Où ce jeune Escolier fit un tel profit, qu'en bien peu de temps il se rendit le plus sçavant de tous ceux, qui auparavant luy estoient égaux. De fait en quelque endroit de ses œuvres il remonstre à ses Auditeurs, que la diligence & assiduité leur sont plus que necessaires pour grimper au dessus du Mont Helicon, & principalement la continuelle poursuite qu'il faut faire incessamment pour atteindre le but où on pretend. Et à cét effet il avoit accoustumé de leur mettre en butte la devise de sa race, laquelle fondée sur l'allusion du nom, convenoit tres-proprement à ce subtil & dispos Alciat, car tout ainsi que l'Alce (qui est une beste sauvage, de laquelle parle Pline au huictiesme livre de son Histoire

naturelle, Chapitre 15.) avec sa force & agilité, arpente & surmonte les monts les plus difficiles : aussi la diligence tirant tousiours d'un mesme fil, sans y penser nous rend au dessus de nos pretensions. Mais le secret de la devise (laquelle est couchée au troisiesme de ses emblemes) gist en ces deux mots, *myden anaballomenos*, à sçavoir que par remise à autre temps il ne faut jamais reculer arriere. Ce qu'il exprime par l'exemple du grand Alexandre, lequel en fort peu de temps a fait de telles & si incroyables executions. Et parce que l'exemple que nous donnons nous-mesmes par nostre vie à autruy, esmeut beaucoup d'avantage, il avoit cette grace de leur faire parade l'indompté travail que jours & nuits il prenoit apres l'estude. Tel que (comme j'ay dit) il se trouva inopinement le premier de sa robe, & il n'a point de honte luy-mesme en une harangue qu'il prononça à Pavie, de se vanter qu'encore que son âge le recula du degré que tenoient les grands & anciens Docteurs, malgré sa volonté il s'y trouva, & tint l'un des premiers rangs sur les autres. De fait il ne pouvoit qu'il n'arriva ainsi, puis que par son vol il ne pouvoit pas seulement se mettre au dessus de

chaires doctorales, mais par dessus les Cieux, autant que la capacité humaine peut le luy permettre. Ce que par la devise qu'il s'est particulierement approprié, sembloit que non par soy-mesme, ou par sa vertu, mais par fortune son entortillé Æsculape le rendoit heureux d'une telle & inopinée felicité. Pour preuve de son excellence je pourrois employer la bien-disance qu'il déployoit avec grande dexterité en ses leçons ordinaires de Bologne, Pavie & Ferrare, où je me souviens l'avoir autresfois veu, fort prisé des grands Seigneurs, qui se reputoient à tres-grand bon-heur d'avoir familiere communication avec un si rare & signalé personnage de tant de vertus. La France pourra tesmoigner de sa suffisance, & il y a bien peu d'Vniversitez florissantes, qui n'ayent esté honorez de sa presence. Sur toutes autres celle de Bourges, comme elle est honorée des plus excellens Iurisconsultes de l'Europe, aussi peut-elle se glorifier de l'avoir entretenu par l'espace de cinq années, où tellement il entonna ses leçons legales, que non seulement il en remporta de la loüange, mais aussi s'insinua aux bonnes graces du Roy François, premier restaurateur des lettres, qui le

caressa de toutes les honnestetez qu'il pût. Apres il fut rappellé par son Prince en son païs, non sans grand regret qu'il eut de laisser cette florissante Vnivesité, en laquelle il se trouvoit si bien, qu'il ne pouvoit en sortir, ainsi que témoignent les Vers qu'il composa à son depart.

Vrbs Biturix, invitus amans te desero amantem,
Quinque per æstates terra habitata mihi.
Nunc opus ad vitulos est à vervecibus ire :
Ergo vale, & felix sit tibi lanicium.

Cét adieu de ce sage Poëte est fort elegant & representé, tant l'affection qu'il portoit à Bourges, qu'aussi la ville à luy, & pareillement la distinction de Bourges avec le païs d'Italie, fondée sur la diversité des armoiries du veau & du mouton. Or pour retourner à nostre Alciat, parce qu'il vit son païs en trouble, & que malaisement pourroit-il faire éclater le son de sa trompette legale parmy les troupes guerrieres, il fit estat de choisir un lieu paisible, partant il se retira en France, à ce sollicité par le moyen de cette grande Marguerite, qui en son Duché de Berry restaura les bonnes sciences. En France il

fut fort benignement receu, tant par sa Majesté que par plusieurs Seigneurs, qui le respectoient grandement, à cause de son excellent sçavoir : & entr'autres ce grand Protecteur des lettres & hommes sçauans, Antoine du Prat, Chancelier de France, auquel il ne tint pas qu'Alciat ne fut bien appointé. Comme aussi le Docte Budé prenoit un nompareil plaisir, que l'otage de l'Italie eut pû jetter en nostre France celuy, qui pourroit par ses labeurs, industrie & subtilité redresser beaucoup de choses, qui estoient par l'injure du temps démantelées au corps du droict. Mais qu'est-il besoin de m'arrester, ou sur l'accueil que les Seigneurs de remarque luy ont fait, ou sur le profit qui peut estre par luy survenu au public par ses leçons, puis que ses escrits celebrent assez sa renommée. De ma part j'oseray bien dire (& en ce ne pense point faire tort à personne) que c'est le personnage qui a avec aussi grande subtilité & gentillesse d'esprit, esclaircy les points fâcheux & difficiles du Droit, que nul autre de son temps. Et qu'ainsi ne soit, les fideles interpretations, asseurées resolutions, conciliations d'antimonies, distinctions & recherches qu'il a fait, pourront m'en de-

mentir. Quant aux restitutions, emendations & animadversions qu'il a fait sur tout le corps du Droit, il n'y a homme, qui né au Droict ne me confesse que c'est le premier qui a le mieux rencontré, & quoy que quelques-uns luy reprochent quelque parade Italienne, qui l'auroit porté à s'ébattre en nouveauté pour faire parler de sa suffisance, & quand cela seroit ainsi, s'il a pû donner droit au but, pourquoy est-ce qu'on ne prisera sa vivacité d'esprit & rareté de doctrine ? Ie sçay bien que plusieurs qui l'ont suivy ont illustré le droit de plusieurs recherches sans lesquelles le droit eut esté bien embroüillé. Ie ne veux point pareillement dire que l'honneur du Docteur Cujas, le Platon des Loix doivent estre terny, pour la reputation en laquelle je tiens Alciat. Ce n'est pas à moy d'entreprendre sur un tel jument, & aussi il me déplairoit fort de flétrir la dignité de celuy, qui aujourd'huy ressuscite cette fameuse Academie de Bourges, de laquelle nous avons entendu cy-dessus qu'Alciat estoit grandement Amoureux. Si est-ce qu'il faudra qu'ils m'accordent, qu'ayans découvert que ce Iurisconsulte Milannois avoit commencé à escumer les superflui-

tez, qui pouvoient nuire à la doctrine legale, ils ont en tant qu'en eux a esté, tâché de repurger cette divine science, de ce qui eut pû luy corrompre sa saveur. A l'Histoire encore qu'il eut donné grande lumiere par le discours de ses Commentaires, particulierement a-t-il voulu attacher l'Historiographe Corneille Tacite, & par quelques autres volumes. D'entrer au prix & estime qu'on pourroit faire de ses Emblemes, je m'en garderay bien pour l'envie que j'ay d'abreger ce discours, lequel je grossirois trop, si je voulois dire ce qui seroit requis des philosophiques secrets qui sont contenus en un tel œuvre, de la brieveté Laconique, sous laquelle, comme marques Hieroglyphiques, il a declaré des choses que plusieurs autres eussent esté bien empeschez d'exprimer aussi euidemment, encores qu'ils y eussent employé de gros & amples volumes: Ioint aussy que le Dijonnois Minos a assez satisfait sur cette matiere. Auquel ie ne puis presenter pour remerciemens, que l'eternelle loüange, qu'il s'est luy mesmes acquis. Ie lairray pareillement l'eloquence de ce disert & incomparable Orateur, qui nous a representé sous riches & latins termes ce que les

anciens Docteurs avoient proposé, & de lourds barbarismes. De deux points est-il taxé. L'un que sa methode ressentoit je ne sçay quelle ostentation doctoralle qui reussissoit entierement au profit du lecteur ou auditeur, pour les curieuses questions & distinctions de vieux bouquins, où il s'est trop amusé. L'autre que l'avarice luy commandoit tellement, qu'il sembloit que sa langue, plume & doctrine fussent à gage des Seigneurs, qui plus luy donnoient d'escus. Et mesme je me souviens qu'aux parerges, parlant de Iason, il vueille prêcher pour l'argent, se prisant de ce qu'à luy ont esté augmentez les gages des Docteurs. D'où Alciat a bien sçeu faire son profit, ayant tiré de l'Vniversité de Bourges douze cens escus d'estat, outre ses licences & Doctorats, qu'il faisoit bien tripler, suivant la trace du Docteur Iason, lequel fût le premier, qui pour les degrez & honneurs qu'il donnoit aux Iurisconsultes, prenoit cinquante & cent escus, au lieu qu'auparavant luy on avoit accoustumé de passer pour trois ou quatre escus. A cause de ce (dit-il) que luy, Decius, Ruine & les autres Docteurs peuvent s'enrichir de ces gratieusetez, que payent les Escoliers, sans estre sujets à

reprehension. De la il n'est pas mal-aisé de recueillir qu'il se fait fort de Iason, contre ceux qui se formalisoient à l'encontre de luy, de ce qu'il estoit tellement tenant à l'argent, que pour receuoir de luy la dignité de Docteur, Bachelier ou Licentié, il falloit qu'on desgaignast à foison des escus. Ce qui me fait persister dauantage en cette opinion, est qu'au dernier chapitre du cinquiesme liure de ses parerges, reprenant son propos de Iason, il se plaind des Princes & Seigneurs, qui couchent en si petit estat les doctes & sçavans hommes, au lieu qu'au temps passé, mesmes du temps de Vespasian (au raport de Tranquille) cét Empereur faisoit delivrer de ses deniers publics quinze cens escus aux Orateurs & Rhetoriciens Grecs & Latins : mesmes adjouste-il l'authorité du Rhetoricien Eumenius, qui exerçoit sa vocation à Authun, auquel par l'Ordonnance des Empereurs Diocletian & Maximian, on donnoit d'estat quinze mil escus par an. Somme qui semblera bien excessive à ceux, qui entendent qu'aujourd'huy quelques Princes tiennent si peu de conte des gens sçavans, qu'à peine daigneront-ils les recompenser de quelque petite reconnoissance.

fance. Ie ne ſçay ſi la faute vient de ce qu'il n'y a plus d'Alciat, qui leur faſſe entendre haut & clair leurs leçons. Quant à la methode de ce Iuriſconſulte, laquelle certains tiennent eſtrange, ils en forgeront s'il leur plaiſt un autre, ſi ne pourront-ils nier que la principale pureté, qui a eſté donnée au droit, n'ait eſté par le moyen du docte Milannois, qui raclant tous ces gros mots barbariſme qui eſcorchoient le palais des plus patiens, forts & vigoureux, non aſſez priſée eloquence, reſtitué à la Iuriſprudence la liberté qui eſtoit acquiſe par le droit Romain. Ie ſçay bien que quelques rechignez & controleurs ſe mocqueront d'une telle peine, qu'à pris cét Eloquent Iuriſconſulte à nettement exprimer ce que ſes devanciers avoient propoſé mais en un ſi groſſier diſcours, qu'il ne ſembloit plus que le droit civil fut Romain. Leur raiſon eſt, qu'aujourd'huy en France on ne plaide plus en Latin, de ſorte que moyennant qu'on puiſſe en France exprimer le droit en François, ſuffira, ſans s'amuſer aux delicats fleurons des phraſes Ciceroniennes. Et toutesfois n'ont-ils pas gagné leur procés, pour ce que cela ne doit pas empeſcher que la pureté de l'E-

legance Latine ne ſoit gardée, d'autant que le Droit a eſté tiſſu & composé par les anciens Iuriſconſultes, qui ne donnoient point d'attaintes, ou à Priſciain ou à Ciceron. Apres avoir eterniſé de cette maniere ſa renommée, il alla de vie à trépas à Pavie, l'an 1548. ou ſelon les autres, 22 Ianvier 1551. & fut enterré en l'Egliſe S. Epiphane.




MELLIN DE S.T GELAIS,
ANGOUMOISIN.

MELLIN DE SAINT GELAIS, Angoumoisin.

CHAPITRE XXVIII.

MELLIN de Saint Gelais, iſſu de noble & ancienne famille, ſon pere fut Octauien de Saint Gelais, qui a traduit en Vers François les Epiſtres d'Ouide, l'Æneide de Virgile & quelques liures de l'Odyſſée d'Homere, composé le Sejour d'honneur & le voyage du Roy Charles huictiéme. Son fils fut nourry au commencement de ſon ieune aage en France, où il apprit les lettres humaines, puis ayant attaint l'aage de vingt ans, il s'achemina en Italie pour eſtudier, & apprendre le Droit ciuil, lequel il vit tellement eſpars, & confus, & rempli de telles contrarietez, qu'il n'y auoit interprete, ou Docteur ſur iceluy, qui n'eut beſoin d'autre interprete: Deſtourné de cette ſcience pour ſon obſcurité, & confuſion (ſelon l'erreur du vulgaire) & pour la diverſité d'opinions des Docteurs, il reprend la poë-

sie beaucoup plus douce, & mieux sonante, laquelle des son commencement il avoit suivie, & embrassée. Il appliqua aussi son esprit à la Philosophie, & cõme celuy, qui avoit grande connoissance de l'Astrologie, il s'estudia fort, & approuua les astres, constellations, & naissance de l'homme, rejettant toutes les autres parties comme superflües. Il a fait, & composé vn liure, intitulé en Latin *De fato*, lequel il a redigé par escrit d'un stile fort elegant, & depuis a esté imprimé sans nom, & autheur, & a esté mis en lumiere: comme beaucoup d'autres de ses escrits contre sa volonté & intention. C'est luy qui a traduict en vers François la tragedie de Sophonisba, & a reueu & corrigé le liure du courtisan, composé par Balthazar de Castille Italien. Il a de son viuant diligemment, & soigneusement recherché la lecture de tous les Poëtes, & a à leur exemple & imitation composé en Latin des poëmes de plusieurs sortes. Il a le premier redigé en Frãçois des Poëmes amoureux, & de toute autre façon, & auec le consentement de tous il a acquis & emporté le nom de Poëte, fluide. En la Musique, & toute sorte d'instrumens il a excellé de son temps auec telle grace, douceur, &

grauité, que le Roy François premier pere des Muses, & reſtaurateur des ſciences, lors regnant, l'apella, & attira en ſa Cour. Où eſtant auec ſa douceur & honneſteté, il ſe captiua, & gagna entierement les cœurs, & amitié d'vn chacun, laquelle il conserva avec une ferme conſtance iuſques à la fin. Il n'eſtoit pas ſeulement aimé du Roy, mais tous les Princes, & Seigneurs de ſa Cour eurent beaucoup de creance en luy : Par le moyen de laquelle, & par ſa bonté, il profita à pluſieurs plus qu'à ſoy meſme. Le Roy le conſtitua Maiſtre & garde de ſa Bibliotheque, qu'il auoit tres-belle, à Fontaine-bleau. Le Roy François decedé, le Roy Henry ſon ſucceſſeur le continua pour ſes merites, & valeur en tous ſes Eſtats & offices, & pour ſa vertu l'honora grandement : s'il y auoit quelques braues diſcours à faire, ſoit pour eſcrire en Proſe, vers François, ou Latins le tout eſtoit renuoyé à Saint Gelais. Il eſtoit toutesfois prompt, & ſoudain à reprendre & cenſurer les fautes d'autruy. En quoy il s'acquiſt de ſon viuant pluſieurs enuieux. Peu auparauant ſa mort eſtant au liſt tourmenté d'vne fiévre, il ne pût oublier ſon ancienne couſtume, & ſe fit apporter ſa harpe. Et chanta d'vne voix,

mains tremblantes les Vers ensuivans, qu'il avoit faits au fort de sa fiévre.

Barbite, qui varios lenisti corporis astus
Dum juvenẽ nunc fors, nũc agitabat amor.
Perfice ad extremũ, rapidaque incẽdia febris.
Qua potes infirmo fac leviora sient.
Certe ego te faciam superas evectus ad auras
Insignem cythara sidus habere locum.

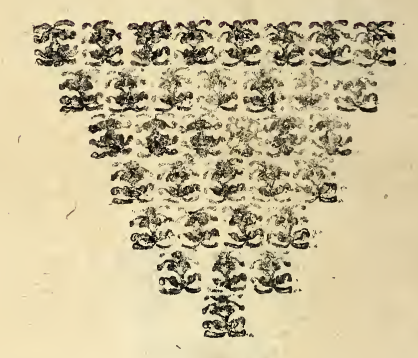
Le iour suiuant estant à semblable touche de la fiévre, & de chaleur vehemente, beuvant du laict d'asnesse, duquel pendant sa maladie il avoit de coustume d'user, par le conseil des Medecins, il composa ces deux Vers.

Troiam evertit equus; Persas genus auxit equorum,
Nolo ego equos, fatis sat sit Asella meis.

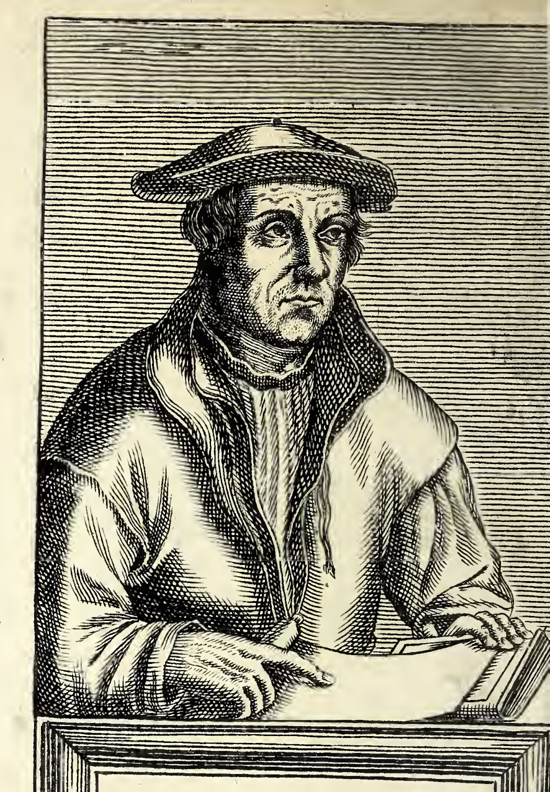
Puis vne ou deux heures auant rendre l'esprit, les Medecins estans en sa chambre, disputans, & deuisans de son vrine, en se soufriant, leur dit, qu'en peu de fait il leur enseigneroit quelle ils la devroyent iuger: Ainsi constant Philosophe, Poëte doux, & fluide au fort de sa maladie, estant mesme d'âge & décrepit, il porta

patiemment ſon mal. Il eſtoit de moyenne ſtature, fort grelle de corps. Ayant le poil des cheueux, & de la barbe fort clair & mol, le front ouuert, le ſourſil vn peu enleué, les yeux verds, le nez eleué, la bouche moyennement grande. La face longue, le col aſſez long, & petit, d'vn viſage modeſte, d'vne ſinguliere Eloquence, de petite nature, & complexion, mourut au mois d'Octobre, veſquit ſoixante & ſept ans, ſix mois, quinze iours, & ſon corps fut mis & enterré à l'Egliſe ſaint Thomas du Louure, à Paris.








SEBASTIEN MVNS=
TER .

SEBASTIEN MVNSTER.

Chapitre XXIX.

Plusievrs s'estonneront de ce qu'ayant en ma Cosmographie & en cét œuvre si souvent repris Munster, presentement je represente son portrait, & dressé par maniere d'eloge le bref discours de sa vie. Ausquels je ne veux pour les contenter, opposer rien autre que la dessence que prit Aristote sur ce qu'on luy eut sceu reprocher, qu'il se bandoit contre Platon, lequel comme son maistre & precepteur il devoit cherir & honorer. Platon, dit-il, m'est amy, & la verité m'est amie. C'est pourquoy encore que je prise le sçavoir de Munster, si ne puis-je le flater en quoy je connois qu'il s'est mépris: autrement il faudroit quitter mon naturel, & d'une affection mal-advisée épouser les opinions d'autruy, lesquelles je vois autant éloignée de la verité, qu'il y a de distance entre le dernier Ciel, jusqu'au centre de la terre. Et afin que je des-

ploye quelque chose de ce que je puis avoir sur le cœur de ce personnage, je trouve que de trois costez son honneur est terny & déchiré. Quant à luy, pour avoir esté trop prompt à croire, au raport d'autruy, il s'est laissé couler en une milliasse de faussetez, bourdes & niaiseries, dont j'en ay en passant remarqué quelques-unes, ainsi que le pouvoit permettre le sujet que je traitois. Voila ce que c'est de s'adventurer en ce qui passe les bornes & limites, soit de nostre capacité, soit de nostre vacation. S'il eut remarqué que la Cosmographie doit estre traitée par personnages, qui ayent hanté & découvert les païs, contrées & regions du monde, je n'estime pas qu'il eut osé s'hazarder à chose, où il n'entendoit que le haut Allemand: car encore que par la proportion bien ordonnée du globe terrestre, on puisse apprehender les hauteurs des lignes, climats, paralleles, cercles, latitudes, longitudes, degrez, minutes, & dimensions: Toutesfois cela est avec une incertitude si grande, que ceux, qui sans avoir de leurs yeux découvert les païs, en ont voulu raisonner, ont trouvé leur raison eclipsée de trois quartiers & de la moitié & d'avantage de l'autre quart. Pour

cette occasion on n'adjouste pas grande foy à Xenophon & Thucydide, parce qu'ils n'estoient parvenus jusqu'aux lieux dont ils faisoient mention. Comme aussi le recit d'Ephore & Timée est demeuré fresle, douteux & mal-asseuré, pour ce que non point par paresse & negligence ils se sont mépris, mais par faute d'avoir sceu découvrir l'assiette des païs & regions, dont ils dressoient un discours : Au lieu qu'on voit le grand poids qu'a eu le raport d'Artemidore, quand il escrit d'Arabie, parce qu'il y avoit esté, lors qu'Ælius Gallus y fut dépesché par les Romains. De mesme aussi, sans caution (comme l'on dit) s'asseure-t-on de ce que Diodore le Sicilien descrit, promet & propose des affaires des Egyptiens. Et c'est cela qu'on dit coustumierement, qu'un témoin qui a veu, vaut d'avantage que dix qui auront oüy. Cela fait que je loüe grandement ce qu'a escrit Munster touchant son païs d'Allemagne, puis qu'on voit qu'au plus prés de la verité il en a escrit ce qu'il en sçavoit ; mais à ce qui est des païs estrangers, il n'y a personne qui avec moy ne reconnoisse, qu'il a passé par dessus, & le plus souvent a pris le blanc pour le noir, pour avoir pesché dans les bezasses de quelques

ignorans, qui n'avoient que danrées falsifiées & corrompuës. Dont je m'estonne plus est, qu'il y en a eu, qui n'estans plus habiles de sçavoir que Munster, ont neanmoins osé gratter sur luy, le refondre de nouveau, qui est le second chef sur lequel je fonde le grief que je pretends à l'encontre de ceux, qui n'ayans porté leur nez gueres plus loin que les tisons de leur foyers, leur poiles ou leurs cahuettes, cependant osent se faire accroire qu'il n'y a coin, canton ny angler de terre, lequel ils n'ayent fureté, mais c'est imaginairement. Pour couvrir leur par trop presomptueuse entreprise, ils ont par cy par là derobé ce qu'ils ont peu, & quelquesfois ont voulu estronçonner de petits lopins de la suite des discours qu'ils ont chastré : si bien que leurs gros bouquins ne sont composez pour la plusparr que de pieces raportées, qui sont de si mauvaise grace, qu'à ce que je puis apprendre ils ne servent qu'à faire des cornets aux espiciers & beurriers. Ce que j'en dis ainsi ouvertement est pour le regret que j'ay, que Belleforest ait assez indiscretement voulu rabobliner la Cosmographie de Munster. Ie ne fais pas de doute, que quelques-uns n'estiment,

que j'en dis ce soit pour luy rendre pour poids féves, & qu'ayant esté agacé par luy, je vueille à cette heure descharger la fureur de mon courroux sur luy. Dieu m'en sera à témoin, & de ma part, quand il m'auroit plus offensé qu'il n'a, je serois bien fasché de satyriser & mal parler d'un mort. Ioint qu'à la fin de ses jours, reconnoissant le tort qu'il sçavoit, d'avoir fait imprimer ces livres, ou contre sa conscience il déchiroit la renommée des gens de bien & de ceux qui leur avoient mis le pain à la main, il me manda : Et en presence de deux Docteurs de la Sorbonne, son Medecin & son Marchand Libraire & Imprimeur Gabriel Buon, apres m'avoir baisé les mains, confessa publiquement qu'il sentoit sa conscience chargée des blasmes qu'il m'auoit imposé : parquoy il me demanda pardon par plusieurs fois. De ma part je le requis au mieux qu'il me fut possible, & luy dis qu'il ne devoit point penser à cela, attendu que nous estions tous hommes. Et quand à Munster, je ne suis point de ceux, qui quant le loup est mort (comme l'on dit) sont hardis à abbayer ; mais n'oseroient de cent pas à la ronde

approcher de luy, j'ay lettre de ce docte Allemand, escrite dés l'an mil cinq cens cinquante, par laquelle il se retracte de certaines fautes lourdes qu'il avoit commis dans sa Cosmographie, prend de bonne part les reprehensions que je luy avois fait, sous promesse de les remarquer & retrancher en la premiere edition qui en feroit apres faite. Faut que la mort ait coupé une si loüable retractation. Au moins si ceux qui ont remis la main sur sa Cosmographie, eussent daigné demander aux successeurs de ce bon personnage les memoires qu'il pouvoit avoir escrit apres la derniere edition, ils n'eussent (j'en suis bien asseuré) fait de si lourdes démarches. Or pour reprendre nostre Munster, le troisiesme chef qu'on peut employer pour le ternissement de son honneur, est que l'autheur des portraits des Hommes Illustres le semble mépriser de ce qu'il a esté Cordelier, comme si l'habit de saint François & la Chrestienté en un mesme sujet fussent deux choses incompatibles. Parce qu'il est de differente opinion d'avec moy, je ne le battray point des argumens propres à le persuader aux Catholiques, d'autant que je sçay bien qu'il ne s'en feroit que rire.

Mais je luy veux apprendre ſa leçon des livres meſmes de ceux de ſa Religion, qui confeſſent que le Bapteſme qui eſt receu en l'Egliſe Catholique Romaine, retient encore la forme eſſentielle, qui faits Chreſtiens ceux qui ſont baptiſez. De là je conclus, que puis que Munſter a eſté baptiſé, qu'il eſt Chreſtien. Et il y a bien plus, que les Catholiques Romains ne ſont point retranchez de la compagnie des Chreſtiens par Calvin, & celuy meſme auquel nous adreſſons ce propos. Qui pouvoit bien plus modeſtement parler de Munſter, ſans tout d'un coup le des-Chreſtienner dés qu'il a eſté Cordelier. Poſſible fonde-t-il ſa raiſon ſur ce que les Catholiques croyent Ieſus-Chriſt, lequel luy ny les ſiens ne veulent advoüer? mais cela eſt rompre l'anguille au genoüil. Que s'il le veut oſter du nombre des Chreſtiens à cauſe de la bezaſſe qu'il faut que les Mendians portent, je le quitte, moyennant auſſi qu'il m'accorde deux points. Le premier eſt que Ieſus-Chriſt rejette du nombre des ſiens les pauvres. Ce qui eſt manifeſtement repugnant à la verité Evangelique, & par ainſi je tiens tant de luy, que jamais il ne me paſſera cét article. Le ſecond eſt qu'il retrancha

du nombre des Chreſtiens tous ceux qui ont eſté Mendians ou Moynes, & par ce moyen il effacera du livre de loüange une grande bande de ceux, qu'il a tant priſé en ſon œuvre des portraits, & meſme noſtre Munſter. Vous y trouverez ſon Hieroſme Savonarola, lequel il fait Florentin, quoy qu'il fut Ferrarois, il eſtoit Iacobin. Quand à Martin Luther on ſçait fort bien qu'il fut Auguſtin, & Conrad Pellican Cordelier, Iean Baleus Anglois Carme, Pierre Martyr de l'Ordre de ſaint Auguſtin, François Kol Auguſtin, Marlorat, Iean Bugenhage, Martin Bucer, Volfgang Muſcule, Chriſtophe d'Areliano & une longue traite d'autres, avoir eſté premierement eſclos dans des Convents & Monaſteres, deſquels ils ne pouvoient ſortir & rompre leur veu de chaſteté ſans permiſſion ou diſpenſe du Pape, & les conditions ſous leſquelles les Saints Conciles ont permis qu'ils pouvoient quitter leur Religion, à ſçavoir ſi par force ou n'avant âge competant ils ont eſté reclus és Cloiſtres, qui ont eſté les ouuriers de l'edifice de leur Religion, & par ainſi qu'ils doivent eſtre renvoyez, ou au Paganiſme, ou au Mahometiſme, ou enfin au mélange de l'un & de l'autre.

Là dessus je sçay fort bien qu'ils me répondra que leur conversion les a refaits Chrestiens. Ce qui sera fort difficile à me persuader, puis que je tiens pour maxime indubitable, que la seule porte & entrée du Christianisme tourne sur les gonds du Baptesme. Toutesfois puis que ce discours n'a pas esté entrepris pour rembarrer avec raisons Theologales ceux, qui detractent de l'authorité de l'Eglise Catholique, Apostolique Romaine, je me deporteray de cette dispute, pour retourner à nostre Munster, lequel (ainsi que luy-mesme a escrit au troisiesme livre de sa Cosmographie) estoit fils d'André Munster, né à Ingelhein lieu fort renommé, tant pour son assiette, qui est fort belle & plaisante, que pour la naissance qu'il a donné à l'Empereur Charles le Grand, encore que certains le veulent faire natif du Liege : ce que je ne puis croire, attendu que cét Empereur, quand il estoit en la haute Allemagne, avoit accoustumé de se tenir dans son superbe & magnifique Palais, qu'il avoit là. Que s'il doit estre renommé pour avoir donné naissance à un Empereur, qui a par ses actions & victorieuses conquestes fait retentir par tout le mond

le bruit de son excellence, combien plus doit Ingelhein estre estimé d'auoir enfanté celuy, qui n'a point seulement consacré à eternité la memoire du lieu de sa naissance, mais aussi l'Allemagne entiere & le reste des contrées de tout le monde; Ie ne tireray point hors ligne de compte ce qui ne peut luy estre desauoüé pour le merite de sa Cosmographie, puis que cy-dessus j'en ay desia assez suffisamment parlé, & qu'il n'y a homme qui ne doive grandement admirer la diligence, qu'il a mis à rechercher, tant l'assiette des places, dont il propose les descriptions, que les loix, mœurs, coustumes & manieres de vivre des peuples, quelque esloignez qu'ils soient. I'ay beaucoup d'autres articles, lesquels si je voulois mettre par compte, il faudroit grossir de beaucoup ce present eloge. Pour les sciences Mathematiques il a mis en lumiere plusieurs beaux & excellens livres, qui servent de beaucoup à l'illustration de ces disciplines. Vous avez son Horolographie, où il dresse plusieurs sortes de compositions d'horologes, le tout avec plusieurs figures gaillardes & gentilles. En apres son organe uranique nous represente les Theoriques de toutes les planettes, leurs mou-

vemens ordinaires jusques à cent ans; les changemens de la Lune quant elle croist, envieillit ou deffaut à cause de l'Eclipse; le deffaut du Soleil. Les regles sur le nouveau instrument luminaire, enseignans par quels moyens on trouve les vrais & moyens mouvemens du Soleil & de la Lune, les lunaisons, les conjonctions, les oppositions, le chef du Dragon, les Eclipses, les heures egales & inegales de la nuit, le lever & coucher du Soleil, l'ascendant du Ciel, l'intervalle, le nombre d'or & infinies autres raretez dignes de fort grande remarque. Les tables nouvelles, qu'il a adjousté sur la Geographie de Ptolomée, faites avec tant d'industrie, que pour lire dans ce Geographe, il est presques impossible, de n'avoir pas les lunettes dressées & accommodées par Munster. Sur Pomponius Mela & Iule Solin il a passé son pinceau pour nettoyer & purifier les rides, macules & obscuritez, qui rendoient ces autheurs autrement ennuyeux au Lecteur. Ie laisse à part quelqu'autres petits traitez, qui sont glissez parmy les œuvres d'autres excellens Mathematiciens, pour estaler ce qu'il a consacré à la langue Hebraïque, à laquelle il a apporté autant de lumiere que nul autre

de son âge. Premierement je produiray l'introduction qu'il a fait pour la langue Hebraïque, avec une telle facilité, que les plus lourds peuvent presques en dormant comprendre les secrets d'une si sainte & divine langue. Vous avez des tables, grammaires desparcellées & jointes ensemble pour l'explication de toutes les parties de la langue Hebraïque, soit sur les declinaisons des pronoms, les conjugaisons des verbes, l'artifice de sous-mettre les affixes, les façons diverses & jugemens des noms, les explications des consignificatifs, les abreviations Magistrales, les difficultez des accens & la composition des Vers. Ce fut Munster qui le premier escrivit la Grammaire Chaldaïque, apres avoir commenté quelques regles generales des Hebrieux. De son cabinet aussi est sorty ce riche & elegant Dictionnaire Chaldaïque. Mais, qu'est-il besoin de m'arrester si long-temps sur la liste des livres, qui ont seulement servy de trace pour parvenir à la connoissance de cette premiere & divine langue. Bien peu trouverons-nous de livres au vieil & nouveau Testament, qui n'ayent esté calcinez, reveus & observez par Munster. Ie n'en

feray point particulier recit, de peur d'ennuyer le Lecteur, qui pourra, s'il luy plaist prendre la patience, avoir recours à ceux, qui ont dressé un registre & inventaire des livres partis de la Bibliotheque de Munster. La subtilité duquel je n'admire point tant, comme je fais la facilité jointe avec une profondité de sçavoir inestimable, dont il a usé pour interpreter les livres sacrez. Sur tout il a mis grande peine de découvrir les abus, impostures & resveries des Rabins, qui sous pretexte qu'ils avoient naturellement la connoissance de la langue sacrée, se sont fait accroire qu'il leur estoit loisible de tourner, virer & renverser le sens de l'Escriture à leur poste, afin que par ce moyen embarassans de leurs resveries la verité de la parole de Dieu, ils nous privassent du fruit de la lumiere, que avec un certain Iuif accariastre qui s'opiniastroit obstinement pour son Messias, luy aprend que le vray Messie est desia apparu, le vray & unique Sauveur de tout le monde, auquel les Chrestiens croyent. C'est le Dialogue qu'il composa en Hebreu & en Latin, afin que les Iuifs vissent leur procez fait, puis que leurs ruses estoient découvertes, & d'autre costé que

les Chrestiens s'équipassent de toutes armes, dont là il dressa un arsenal, pour resister aux calomnies & faussetez Iudaïques. Il a fait plusieurs belles traductions, tant des livres de la Bible que de ceux des Rabins, lesquels il connoissoit pouvoir servir à l'edification de l'Eglise de Dieu. A laquelle non seulement par escrits, mais aussi de bouche, il a servy en l'exercice de Professeur, où il estoit appellé à Basle, ville entr'autres choses renommée pour la fameuse Vniversité qu'y dressa le Pape Pie second, comme on voit par ses lettres, donnée à Mantoüe le dernier jour de Decembre, l'an de grace mil quatre cens cinquante neuf, & de son Pontificat le deuxiesme, lesquelles contiennent cecy. Autresfois quand nous estions encore en plus bas estat, avons evidemment connu par l'espace de temps, que nous avons demeuré en la tres-renommée ville de Basle, que c'estoit un lieu, quant à la salubrité de l'air & toutes autres utilitez, desquelles l'homme peut se resioüir, fort exquis & pour cela bien commode à substenter les semences des arts & lettres. Parquoy nous estans parvenus au plus haut degré de la dignité Apostolique, & desirans illustrer & es-

claircir par la lumiere des ſciences, tant cette ville que le païs à l'entour, & l'appuyer du conſeil de gens ſçavans, avons eſtably & ordonné audit lieu une Univerſité generale, & donné licence de lire perpetuellement, tant en la ſacrée Theologie & chacun Droit, qu'en toutes autres Facultez licites. Et ne ſe contenta ce Pape d'y dreſſer une Academie, mais auſſi (comme témoigne celuy auquel eſt deſtiné cét Eloge au troiſieſme livre de ſa Coſmographie univerſelle) il luy octroya tous les privileges, droits & libertez qu'ont Bologne, Cologne, Erford, Lipſe, Vienne & Heidelberg. Là cét excellent perſonnage leut par un fort long-temps. Enfin apres avoir de la maniere que vous avez entendu immortaliſé ſon nom, mourut de peſte l'an mil cinq cens cinquante deux, en l'âge de ſoixante trois ans, au grand regret, non ſeulement de ceux de Baſle, mais auſſi de tous les bons eſprits, amateurs de vertu. De ma part j'ay eſté contriſté de ſa mort, autant que nul autre de ſes amis, pour l'envie que j'avois qu'il donna un coup de plume avant mourir, là où il s'eſtoit laiſſé aſſez miſerablement ſuprendre à erreur, pour avoir voulu croire trop de leger. Il avoit eu fort

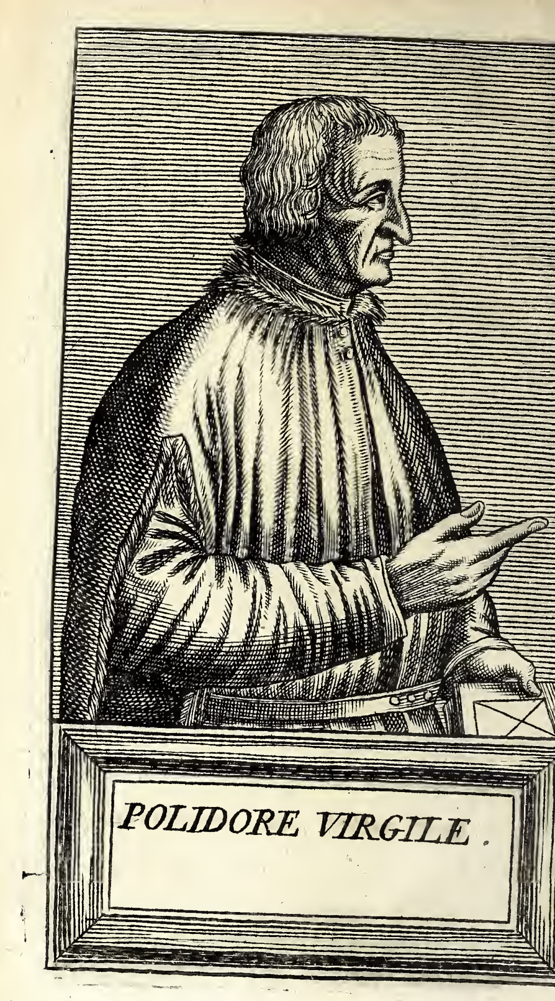
grande familiarité avec Erasme, lequel neantmoins fort souvent il reprenoit de ce qu'il prenoit trop de plaisir à gausser & piquer les uns & les autres ; & luy mettoit en butte plusieurs de ses compagnons, qui par leur modestie gagnoient plus qu'il n'eut sceu par telles violentes & brocardées invectives. Sur tout il luy proposoit Simon Gryné, lequel mourut le premier jour d'Aoust 1541. Mort, qui fut autant ou plus fâcheuse à Munster, que si c'eut esté de son propre frere. Telle conjonction & amitié estoit entr'eux, que je me suis laissé dire, que par l'aide de ce personnage, il a acquis l'éclaircissement de plusieurs points, desquels il a enrichy ses œuvres dernieres. De sorte que d'autres se sont avantagé de dire, que le peu de livres qu'on a de Griné n'est pas qu'il n'en ait point composé ; mais parce qu'il donnoit à Munster tout ce qu'il pouvoit. Ce qui ne luy doit estre tourné à blasme, puis que dans ses œuvres nous voyons, qu'il n'est point chiche de reconnoistre ceux qui l'ont secouru d'advertissemens. Et cela me fait douter de ce raport, dautant que si Munster se fut senty redevable à Griné pour cela, il n'eut pas esté, qu'il n'en eut touché quelque mot dans ses œuvres.

vres. Or encore qu'il fut expert Cosmographe, parlant de la division du monde & region celeste, du Zodiaque ou l'eschar-pe du firmament, de la premiere & seconde Ecliptique, des Colures ou cercles imparfaits il n'en a pas dit grand chose, mais s'est laissé aller suivant l'opinion de Pierre d'Ally. Ie le loüe principalement d'une chose, de ce que jamais il n'a appliqué son entendement aux predictions Lunatiques, par lesquelles plusieurs se sont meslé de predire beaucoup de choses suivant ce que Corneille Agrippa n'en a que trop escrit. Münster abhorroit & avoit en desdain telles sciences noires, qui apprennent à phantastiquer sous certains characteres & invocations de malins esprits, & eut esté bien fasché d'estre de la partie des expositeurs des Canicules de Salomon & visions du miroir, comme il estoit bien adverty que telles superstitieuses impietez sont damnables à ceux qui en font profession. Ie sçay bien que de son vivant il a eu plusieurs ennemis, qui apres sa mort l'ont voulu taxer de magie, pour un certain livre que l'on trouva en sa Bibliotheque escrit en characteres Hebraïques, lequel estoit soupçonné de magie, pour y avoir veu

quelques consecrations d'anneaux & miroirs faites sous ce discours. *Adonai, Alpha & omega os Cartara, Zabron, Batam Rinatam, Facloquin, Facloquas, &c.* Mais je ne vois point qu'il y ait quelque necessité en cette presomption.






POLIDORE VIRGILE .

POLIDORE VIRGILE.

Chapitre XXX.

Qvelqves-vns pour enfoncer dans la loüange qu'ils ont voulu donner à celuy, duquel je vous represente le portrait, se sont principalement arrestez sur les singularitez du lieu, d'où il estoit natif. De ma part je ne veux en rien alterer la loüange, que la contrée d'Vrbin merite entre toutes les parties d'Italie; mais, à mon advis, ils virent la charruë devant les bœufs: car au lieu de ravestir Polidore de l'excellence qui est particuliere à sa patrie, je soustiens que l'on doit juger de la dignité, bonté & fertilité, par la quantité des precieux fruits qu'elle a produit. Entre lesquels je ne feray point de difficulté de mettre des premiers nostre Virgile, qui a esté doüé d'une infinité de dons qu'il a fallu que sur son front il ait porté attaché le carquant, auquel ce nom de Polidore ait esté gravé. Cette perfection a esté reconnuë par le souverain Pa-

pe, qui luy daigna commettre une charge plus heureuse que profitable ou honorable, dont il se sceut toutesfois si bien acquiter, qu'il la rendit l'une des plus illustres. Toutesfois parce qu'elle n'estoit correspondante pour symboliser avec l'estat d'Archidiacre de Vvelle en Angleterre, où il s'estoit acheminé pour faire la recepte des deniers qu'il avoit commission du Pape d'y lever, il fut contraint de la quitter, & dés lors delibera de ne bouger de cette Isle, qui a esté la pepiniere de beaucoup de sublimes esprits. Là il s'adonna à faire & composer des œuvres dignes d'eterniser sa memoire à tout jamais. Il s'adonna de traduire de Grec en Latin plusieurs traitez du Docteur à bouche d'or saint Iean Chrisostome. Sur l'Oraison Dominicale il fit de belles & riches meditations, & traça ces cinq livres des regles, ordonnances & ceremonies, tant de la Religion Chrestienne que dés autres peuples & nations, lesquels il a adjousté aux trois premiers qu'il avoit desia composez touchant les inventeurs des choses. D'exprimer icy avec quelle dexterité il a recherché toutes ces inventions, ce n'est pas mon intention, puis qu'un chacun pourra par la veuë & lecture de ses œu-

vres, aiſement reconnoiſtre, non ſeulement la ſerieuſe & loüable affection qui meu à une ſi haute & difficile entrepriſe; mais auſſi la fidelité dont il a repreſenté à la poſterité la verité de ſes intentions. Et ſans doute ça eſté le perſonnage autant inventif que nul autre. Il a eſté ſi heureux, que ce grand torrent de ſcience Eraſme, a bien daigné ſuivre ſa piſte en ſon œuvre des Adages, qui a eſté imprimée longtemps avant noſtre Polidore, qui pour cette occaſion ſemble luy en avoir ſceu mauvais gré, comme il témoigne en ſon epiſtre liminaire qu'il adreſſa de Londres l'an mil cinq cens dix-neuf, à Richard Pace. Ie laiſſe les livres qu'il a fait, de la patience, de la verité & menſonge & ſes dialogues, des prodiges, pour parler de ſon Hiſtoire d'Angleterre, qui luy a autant ou plus apporté de loüange, que le reſte de ſes œuvres. Encore que certains le trouvent plat en quelques points, leſquels peut-eſtre eux-meſmes n'entendent pas, il eſt blaſmé par quelques-uns, de ce qu'il a approuvé le mariage des Eccleſiaſtiques, & a condamné l'adoration des Saints. Il mourut à Vrbin lieu

de sa naissance l'an de nostre Seigneur mil cinq cens cinquante cinq.







ORONCE FINE.

ORONCE FINE.

Chapitre XXXI.

ARchimede estant requis par Hieron, Roy fort sage & amy des Romains, de trouver les moyens pour découvrir la fourbe, qu'un Orfevre avoit fait en cette riche & superbe Couronne d'or, tant celebrée par les Historiens, qu'il luy avoit enchargé de faire, sans la rompre : dans laquelle ce déloyal & enjoleur Orfevre avoit meslé quelque quantité d'argent parmy l'or, ce grand Mathematicien fut en grande peine, jusqu'à ce qu'estant entré dans un bain pour se laver & nettoyer (selon la coustume du temps) & s'estant mis dans la cuve pleine d'eau, il remarqua qu'il sortoit de ce vaisseau autant d'or, que son corps occupoit de place : Cette simple observation le releva de peine, tellement qu'en sortant de la cuve il commença à reïterer qu'il l'avoit trouvé. De mesme puis-je dire presentement, ayant eu commandement de dresser icy

vne couronne de vertus & ſciences, on voyoit bien qu'il y auoit les plus beaux & plus gentils ouurages, qu'il eſtoit poſſible de penſer : mais ils eſtoient falſifiez, & ſophiſtiquez, & neantmoins de la briſer & diſſiper il n'eſt point queſtion, pour leur excellence & rareté elegante. Or pour découvrir en quoy la courōne des Mathematiques ſciences, qui ſur toutes les autres liberales du commun conſentement d'vn chacun doiuent tenir le premier & principal lieu) eſt fālſifiée, & peruertie à pernicieux & deteſtables vſages, ie me ſuis repreſenté les ſecrets, ſingularitez & compartimens Mathematiques, qui ont eſté non moins doctement que ſubtilement tracés & deſcripts par ce ſecond Archimede, duquel ie donne le portrait) tel qu'il a eſté autres-fois tiré au vif par Maiſtre Iean Ianet, peintre du Roy François premier du nom, ſelon la vraye reſſemblance de noſtre Daulphinois en l'âge de trente ſix ans, auquel temps il portoit la barbe raſe. deux ans apres il commença à la laiſſer croiſtre, & mourut la portant longue d'un demy pied) & duquel j'ay eſté ſecouru, enſemble de quelques memoires par ſon fils Maiſtre Iean Fine, Docteur en Theologie, lequel ayant

appris.

que ie faisois vn abregé des vies des hommes Illustres, s'est mis en tout devoir, qu'il a peu, pour y faire mettre son pere. Icy i'eusse proposé les moyens ouuerts par Oronce Fine, propres pour toucher au doigt l'abus, qui a esté commis aux Mathematiques. Mais parce que ie ne veux frustrer aucun de l'honneur, qu'il merite à cause de ses labeurs, & qu'un chacun pourra mieux à propos apprendre de cét Archimede Dauphinois ce qui en est, que par le discours que je pourrois en faire, i'ay pris plaisir de le coucher icy dans le lict d'honneur, qui y est consacré aux hommes Illustres. Doncques Oronce Fine naquit à Briançon, qui est une ville en Dauphiné, l'année mil quatre cens quatre vingts quatorze. Son pere fut François Fine, Medecin & Philosophe excellent, accomply au reste en la connoissance des Mathematiques. De m'arrester icy à l'antiquité & noblesse de la maison dont il est issu n'est pas mon intention, car encores que je sçache bien qu'il soit de la souche des Fines & Charroüets, qui sont assez celebrez par ceux qui ayment la vertu, ie ne m'arresteray)dis-je) à la generosité de ses ancestres, dautant qu'icy je ne fais pas

estat de reciter les louanges qui luy sont escheuës, à cause de ses devanciers, mais de ce qu'il s'est luy-mesme particulierement acquis, sans secours, ayde & support de ses parens, dont le bon homme se plaint en quelque part de ses œuvres. Par ainsi de plaint faut je m'adresseray à nostre Oronce, lequel ayant perdu, estant fort jeune, son pere, pour la grande affection qu'il avoit aux estudes, vint à Paris, là où par inclination naturelle il s'adonna entr'autres aux Mathematiques, qui pour lors estoient rares & comme ensevelies. Il prit tant de peine apres elles, que sans precepteur, de soy-mesme il s'y façonna si bien, qu'apres en avoir fait preuve & en public par des leçons, il fut appellé par ce grand restaurateur des lettres le Roy François premier, Professeur és sciences Mathematiques. En cette profession il versa si bien, qu'au gré & contentement des gens de bien & malgré l'envie (dont ce bon personnage a esté autant poursuivy que nul autre de son siecle) il ressuscita en l'Vniversité de Paris la splendeur des Mathematiques, qui pour lors estoient par trop abastardies. Mais par ses tres-doctes

& elabourées leçons il leur redonna une telle vie, qu'il sembloit que par luy elles fussent ressuscitées, & que de nouveau l'escole de Platon fut reveillée dans l'Vniversité de Paris, ou que les Mathematiques fussent affinées par la dexterité, vigilance & leçons de ce Dauphinois. Si de bouche ou vive voix, ensemble par demonstrations en ses leçons, il avançoit grandement ces sciences, encore plus les illustroit-il par ses labeurs particuliers, tant par ses escrits que par inventions de plusieurs beaux instrumens & cartes, comme ayant la main non moins propre à fabriquer & dresser de tels organes, & à les peindre, que l'esprit à les inventer. Ce qui le rendit plus admirable, & le fit honorer par les Rois, Princes, Cardinaux, Ambassadeurs & autres, qui estoient étonnez comment il estoit possible, que sans aide & instruction d'autruy il fut parvenu en telle perfection. La plufpart croyoit qu'il avoit recouvert les ingenieux artifices qui avoient tant fait renommer le Sarragoussois Archimede. Et à dire le vray, ils n'avoient pas tort d'estre ravis en admiration de la subtilité de nostre Dauphinois, lequel par l'espace de

trente ans, & plus, qu'il a leu publiquement és Mathematiques (comme luy mesme tesmoigne en l'epistre qu'il a adressé au Roy Henry deuxiesme du nom, qui est au deuant de ses cinq livres de sa Cosmographie) avoit grandement esclaircy les difficultez qui se representoient aux Mathematiques, toutesfois il ne s'estoit pas voulu contenter d'une telle illustration, mais y a adjousté ces divins escrits, qui ont tellement affiné ces sciences, qu'on avoit coustume de dire, que les Mathematiques eussent un fort long-temps croupy en vn pietre & pitoyable estat (& à nostre merueilleux prejudice), si du pays du Dauphiné ne fut sorty vn Fine, qui les eut affiné. Et afin que ie monstre, qu'a tort on ne l'honoroit d'une telle loüange, je suis cõtant de dresser la liste de quelques-uns de ses œuures. Il a composé cinq liures touchant l'Arithmetique pratiquée, fort necessaire à ceux, qui veulent sonder le gué du reste des Mathematiques. Deux de la Geometrie pratiquée, où il dispute pertinemment de la quadrature du cercle & des dimensions des longitudes des plains & des solides. Cinq livres de la Sphere du monde, ou de la Cosmographie

& premiere partie de l'Astronomie, sans Commentaires, & avec les Commentaires de l'autheur mesme. Quatre livres des quadrans & horloges solaires. Où il a, outre les inventions des autres, qu'il a reformé de soy-mesme, inventé plusieurs choses, & a descrit fort à propos l'aiguille marine, & distingué les intervalles des heures égaux. Les Commentaires ou demonstrations sur les six premiers livres des elemens Geometriques d'Euclide. Le quadran universel de l'Astrolabe. La description de tout le monde en une fueille de papier, sous double figure du cœur humain. L'autre description du monde sous un cœur beaucoup plus ample que la premiere, & qui a esté fort bien veuë de plusieurs. La Chorographie des terres necessaires à l'intelligence de la Sainte Escriture, qu'on appelle le voyage de Saint Paul. La quadrature du cercle inventée & declarée par de si cleres demonstrations, qu'il n'est plus loisible d'en douter. Deux demonstrations de la mesure du Cercle & circonference au diametre. Vn livre pour trouver la difference de la longueur des lieux en tout temps, autrement que par les Eclypses de

la Lune. Le planisphere Geographique. Les theoriques des Planettes, illustrées de tres-elegantes figures. L'Almanach des conjonctions & oppositions luminaires pour trente cinq ans, avec ce qui peut appartenir au comput Ecclesiastique. Vn autre Almanach universel pour plusieurs années, escrit en Latin & en François. Quatre livres des choses Mathematiques, qui n'estoient auparavant connuës. La charte Gallicane. La Sphere du monde, proprement dite la Cosmographie, divisée en cinq livres, avec une Epistre touchant la dignité, perfection & utilité des sciences Mathematiques. Des douze maisons du Ciel, avec leur instrument, tracé & compassé selon la largeur de Paris d'une façon toute nouvelle. Du miroir brulant, engendrant le feu à la distance proposée. D'où on peut recueillir la demonstration de deux lignes, qui s'approchent l'une de l'autre, & ne se touchent jamais. Deux livres des Canons Astronomiques, sur deux livres qu'il a escrit de la Sphere du monde, & theories des Planettes. Briéve declaration de l'horloge où quadran general. Explication de l'usage de l'Aneau horai-

re. Mais qu'est-il besoin de m'arrester si long-temps sur la liste de ses livres, puis qu'il y en a plusieurs qui n'ont encore esté communiquez à la posterité : Ioint aussi que pour ses rares vertus il estoit fort bien receu des grands Seigneurs, qui se plaisoient à ses mœurs, qui estoient simples, ouuerts sans dol, fard, hypocrisie, mais d'un cœur franc, libre, joyeux & facetieux. Au reste estoit-il aisé à émouvoir à colere, mais aussi estoit-il prompt à appaiser, à faire plaisir à un chacun, tort à personne, craignant Dieu, & sur tout sans avarice, de laquelle il se sequestra tellement, que Philosophant il contantoit bien son esprit, mais n'emplissoit pas beaucoup sa bourse. Qu'il ait tenu à luy je ne le sçaurois croire, veu les doleances qu'il a souvent fait à plusieurs Seigneurs, de la disette où il estoit reduit, ausquelles ils ont si mal entendu, que le bon Oronce pour tous ses biens à sa mort, n'avoit que grande charge de debtes, où il laissa (à son tres-grand regret) embarrassée sa chere espouse Denise Blanche, chargée de cinq fils mâles & une fille. On fait estat de certains Orateurs, Philosophes & sçavās personnages,

dont certains avoient des moyens à regorger, d'autres jettoient leurs biens en la mer, comme s'ils ne leur euſſent ſervy que d'empeſchement pour bien philoſopher. Le docte Fine n'eſtoit ny des uns ny des autres, participant neantmoins avec les derniers, en ce, qu'apres s'eſtre dégarnis de leurs biens ils ſe trouverent pauvres, quant aux richeſſes. Pour le reſte ie n'eſtime point qu'il y eut perſonnage plus contant que luy, pour les biens qui ſont remarquez par les Philoſophes. Il eut beaucoup d'enfans, qui dénuez & de pere & de moyens ne demeurerent pourtant pas privez de ſecours, dautant qu'apres ſa mort pluſieurs bons Seigneurs déployerent leurs charitez à entretenir, maintenir & deffendre les enfans de celuy, auquel ils avoient durant ſa vie eſté fort affectionnez. Il y en a eu deux d'entre eux, qui ſuivirent les eſtudes non ſeulement de Mathematiques, mais auſſi l'un de Theologie & l'autre de Iuriſprudence, chacun gradué en ſa faculté. Enfin ce grave perſonnage, apres avoir travaillé l'eſpace de trente cinq ans pour le public, auquel il ſe departit tout le talent qu'il luy avoit eſté donné en garde, il

mourut en paix en sa maison à Paris le sixiesme jour du mois d'Octobre en l'année apres l'Incarnation du Sauveur & Redempteur de tous les hommes, mil cinq cens cinquante cinq, à quatre heures apres midy, qui est la mesme heure en laquelle il vint en ce mortel monde. Son corps fut enterré au Convent des Carmes à Paris. Apres sa mort les gens doctes ne sçachans par quel moyen reconnoistre le bien qu'ils avoient receu de leur Oronce, commencerent à mettre la main à la plume, & deplorer la perte qu'ils avoient faite. Et encore que ses fils ayent composé de fort beaux & exquis epitaphes, je n'ay osé icy les inserer, craignant, quoy qu'ils soient bien faits & raportans la verité, qu'on ne les debilitast de ce point qu'ils ne pouvoient porter témoignage necessaire à la loüange de leur pere. Ce qui seroit bien veritable, si seuls ils la maintenoient, & que plusieurs autres excellens & rares esprits ne l'eussent confirmée. Toutesfois pour oster tout moyen aux gausseurs & médisans de pouvoir marmoner entre leurs dents, j'ay esté bien contant de representer icy les témoignages de personnages irreprocha-

bles & dignes de foy. I'en produiray ſeulement deux, à ſçavoir du ſieur Iean Veſuve & du Seigneur Angelo. Ceux qui voudront en avoir davantage, prendront (s'il leur plaiſt) la patience de les lire dans les funerailles dudit Oronce, qui ſont imprimées.

Sonnet du Sieur Iean Veſuve.

Non ſeulement, pour ſouſtenir les Cieux,
Oronce a pris du grand Athlas la place,
Qui les deux pols & les aſtres embraſſe
Si dextrement, qu'impoſſible eſt de mieux:

Mais de la Terre enſemble ſoucieux,
A figuré tant bien chacune place
De l'Vnivers que ſon ſçavoir efface
De Ptolomée le renom en tous lieux.

Les Cieux craignans que par trop entreprendre
A eux ne peut & à la terre entendre,
De ſa ſemence ont ce monde forclos:

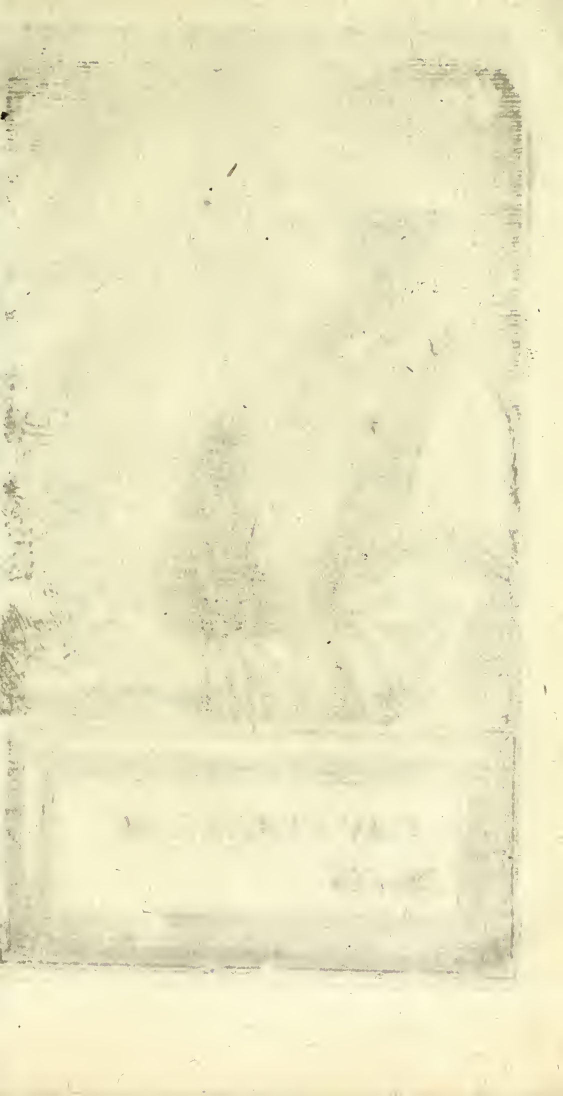
Et pour de luy joüir plus à leur aiſe,
Ont ſon eſprit mis hors de tout mal-aiſe,
L'oſtant du corps, où il eſtoit enclos.

De mesme le sieur Angelo, imitant ce que le subtil Guillaume Philandre Citoyen Romain avoit escrit à la loüange de cét Archimede Dauphinois, composa cét Epitaphe à sa loüange.

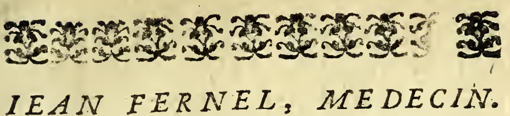
Celuy qui sceut du Ciel & terre entendre
Les grands secrets cy gist estroitement:
Que s'il eut pû mourir entierement
Mille tombeaux l'eussent-ils sceu comprendre?








IEAN FERNEL, ME
DECIN .



IEAN FERNEL, MEDECIN.

CHAPITRE XXXII.

IL euſt eſté requis pour déduire au long la vie de Fernel, Regent & Docteur en la Faculté de Medecine à Paris, & premier Medecin d'Henry ſecond Roy de France, commencer par les premiers exercices qu'il a ſuivy, pour ſe bien façonner en la perfection de Medecine qu'il s'eſt acquis : mais parce que le diſcours ſeroit trop long, en paſſant ſuffira de remarquer par maniere d'avant propos, deux points. Le premier ſera le lieu de ſa naiſſance, que j'aſſigne à Clermont, petite ville diſtant environ de vingt lieuës de Paris, encore que pluſieurs tiennent qu'il ſoit natif d'Amiens, mais ils croiront s'il leur plaiſt, & comme telle eſt la verité, que Fernel meſme s'eſt dit eſtre d'Amiens, pour le reſpect & honneur qu'il portoit à ſon pere qui en eſtoit natif. L'autre concerne le profit que le

public a receu des travaux de nostre Docteur. I'eusse pris plaisir de déchiffrer par le menu quelle peine & diligence il a mis à estudier, quelle contentement ses Regens & Docteurs ont receu de l'inclinatiō qu'ils voyoient en leur jeune escolier, par quels degrez il est monté au coupeau d'erudition, & enfin le bon raport qui a esté fait aux siens de l'assiduité & vigilance, qu'il employoit aux bonnes lettres, si la prolixité ne m'en eut découragé : & à dire le vray, tel recit n'eut que bien peu servy, puis que par le fruit qu'il a raporté, on voit assez clairement que tousiours il n'a pas esté endormy. Par ainsi laissant tous ces discours, qui pourroient de beaucoup amplifier sa loüange, je le representeray icy tel qu'il estoit, à sçavoir amateur du public, à l'avancement duquel il s'est de tout son pouvoir employé. Et premierement de ce pourront faire foy les non moins elegantes que tres-doctes leçons qu'il a fait par l'espace de deux ans au College de Sainte Barbe à Paris, où il a leu le cours de Philosophie publiquement. De dire avec quelle industrie il s'en est acquitté, ce seroit perdre son

temps, puis qu'il y en a, lesquelles pourront rendre témoignage de sa suffisance & capacité non assez admirée. Ce qui le fait sur toutes autres choses recommander, n'est point tant la haute & hardie entreprise qui l'induisit à cette charge, non moins difficile qu'ennuyeuse, que la methode qu'il tenoit à ouvrir les sens & intelligence d'Aristote avec telle facilité, qu'il n'y avoit esprit si grossier, dans lequel bon gré malgré qu'il en eut, il n'engrava les vrais secrets de la Philosophie. Icy je ne parle point par flatterie, un chacun sçait bien qu'eu ce temps la Doctrine Peripatetique estoit tellement espessie, qu'au lieu d'un Platon ou un Aristote, on n'entendoit bourdonner dans l'Vniversité de Paris, que des termes de Clithoüée, des sommaires de Pierre l'Espagnol & autres ergotismes, les plus cornus & farouches qu'il est possible de penser. Nostre Fernel quittant toutes ces rapsodies pour la plusparr barbaresques, se rangea sous l'estendard d'Aristote, lequel il representoit fort facilement, avec des termes dorez & vrayemẽt Ciceroniens. Il estoit tellement

amoureux des sciences liberales, que non contant de la connoissance qu'il avoit de la Philosophie, il se mit si avant apres les Mathematiques, qu'on ne pouvoit l'en tirer. Il entretenoit des ouvriers à ses despens, qui, selon ses projets, luy dressoient les Astrolabes & autres instrumens Mathematiques. Telle & si grande est la vertu de ces sciences, que l'homme ne peut les abandonner quand il peut les goûter. Non contant des grands frais qu'il y faisoit, luy-mesme s'exerçoit à faire leçons à des Escoliers, & ainsi de plus en plus se raffermissoit en l'ardeur qu'il avoit de se rendre parfait en la connoissance des divisions & certitudes Mathematiques. Il eust tel bruit que Iacques Strebé, homme de tres-digne sçavoir, & l'un des mieux disans de Paris, ne pouvoit durer qu'il ne fût continuellement avec luy, pour, conferant & communiquant ensemble, estre instruit de plusieurs points, dont il n'estoit pas trop bien informé és Mathematiques. Pendant un tel exercice il ne vaquoit pas à l'estat où sa vocation de Medecine l'appelloit, qui fit fâcher son beau pere, sa femme & ses amis contre luy, le reprenant de ce qu'il

tenoit

tenoit si peu de conte de son ménage. Cela fût cause que dés lors il quitta les leçons qu'il faisoit aux Mathematiques, renvoya ses ouvriers, & reprit l'exercice de Medecine, qu'il avoit interrompu. De specifier toutes les guerisons qu'il a fait, ce seroit un sujet de trop haute liste & de trop grande prolixité. Pour indubitable témoignage je ne veux produire que la singuliere estime que le Roy Henry eut de luy, telle qu'il le voulut faire son premier Medecin, sous gages de six cens livres, lesquels il luy continua, encore que pour l'indisposition de sa personne (qu'il supposa, afin de s'exempter de suivre la Cour) il ne demeura en quartier comme les autres. Cependant le docte Fernel prit l'occasion qui luy estoit presentée par la liberalité du Prince, il se mit à composer plusieurs livres, desquels il a fort illustré la Medecine. A la Phisiologie il a consacré sept livres, au premier desquels il traite de la description des parties du corps humain; au second des elemens, au troisiesme des temperamens, au quatriesme des esprits vitaux & de la chaleur naturelle, au cinquiesme des facultez de l'ame; au sixiesme des fonctions & humeurs; au septiesme de la ge-

neration de l'homme & de la semence. Quand à la Pathologie, il n'est poinct si necessaire que tres-suffisamment il n'ait expliqué. Il avoit bien deliberé de mettre à fin ce qui appartenoit à la Therapeutique, mais la mort le prevint, dautant qu'il ne peut mettre en lumiere l'œuvre touchant les medicamens simples, où il avoit pris un fort grand plaisir & peine non pareille, & si bien y avoit travaillé, que bien peu de maladie y avoit-il, à laquelle il n'eut ordonné recepte, telle qu'il avoit luy-mesme pratiqué. Mais la crainte qu'il avoit qu'un autre ne le frustra du fruit de ses labeurs, l'empescha d'en faire participans ceux qui en auroient besoin. Il faisoit son compte de les publier, alors que le Roy, apres la mort de M. Bourgeois son Medecin, le voulut rappeller pour le servir en son quartier, mais son entreprise fut entrecoupée par le destour qu'il eut à la suite de la Cour, dont il ne pût se garentir, encore qu'il fût sexagenaire, & quand tout est, dit-il, il avoit alors plus de loisir, que quand il estoit à Paris, où il estoit tellement pressé de tant de pratiques & visites qu'il luy falloit faire, que le plus souvent il estoit contraint de prendre son

repas tout de bout. Ce qui plus le débaucha fut, qu'il fut distrait d'ennuy qu'il eût, tant de la maladie de sa femme, que de la mort qui depuis luy survint. Laquelle il ne sceut supporter si patiemment, que, soit de regret, soit de peines & ennuis qu'il eut eu à la secourir, il ne se mit au lict attaint d'une fiévre si forte & violente, que dans peu de jours elle l'emporta de cette vie à l'autre, l'an 1558. & de son âge le 72. Ce qui a esté fort bien reconnu par un sien amy, qui fait doute si Fernel a esté emporté, ou pour déplaisir qu'il ait eu de la mort de sa bonne & loyale compagnie, ou lassé de Courtiser, ou ennuyé de vivre, ou qu'il estimoit que desia il avoit assez fait retentir son bruit & renommée par tout le monde. A cette occasion ay bien voulu proposer un distique qu'il en a fait, dont la teneur s'ensuit.

Conjuge FERNELIVS rapta perculsus, ut aulæ,
Vt lucis satur ut nominis interiit.

Il semble avoir laissé la principale cause, à sçavoir l'opilation de rate, qui abregeoit grandement la durée de ses jours, & ainsi que les Medecins l'ont trouvé par

l'anatomie qu'ils en firent apres sa mort. Le pauvre homme avoit eu auparavant vne fiévre quarte, qui avoit tellement dissipé la temperature de sa santé, qu'il avoit une perpetuelle inflammation, qui luy faisoit user de breuvages froids outre ses repas, & qui avec continuation de temps rangregerent la playe de telle façon, qu'avec la tristesse causée par la mort de sa femme, sa ratte se trouva fort interessée. Apres son deceds infinies lamentations de toutes parts furent entenduës, & entr'autres du Roy, qui deploroit la grande perte qu'il avoit fait en la mort d'un si fidele & expert Medecin. Les gemissemens aussi de tous ceux qui le connoissoient, & sur tout des Medecins, estoient grandement pitoyables, comme aussi avoient-ils quelque occasion pour estre privez de celuy qui avec telle force, vigueur & vivacité avoit éclaircy les plus difficiles secrets de Medecine, & duquel encore ils esperoient de grandes choses, & telles que si je les vouloient icy particulariser, ce ne seroit qu'agrandir d'avãtage la playe du regret qu'on doit avoir de sa mort: De nier que la perte ne soit bien grande on ne sçauroit, mais si les Medecins veulent prendre bien advis à ses

gestes, dicts & escrits il ont assez dequoy loüer Dieu, qui leur a enuoyé vn second Hippocrate. Les escrits qu'il a laissés publient assez sa loüange immortelle, puis qu'on peut puiser la connoissance des choses natureles & qui sont requises à la perfection de Medecine. Mais quant il n'y en auroit aucuns, les enseignemens qu'il a par son exemple donné à la posterité sont tres-suffisans pour rendre accomplis en Medecine les plus grossieres. Entre iceux ie suis bien contant d'en proposer deux, qui sont neantmoins mesprisés par des nouueaux Medecins refondus. Le premier est que lés Medecins, qui veulent bien verser en leur charge doiuent sur tout s'adonner à la practique, dautant qu'vn homme, quelque theorie qu'il ait de l'art de Medecine, si l'exercice & pratique luy deffaut c'est vne vraye idole. Ce qu'il auoit accoustumé de monstrer par la comparaison des autres ars & sciences auec la Medecine. Qu'vn Iurisconsulte soit aussi profond aux loix que fut iamais Iulien, Sceuola, Affricain, ou aussi subtil que Papinien, s'il n'a la routine de pratique il sera contrainct de demeurer muet, lors & quant le moindre chiquaneur viendra l'attaquer. De mesme est-il de

de la Medecine, qui est en ce à comparer avec la Iurisprudence, parce que ces deux sciences consiste principalement en fait, qui pour estre sujet à divers changemens, requiert aussi une recherche autre que celle que leur Theorie peut aprester. La diversité de maladies & guerison ne justifie que par trop mon dire. Mais pour d'avantage corroborer ce precepte du docte Fernel, je propose infinies cures qu'il a fait, & nommement la description Anatomique qu'il a si dextrement elabouré, que les plus experts Chirurgiens ont assez de peine de pouvoir l'imiter. Cela a fait que nous l'avons icy representé avec l'Anatomie; parce qu'il y estoit du tout ententif. Pour cela toutesfois ne vouloit-il paracelsiser ou tenir le parti des Empiriques, mais vouloit qu'à la Theorie on adjoutât la pratique pour plus grande perfection de la Medecine. L'autre advertissement que je fais icy de la part du Docteur Fernel, est que les Medecins avec grande discretion, prennent bien garde à ne se fonder plus avant que la raison ne requiert en l'Astronomie, qui est bien necessaire & profitable, mais au reste est fort dangereuse, si avec poids & mesure elle n'est

drachmée, tout ne plus ne moins que l'Antimoine, quoy qu'il serve à plusieurs belles guerisons, si est-ce qu'il cause la mort à celuy qui l'avalle, s'il n'est pris avec mesure, ou qu'il ne soit preparé, comme il appartient. De fait l'Astrologie est fort loüable, pour plusieurs usages que je pourrois remarquer, mais la prise en est si dangereuse, qu'il est besoin d'y user d'une discretion, de peur qu'elle ne vienne à renverser nostre cervelle. Il ne cõdamnoit pas cette partie d'Astronomie, qui ne découvre les mouvemens, courses, conversions & autres particularitez, tant des Cieux que des estoiles, au contraire il jugeroit qu'elle estoit fort seante au Medecin, comme il a promis en divers passages de ses œuvres. Mais ces maistres qui se mocquent de pronostiquer, dire les bonnes adventures, & par predictions genethliaques prophetiser l'heur ou malheur d'une personne, par l'observation de l'horoscope, jour de nativité & comportemẽt, il les tenoit pour enjoleurs & Nostradamiques imposteurs. Et neantmoins le mauvais temps a embroüillé l'école de Medecine d'un tas de bon-adventureurs & pronostiqueurs. Ils devroient rougir de honte, de perdre ainsi mi-

ſerablement leurs temps , & , abuſans ceux qui ne ſont gueres plus ſages qu'eux, ne predire pas qu'ils ſont des badins, mais par experience exhiber à vn chaſcun certains teſmoignages de leurs manifeſte folie. De dire qu'il ne faille que le Medecin ſoit ſoigneux obſeruateur du cours, & décours de la Lune, des temps & ſaiſons, des iours critiques & decretoires, on ne trouvera que je le mette en doute , mais que pour cela on doive ſupporter telles niaiſeries il n'y a aucune apparence. Par ainſi je prieray ceux qui juſques icy ſe ſont laiſſé embeguiner de telle baguenoderies, qu'ils ſoient au moins honteux de leur vergogne , & qu'ils ne reculent en arriere pour crainte qu'ils pourroient avoir d'eſtre montrez au doigt , comme ayant eſté ſeducteurs. Ils ne ſont les premiers qui ont pris le blanc pour le noir. Le docte Fernel autresfois y a eſté bien ſurpris, mais apres il s'eſt remis au droit chemin. Ce que j'en dis n'eſt pas que je ne prenne plaiſir à remarquer ce qui eſt d'imparfait en autruy. Mais l'envie que j'ay de racler de l'eſcole de Medecine telles vermines, m'a fait ſi long-temps arreſter ſur ce propos. Je ne veux pas auſſi dire que ce ſoit un axiome commun à

toute

toute la Faculté de Medecine, par trop je me mesprendrois, & aussi serois-je bien marry d'imposer telle calomnie à un Loüis Duret, Anthoine du Val, Marc de la Croix, Perdulcis, Laurens Iobert & autres, qui sçavent trop bien quelle est la vraye Medecine, & qui rejettent ces mal-adventureurs comme heretiques & indignes d'une si sainte compagnie qu'est la leur. Du temps de Fernel vivoient quantité de fort excellens Medecins, & entr'autres Iacques Sylvius, qui long-temps a esté Docteur Regent en la Faculté de Paris, où il acquit une reputation incroyable. A laquelle si nous accouplons l'honneur qui luy fut donné pour la docte interpretation de Iean Mesue & autres œuvres excellentes qu'il a mis en lumiere, nous ne pourrons assez l'admirer. Il eut pour precepteur Iean Tagaut, qui meritoit beaucoup pour la singuliere erudition de laquelle il estoit doüé. Mais encore doit-il estre plus prisé pour avoir dans son sein esclos & élevé son Sylvius. D'oublier Maistre Iacques Houlier & M. Iean de Gorris, ce ne seroit pas seulement leur faire tort, mais aussi à toute la compagnie des Medecins, & principalement

à leur posterité, qui se ressentant du lieu de sa source, embrasse d'une fort grande ardeur de courage la vertu & ses bonnes sciences, plusieurs autres ont fleury du mesme temps, desquels si je voulois faire liste, je pourrois trop grossir ce present discours : l'adjousteray icy seulement trois excellens Medecins, qui ont environ ce temps eu grande vogue. Entr'autres est cét excellent Medecin Milanois Hierosme Cardan, qui par sa subtilité a pû penetrer là, où les autres n'eussent osé regarder. Pour les choses naturelles il a esté tellement attentif, qu'en son livre de la subtilité il semble avoir esté transporté jusques au dessus de la region du feu. Il est vray que pour avoir trop voulu subtiliser, il a esté un peu aigrement repris des Philosophes, qui, apres avoir condamné sa trop grande curiosité, sont neantmoins contraints d'admirer la vivacité d'esprit de ce Medecin, qui si exactement a recherché tous les secrets de nature, qu'il semble, que depuis le centre de la terre jusqu'au dernier Ciel, il n'y ait coin ny canton qu'il n'ait trouvé ? Ah que s'il eut eu l'experience, aussi bien qu'il avoit le sçavoir, il estoit person-

nage, qui eut grandement profité à la Republique des Lettres. Ie me souviens avoir autresfois conferé avec luy en la presence du Cardinal d'Amboise, touchant quelques simples & la fueille de l'arbre du Bresil, que les Sauvages appellent *oura boutan*, mais par faute d'avoir esté sur les lieux il se trouva si abbatu, qu'il fut contraint de me le quitter, & se departir de l'opinion qu'il avoit, que cette feuille ressembla à celle du Noyer, à laquelle je me souviens avoir donné une touche au seiziesme Chapitre du vingt & uniesme livre de ma Cosmographie: En laquelle, comme aussi en mes autres œuvres, j'ay remarqué les fautes, où il a glissé pour avoir receu de mauvais advertissemens, ou pour avoir voulu assujettir à sa phantaisie ce qui naturellement & à la veuë d'un chacun se portoit d'une façon toute diverse. Quand aux Mathematiques, c'est là où davantage il a monstré qu'il avoit l'esprit aigu, tant à propos il a sceu compasser & mesurer toutes les proportions des quantitez tant continuë que discrete; mais, comme il estoit homme, s'il n'estoit du tout parfait, & le plus souvent il s'est laissé extravaguer

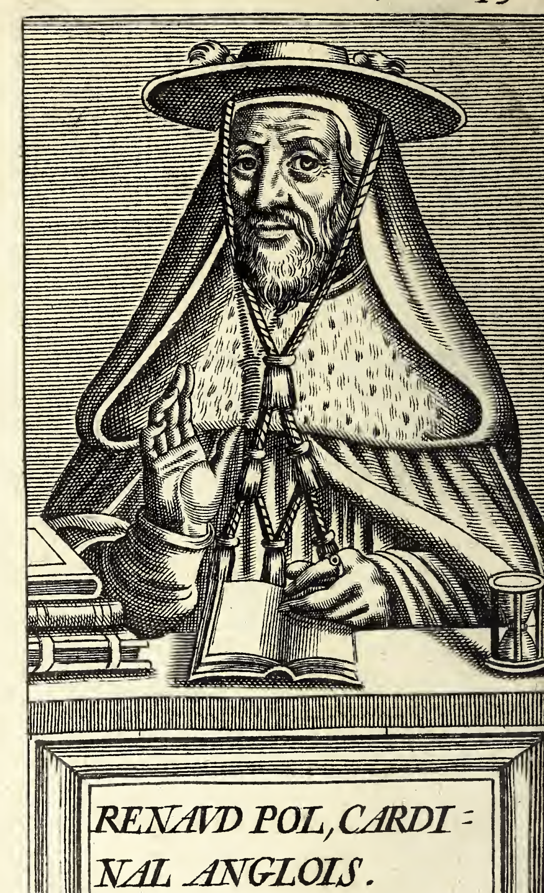
en des vanitez de conceptions, les plus estranges qu'il est possible de penser. Qui a meu Iules Scaliger de s'exercer à refuter les opinions & erreurs de Cardan, où il s'estoit fort subtilement comporté, & a bien relevé les plus habiles quand ils se sont laissé tomber. Ses Poësies sont tissuës d'un stile si haut & inusité, qu'outre le chaste & loüable sçavoir contenu, on y peut remarquer je ne sçay quelle framboise de gravité fort plaisante à ceux qui ne veulent se precipiter à faire jugemens. Enfin André Vesal de Bruxelles tiendra icy le dernier rang, homme d'une telle rareté & erudition, qu'à ce que j'ay appris il obtint remission du Pape d'avoir anatomisé un homme tout vif, lequel il pensoit estre mort. Il a composé fort elegamment de l'Anatomie & fabrique du corps humain avec les figures, & a fait plusieurs livres concernans la partie de Medecine Chirurgique, desquels tous les Medecins font grand cas. A son retour de Ierusalem il alla de vie à trespas en l'Isle de Lezante. Pour la proximité du temps, auquel ils vivoient, & mesme profession, j'ay bien voulu les joindre avec nostre Fernel, à l'honneur

duquel a esté composé cét Epitaphe.

Hippocratem natura parens mortalibus olim
Edidit, ipsa suum quo retineret opus.
Hoc duce longa fuit, magna ratione medendi,
Vita hominum. Tandem Ferneliumque dedit.
Quo medico Doctore volat tua, Gallia gentes
Fama per ignotas. Omnibus ille salus.
Iam vero ipse Deus longos ut carperet annos,
Fernelium & terris, quem dederat rapuit.
Antiquitas illum Naturæ laudibus iisdem
Nostra celebrabunt sæcula Fernelium.







RENAUD POL, CARDINAL ANGLOIS.

REGNAVD POL, CARDINAL Anglois.

CHAPITRE XXXIII.



LVTARQVE & autres qui discourent de l'heur & malheur de ceux qui se meslent d'affaires, ont sagement escrit, qu'il n'y a rien plus certain que l'inconstance de l'estat, auquel se pensent affermir ceux, qui trop mal advisez, imaginent quelque estre asseuré parmy les mondanitez de ce siecle, à la variable & fragile constitution duquel ils ont possible pris garde; mais sans me fonder plus avant en si profondes speculations, & laissant par mesme occasion la mal-heureuse fin, qui pour la pluspart ont rendu infortunez ceux qui bouffoient de gloire, heur & magnificence parmy les entremises de leurs affaires mondaines, je ne daignerois recourir à un Cesar, Pompée & autres grands & signalez personnages Romains, puis que, sans guere me peiner, je puis representer ce Cardinal Anglois, auquel je ne penserois faire aucun

tort de l'apeller joüet de fortune, si l'issuë de ses desseins n'avoit supplanté les sinistres efforts de sa mauvaise fortune. Ie n'auray affaire que choisissant la bonnace de la mer visiter les theatres qui sont élevez en l'Isle Britannique, pour se souvenir des heroïques exploits de ce tant renommé Cardinal. Mais qu'est-il besoin de m'hazarder à un tel voyage? sans bouger de nostre France je puis remarquer, choisir & discerner de point en point tout ce qu'il a genereusement fait, tant en Angleterre, qu'en France, Allemagne, Italie & autres lieux, cependant que l'ame luy a battu dans le corps. Pourtant ne voudrois-je essayer d'en coucher une liste par le menu, pour la crainte que j'aurois d'estre trop long. Suffira que le plus succintement je passe par dessus, encore m'asseuray-je que j'apresteray matiere d'admirer l'excellence des perfections qui accompagnoient ce personnage. Lequel nâquit l'an mil cinq cens, au mois de Mars de Richard Pol, cousin germain d'Henry septiesme, Roy d'Angleterre, & de Marguerite fille de George Duc de Clarence, qui fut frere propre d'Edoüard quatriesme, Roy d'Angleterre. Ses parens dés son enfance le firent

fort estudier en plusieurs Colleges, & principalement à Oxfort, si bien qu'estant âgé de dix-neuf ans il alla à Padoüe desia bien avancé aux lettres. Et estant en cette noble Vniversité il y fit si bien son devoir, que sur tous ses contemporains il emportoit le prix. Là il demeura cinq ans, apres il luy prit fantaisie de visiter les Saints lieux, partant en l'année du Iubilé il s'achemina à Rome; d'où il partit pour retourner en son païs, qui estoit grandement troublé pour le repudiement, que Henry huitiéme Roy d'Angleterre vouloit faire de son espouse Catherine, afin de prendre à femme Anne de Boulen, qui par apres fut decapitée. Ce grave Prelat au second voyage qu'il fit en Angleterre par vives raisons monstroit, qu'en saine conscience, & sans blesser son honneur & integrité de sa chaste renommée, il ne pouvoit poursuivre telle & si pernicieuse entreprise. Si ce Roy n'eut eu à sa Cour des flatteurs, tels qu'Estienne Gradiner (lequel, au raport de Baleus, composa une Apologie pour maintenir ces secondes nopces) & autres, il est hors de doute que jamais le Royaume d'Angleterre n'eut esté diffamé par cét inique, injuste, & des-honneste divorce d'Henry avec

Catherine, laquelle estant repudié se retira au Comté de Betfort au Chasteau de Kymbalon, & deceda le jour des Rois l'an mil cinq cens trente cinq. Voila ce que c'est, le Roy prenoit plaisir d'écouter Gradiner & autres badins, qui le chatoüilloient en sa lubricité, rejettant l'avertissement de l'Archevesque de Rochestre, Thomas Morus, Cardinal Pol & autres, qui regardans plus loin que leur nez, dissuadoient au Roy Henry de se licentier & abandonner à son appetit desordonné, qui pour quelque temps pourroit le resioüir, mais à la fin attiroit sur sa teste l'ire & indignation du Tout-puissant, & l'exposeroit avec tout son Royaume, en proye & mocquerie aux autres peuples. Doncques Henry voyant que ce Cardinal ne le vouloit flatter en ses folles & impudiques passions, il le prit tellement à contre-cœur, qu'il fut contraint de quitter l'Angleterre & faire voile là, où il pourroit faire alte cependant que l'injure du temps & malignité du siecle paroistroit sur son pauvre & desolé païs. Partant il eut permission du Roy de se retirer, & s'en alla à Venise, depuis à Rome, où par le Pape Paul troisiesme en l'année mil cinq cens trente six, il fut

fait Cardinal du titre de Saint Damien, & Archeveſque de Cantorbie, par le deceds de Iean Fiſcher, qui avoit eſté pour meſme occaſion decapité (ainſi que j'ay ailleurs remarqué.) Apres il fut envoyé de Rome par le Pape Iules (quoy que cette Sainteté fut cauſe de toute cette guerre) Legat en France & en Flandres, pour pacifier les troubles qui eſtoient entre le Roy Henry deuxieſme & l'Empereur Charles-Quint. Il fit pluſieurs voyages pour les remettre en concorde, avec des remonſtrances fort pertinentes, qui euſſent ſans doute eu lieu, ſi l'Empereur n'eut eu envie de trop embraſſer & le Roy de ne rien quitter du ſien. Ce n'eſt pas en la premiere lagation qu'il fit, de laquelle il ne ſe pût acquiter, parce que dés qu'il fut arrivé à Pavie, le Roy luy fit entendre qu'il n'avoit rien plus haſtif que de partir le lendemain, pource que le Roy d'Angleterre l'importunoit fort de le livrer en ſes mains: Ce que le Roy fit pour ne rompre point ſa foy au Pape, en traitant mal Pol, & pour n'agacer point l'Anglois en le retenant fort longtemps, & ne luy remettant pas entre les

mains. Icy doncques je parle du dernier Ambassade qu'il fit en France & en Flandres, pour traiter la paix entre le Roy & l'Empereur. Auquel voyage luy fut aussi donné quelque mécontentement de la part de l'Empereur, qui luy manda, aussitost qu'il sceut son arriuée à Diling vers le Cardinal d'Ausbourg, qu'il sejourna audit lieu jusques à ce qu'il fut appellé, & l'eut trouvé encore plus mauvais, s'il n'eut sceu que ce que l'Empereur en faisoit, estoit pour joüer du mariage entre Philippe son fils & la Reyne Marie. Apres il fut receu fort courtoisement, tant par l'Empereur que par le Roy, qui dés lors s'aigrirent davantage contre luy, presumant que, comme ce Cardinal estoit homme d'entendement & propre à bien manier une affaire, qu'il ne se pouvoit faire, qu'il ne mit en cervelle à quelques Princes d'entreprendre sur l'Estat d'Angleterre, se ressentant du tort qu'on luy faisoit. Et de fait en son autre legation, quand il fut contraint de se retirer vers Erard, Cardinal & Evesque de Liege, le Roy d'Angleterre promit au Senat du Païs-bas de soudoyer quatre mil hommes de pied pour l'Empereur, si on luy vouloit livrer Polus, lequel il avoit fait aupara-

vant bannir & proſcrire avec toutes les rigueurs & ſeveritez qu'il eſt poſſible de penſer, donnant cinquante mil eſcus à celuy qui le tueroit. Cependant ne laiſſoit ce pauvre exilé d'eſtre bien receu par ceux vers leſquels il ſe retiroit. Le Concile de Trente eſtant publié, le Pape l'éleut pour ſon Legat avec deux autres Cardinaux, & pour preſider audit Concile, où il eſtoit ſur le reſte du College des Cardinaux reſpecté. En telle eſtime eſtoit-il, qu'apres la mort de Paul troiſieſme la plus ſaine partie des Cardinaux eſtoit en deliberation d'élire Polus Pape, & perſevererent plus de deux mois en telle reſolution. Qui fut diſſipée, pource qu'il ne vouloit faire la canne, & nageant entre deux eaux, temporiſer avec le Cardinal Farneſe & ſes compagnons, de ſorte que deſpitez qu'il ne ſe laiſſoit flater, manier & mener à la pipée, ils ſe mirent à l'election de Iule troiſieſme. Auſſi vers l'Empereur Charles cinquiéme eſtoit-il fort humainement receu, lequel de fois à autre il réveilloit pour reſtituer la liberté qui avoit eſté ravie aux Anglois, pour leſquels il portoit la parole, comme celuy qui y avoit autant d'intereſt que nul autre. Et de fait j'ay cette

harangue, qu'il prononça en Allemagne, pour rappeller les forces de l'Empereur, qui estoit allé contre les Mahometans, afin qu'il les employa pour la redemption & restauration de l'Angleterre. Sur deux chefs principaux il fondoit sa requeste. Le premier est, le danger estant plus prochain à la porte de l'Estat de l'Empire, qu'il falloit premierement le chasser, que s'amuser à Soliman Empereur des Turcs, qui estoit bien éloigné des marches de l'Empire. L'autre est que la repudiation qu'avoit fait le Roy Henry, touchoit particulierement l'Empereur mesme, dautant que la fille d'un Roy d'Espagne avoit esté rejettée, à cause d'une paillarde (ce sont les termes, desquels il use) comme si c'eust esté la fille d'un basteleur, ou de quelque coquin, venuë des fins de Barbarie en cachette, se veautrer sur le lict Royal. Et il est bien à croire qu'on alloit bien broüiller les cartes en Angleterre, si les nopces d'entre Philippes Archiduc d'Austriche & Roy d'Espagne, & Marie Reyne d'Angleterre ne fussent intervenuës, ausquelles l'Empereur Charle-Quint (comme il estoit fin & accort, & preuoyant à ses affaires de longue main) plus volontiers il entendit, sçachant bien

que l'alliance, qu'il faisoit de nouueau auec la Reyne Marie, seroit tousiours pour amplifier les limites de sa domination. Car combien qu'il apperceut assez que ce mariage se faisoit contre la volonté de toute la Noblesse du pays, & du peuple) qui autrefois ne pouvoit moins en Angleterre qu'en vne Republique) si est-ce qu'il n'auoit moyenné la consommation, s'attendant que si ce Royaume estoit vne fois gouuerné à la deuotion de son fils, il en tireroit grandes forces & plusieurs commoditez pour la guerre. Et de fait il ne tint pas à la Reyne Marie, que les affaires ne reüssissent selon les desseins de l'Empereur: D'autant que dés qu'elle eut occupé le Royaume, elle fit trancher la teste, non seulement au Milord-Silphre fils du Duc de Northumberland, l'vn des plus grands Seigneurs d'Angleterre, qui auoit espousé Ieanne de Suffolk, & par ce moyen) apres la mort du ieune Roy Edouard) estoit entré en possession du Royaume, mais aussi fit mourir tous les Milords, qui auoyent tenu le party de la religion, ensemble ladite Ieanne, sa propre cousine, qu'elle fist degrader du sceptre & autres ornemens Royaux, estant grosse & pre-

ste d'accoucher: Et commanda que sa sœur Elizabeth fut estroitement fermée és prisons. Or parce qu'elle avoit besoin d'vn bon sage & fidele Conseiller, tel qu'estoit nostre Anglois) auquel naturellement elle portoit vne bonne affection, ayant esté instruicte & gouuernée vn fort long temps par Marguerite mere de Pol) des que les solemnités des noces furent celebrées elle despescha vn Ambassade pour faire venir ce Cardinal Pol en Angleterre, annullant tout ce, qui auoit esté fait contre luy par le Roy Henry & ratifié par Edoüard. A raison dequoy il prit la route d'Angleterre l'an mil cinq cens cinquante quatre, estant licentié par l'Empereur, & arriua à Londres le vingt-troisiesme jour de Nouembre, où il fut fort magnifiquement reçeu, nommement de la Reyne, qui protesta d'estre aussi aise de sa venuë que lors qu'elle fut declarée Reyne. Et partant pour confirmer d'autant mieux le bon & gratieux accueil qu'elle luy faisoit, elle le fit incontinent restablir en sa maison, famille, heritage, estats, honneurs & dignitez, dont le Roy Henry l'avoit banny. Cinq jours apres son arrivée il vint en l'assemblée, & ayant exposé la cause de sa legation en la presence du

Roy

Roy Philippes & de la Reyne, il les exhorta de retourner au gyron de l'Eglise Catholique Romaine, les asseurant que s'ils s'y convertissoient, le Pape leur seroit benin & clement. Le Chancelier Gardiner Evesque de Vvinchestre, apres avoir fait entendre à toute l'assemblée le singulier bien, qui leur estoit advenu d'avoir suscité un Prophete de leur semence ; c'est à sçavoir ce Cardinal, qui leur apportoit nouvelle du pardon, Indulgence & remission, qu'on leur offroit de la faute où ils s'estoient mépris, pour & au nom de tout le peuple remercia nostre Cardinal, acceptant de bon cœur le bien-fait qui leur estoit presenté. Et apres qu'ils eurent tous monstré par signes tresmanifestes qu'ils estoient repentans du schisme, par lequel ils avoient denié l'obeïssance au siege Apostolique, & qu'ils eurent affirmé tous qu'ils approuvoient ce qui avoit esté prononcé par le Chancelier Gardiner, il communiqua la Bulle de sa legation, laquelle fut leuë, afin qu'un chacun entendit qu'à fausses enseignes il ne s'estoit entremis à leur denoncer une telle pleniere remission. Puis il fit une harangue, par laquelle il montroit combien la repentance & contri-

tion de cœur eſtoit plaiſante à Dieu, & combien les Anges ſe reſioüiſſent d'un pecheur penitent, il remercia Dieu qui leur avoit inſpiré une ſi bonne affection de s'amender. Puis le Roy, la Reyne, tous les Princes & grands Seigneurs, pour monſtrer exemple d'humilité & conſternation d'eſprit, ſe proſternerent à genoux devant le Cardinal, avec le reſte du peuple. Lors Pol pria Dieu par ſa miſericorde, qu'il eut pitié de ſon peuple & luy remit ſes offenſes. Puis pontificalement & en qualité de Legat du Pape leur donna l'abſolution. Apres lequel acte ils s'entreregardoient l'un l'autre, eſtonnez d'une ſi nouvelle renaiſſance, donnans pour ce ſujet tous ſignes d'éjoüiſſance. Or pour ſuivre d'autant mieux le devoir de ſa charge, il moyenna envers le Reyne de rendre à l'Egliſe beaucoup de biens, qui luy avoient eſté oſtez par le Roy Henry. Et pour reformer l'Egliſe Anglicane, il fit aſſembler en un Synode tous les Prelats Anglois, où fut reſolu ce qui eſtoit pour lors le plus neceſſaire pour l'Egliſe. Bref les choſes allans en telle façon ſur la fin de Novembre en l'année mil cinq cens cinquante ſept & cinquante huit, la

Reyne Marie alla de vie à trespas, de regret qu'elle eut (comme l'on dit) tant de ce que Monsieur de Guise avoit pris Calais sur les Anglois, qu'aussi pour la mort de son beau-pere l'Empereur Charles-Quint, qui estoit advenuë bien peu de temps auparavant. Apres elle suivit bien-tost nostre bon Cardinal, qui la survesquit seulement de seize heures, & mourut agé de cinquante sept ans & six mois, en mesme année que deceda Charles-Quint. Ie sçay bien que ceux qui n'estoient pas des mieux affectionnez, tant à la Reyne qu'au tres-sage Pol, ont pris matiere de gazoüiller à credit, tant sur la proximité de la mort de ces deux personnes, que sur la naissance du Cardinal Pol, qui advint en la mesme année, en laquelle naquist l'Empereur Charles-Quint : sur laquelle ils subtilisent si curieusement, qu'à lire seulement les discours qu'ils en ont projetté, il n'y a homme de sain & meur jugement, qui ne les condamne, non point comme imposteurs, mais comme bannis & ridicules, qui nous veulent repaistre des niaiseries, qu'ils ont genethliaquement forgées sur les naissances & mort de ces trois personnes.

Ie les passeray donc sans m'y amuser plus long temps, pour m'adresser à ceux, qui escriuent que ce Prelat Anglois a esté Lutherien. Il est bien fasché, & n'eut esté aussi receu en leur compagnie, veu les trauerses, qu'il leur auoit donné. Ils soustiennent neantmoins qu'il s'est ressenty du Lutheranisme, s'appuyans sur quelques propos, qu'ils alleguent estre tenus par luy touchant la iustification & autres points desquels ils sont en discorde auec les docteurs Catholiques Romains. Dont ils conjecturoient que s'il perseueroit tousiours en telle opinion, qu'il quitteroit le Chapeau de Cardinal, & abjureroit sa Religion, dont par le passé il avoit fait profession. Premierement puis que cela gist en allegations, il est aussi sujet a estre contredit de fausseté. En apres quand bien on confessera, qu'il a dit encore plus qu'ils ne veulent, & mesme qu'il n'y a point de Trãsubstantiation, sur lequel il n'ait parlé selon les preceptes de Luther, est-il question de le Lutheraniser? Ceux qui font si grande feste de telles paroles, ne connoissoient pas bien lhumeur du Cardinal, qui n'avoit rien moins d'envie de se desister de son ancienne profession, mais comme il estoit

me, qui manioit de grandes affaires, pour en venir à bout & à son honneur il falloit qu'il palliât quelquesfois. Il ne vouloit que tirer les vers du nez des mal-adroits, afin qu'ayant découvert leurs secrets, desseins & intelligences, il leur dressa des pieges pour les attraper, si tost qu'ils se presenteroient à la campagne. Et pour mieux encore verifier mon dire, je suis tres-contant de monstrer, comme non point à feu & à sang seulement, mais par escrits aussi il poursuivoit ceux qui avoient tant soit peu de sentiment du Lutheranisme. Ie ne daignerois icy parler du nombre de Lutheriens, qui ont esté exterminez d'Angleterre par son moyen, afin que je ne donne occasion à aucun de dire qu'il avoit la robbe rouge, pour le sang humain qu'il avoit épandu. On sçait bien que ce ne sont pas les Ecclesiastiques, qui s'ensanglantent par la mort des humains. Ie ne veux que luy donner le glaive de la parole, lequel il a si bien remué, qu'à luy n'a tenu que l'Empereur Charles-Quint n'en ait fait une bonne boucherie. Ailleurs ne daignerois-je en prendre certain & évident témoignage, qu'en l'harangue dont j'ay cy-dessus fait mention. Là il foudroye d'une telle façon

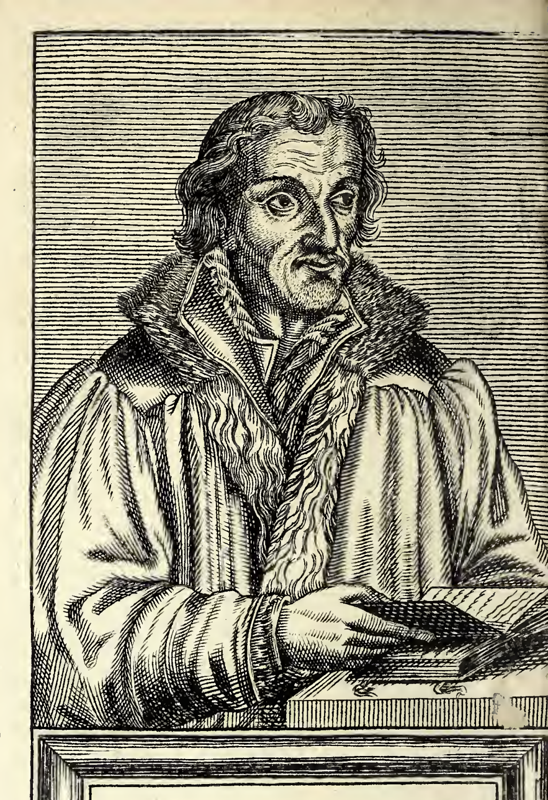
sur eux, que par l'artifice de sa bien disance il fait entendre à l'Empereur, qu'ils sont pires que Turcs, & de là il conclud que l'affection que ce grand Monarque auoit d'exterminer les ennemis du fils de Dieu, doit estre tournee sur les Lutheriens, lesquels il soustient estre sans comparaison pires que les Turcs. Quant à la source il la fait commune, mettant pour vn poinct conclu & arresté, que tout ainsi que le Mahometisme est vne secte de Chrestiens, qui iadis se sont retirez de l'Eglise de Iesus-Christ, aussi les Lutheriens s'en sont éloignez, ne voulans recognoistre le Chef vnique de l'Eglise en terre, estably pour vicaire du Sauueur. Ce qui les rend plus à condamner (dit-il) est qu'estans parmy les Catholiques, ils ont neantmoins laissé l'Eglise, à laquelle ils s'estoyent voüez. Si les pauures Turcs eussent eu la trompette aussi pres de leurs aureilles, il asseuroit qu'ils n'eusent fait vne si lourde & miserable desmarche. De là il infere que l'Empereur se doit plutost armer contre ces nouueaux Turcs que contre Soliman. Et afin que ie n'oublie rien du principal artifice, dont il vse en sa harangue, en ce monstre-il que les Turcs ne sont si detestables comme il fait

les Lutheriens, que les Monafteres font foufferts par les Matematiftes, mais en Angleterre eft prohibé & deffendu de faire exercice, fervices & ceremonies felon les ordonnances de l'Eglife Catholique Romaine, fur peine de mort, de laquelle on menace ceux, qui oferont parler ou difputer de la nouvelle Religion, qui eft receuë en Angleterre. Il a efté befoin que je déchiffraffe ainfi au long ce point, non point tant pour prouver que ce Cardinal n'a jamais efté attaché au Lutheranifme (dautant que de ma part je n'ay jamais eftimé qu'il s'y foit voulu laiffé plier; mais pour d'autant mieux découvrir la ferveur & zele vehement qu'il avoit à accroiftre l'eftenduë des limites de l'Eglife Catholique Romaine. Ie ne fuis pas à apprendre ce qu'ont accouftumé de dire les partifans de Luther de cét aviliffement, duquel ils font leur profit, pour montrer que noftre Prelat Anglois fe reffentoit du Mahometifme, auquel il prenoit plus de plaifir qu'à la doctrine de Luther. Mais les bonnes gens tenans ce langage, monftrent qu'ils ne connoiffoient ny Pol ny fon intention, & qu'ils n'ont pû prendre advis au but où tendoit Pol, qui du premier

coup le justifira d'une telle impieté. Il ne taschoit en tant qu'en luy estoit, qu'à déraciner de son païs ceux, qui par prevention avoient occupé la place qu'il devoit tenir, pour les en dénicher & inciter à ce les Princes il les faisoit plus execrables que ceux, qu'on tient pour les plus meschans & mal-heureux de tout le monde, ennemis de pieté, de Dieu & de Chrestienté.



PHILIPPES



PHILIPPE MELANCH=TON.

PHILIPPES MELANCHTON.

CHAPITRE XXXIV.

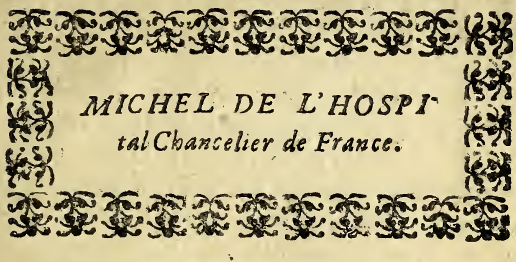
CEVX qui, sans se passionner trop, prendront advis aux gestes, dits & escrits de cét Allemand, trouveront qu'encore qu'il se soit un peu avant meslé des affaires de la Religion, qu'avec une prudence admirable il s'est depestré de toutes les calomnies dont il pouvoit estre attaqué. Cela fera que remettant au Lecteur le vray jugement de ce qu'il peut avoir escrit sur la Theologie, je toucheray quelque mot de l'adresse qu'il a eu, pour le fait des sciences humaines. Esquelles à peine a-t-il pû trouver homme, qui pût marcher avant luy, tant estoit-il parfait & accomply. Ie suis asseuré d'un point, que quelques envieux qu'il ait eu, qu'il ne leur a point permis luy mettre le pied sur la gorge. Encore doncques qu'il fut un peu adherant en ses opinions, & qu'aisement il ne s'en démordit, dés qu'il avoit quelque raison pour boule-

vert, il n'estoit neantmoins de ses satyriques censureurs & rebarbaratifs, qui ne se soulent jamais de piquer leur ennemy. Pour preuve de mon dire je ne voudrois employer que ses escrits, qui témoigneront que plusieurs grands & puissans adversaires l'ont attaqué, ausquels il s'est opposé si sagement, que par sa patience il a rompu & amolly la dureté & fierté adamantine de leur cœur. Ce n'est pas que je veüille nier que quelquesfois il ne se soit licentié à reprendre ceux, lesquels il pensoit s'estre mépris en quelque chose, & rembarrer l'impetuosité des torrens qui sailloyent à l'encontre de luy. En un mot oseray-je bien affirmer, que ceux qui luy sont le moins affectionnez, confessent qu'il a esté doüé de fort bonnes parties, qui l'ont rendu grandement admirable. Aux Mathematiques & Astrologie y a donné si profondement, qu'aucuns trouvans dequoy à redire en toutes choses, se sont essayez de luy faire croire, qu'il s'y arrestoit trop, & qu'il eut fait beaucoup mieux, si pour la Republique, ou pour l'Eglise de Dieu il eut employé les heures qu'il a voüé à ces sciences. Mais ils ne considerent pas, que philosophant sous les proportions des quantitez, tant

celestes qu'inferieures, il n'a point mis sous le pied le soin, qu'il devoit avoir du profit & edification de l'Eglise Chrestienne. Quant à la police, on ne pourra me nier, qu'il ne s'y soit employé autant & plus, que si particulierement il se fut destiné au gouvernement des Royaumes & matiere d'estat. De ce feront foy les conseils & advis qu'il a donné à plusieurs Seigneurs, qui reconnoissans ce personnage si bien né aux affaires, recouroient à luy comme à l'Oracle d'Apollon, pour estre satisfaits des points dont ils estoient en peine. Ie ne daignerois icy proposer le recit de ses livres, qu'il a dedié pour la grammaire, poësie & autres arts liberaux. pour n'estre pas long. Autresfois je me souviens avoir parlé en ma Cosmographie de quelques missives, que ce grand personnage m'a escrit, auquel je n'ay pû me tenir que je n'aye donné une attaque, pour l'erreur qu'il a commis en parlant de Themistitan. Or ce bon personnage, apres avoir vescu 63 ans, & autant de jours, mourut à Vvitemberg, le 19 jour d'Avril, l'an mil six cens soixante, au grand regret de plusieurs, qui deploroient leur Melanchon, qui avoit fait pro-

fession publique d'enseigner par l'espace de quarente ans.





MICHEL DE L'HOSPI-tal Chancelier de France.

CHAPITRE XXXV.

COMME celuy auquel eſt dedié le diſcours de la preſente vie, eſtoit un des premiers, & des plus advancez és Eſtats, honneurs & dignitez du Royaume de France, auſſi, ſans flatter, je puis aſſeurer qu'il ſe faiſoit paroiſtre par deſſus les autres par l'excellence de ſon ſçavoir, prudence & integrité merveilleuſe : Autrement j'euſſe ſemblé luy envier la gloire, que je ne pouvois, ſans trop grande ingratitude, couler ſous ſilence. Ioint que, comme tous gens de bien doivent reverer la memoire d'un ſi rare perſonnage, je dois en particulier l'honorer, ayant eſté veu, receu & careſſé de ce Protecteur des hommes lettrez de ſi bonne façon, qu'à tout jamais je me reconnois luy en eſtre obli-

gé. D'vn poinct dois-je le loüer, qu'il prenoit plaisir à voir des antiquitez, medales anciennes & autres gentillesses, ouïr discourir ceux, qui auoyent veu de la verité de l'assiete des pays estrangers, des mœurs des peuples & proprietez des contrées esloignées. Et à ceste occasion, comme il eut entendu que j'auois voiagé & descouuert plusieurs regions, fallust qu'il confera auec moy par diverses fois des difficultés, qu'il auoit à cause du peu d'accord des anciens Cosmographes auec les Modernes. Or quoy que ie luy sois fort affectionné, si proteste-ie, que icy ie ne veux coucher que ce que je connoistray s'accorder avec la verité. Tres-volontiers j'eusse proposé son portrait, si le Seigneur de Beze ne l'eut desia couché dans son œuvre des portraits des hommes Illustres. Ie suis fâché qu'il luy met la chandelle derriere le dos, comme si la lumiere n'estoit pas pour les yeux. Ce n'est pas que je ne sçache bien qu'il le veut taxer de de ce qu'il ne s'est declaré ouvertemẽt du party de ceux de la Religion : mais s'il prend la lumiere pour sa Religion, je le quitte, & luy confesseray qu'il y a une infinité de personnes, qui l'ont veu vivre à la Catholique: Si ce n'a esté de cœur on ne le

sçauroit deuiner, cela estant vn secret, qui n'est reuelé aux hommes. Et quant à la ressemblance, qu'il feind d'Aristote auec nostre Chancelier, s'il la prend pour les traicts & lineamens du visage. Il n'y a homme, qui, faisant rapport du portrait, que i'ay cy dessus donné au vray d'Aristote, auec celuy, qu'il a fait tirer au vif de cét Auvergnat, ne reconnoisse du premier coup qu'il y a beaucoup à redire. S'il se vouloit arrester aux desseins de l'un & de l'autre, je luy passeray cét article sans aucune difficulté, que tout ainsi qu'Aristote gagna le cœur de son Alexandre pour redresser sa ville de Stagire, aussi le Chancelier de l'Hospital s'est autant qu'il a pû, mis en tout devoir de relever les desolations de ce Royaume, lequel il voyoit en danger, & pancher à une totale ruine, ainsi que plus distinctement nous apprendrons par le fil de la presente Histoire, laquelle pour la pluspart nous avons recueilly du testament, qu'il fit âgé de soixante sept ou soixante neuf ans, en l'année mesme qu'il mourut, le jour auparavant son deceds. Là ce bon Seigneur reconnoist franchement jamais n'avoir pû estre resolu, s'il avoit esté né avant la guerre esmeuë contre les

Genevois, ou alors qu'elle fut achevée par le Roy Louys douziesme. Son pere servoit à Charles Duc de Bourbon, non seulement de Medecin, mais aussi de Conseiller. De fait il luy estoit si affectionné, qu'en la retraite qu'il fit vers l'Empereur Charles, laissant en France tous ses enfans, tant fils que filles, qui estans en fort bas âge, ne pouvoient souffrir les hazards & ennuys d'vn tel voyage. Nostre Michel estoit à Thoulouse aagé de dix huit ans, & encor qu'il n'y fut pour autre occasion que pour estudier, par souspçon il fut enleué & enfermé aux prisons publiques iusques à ce qu'il y eut expres mandement du Roy de le relascher, & luy permettre sa liberté, pour poursuiure ses estudes, puis qu'il n'auoit esté trouué entaché d'aucune presomption qui l'eut peu rendre coupable. Apres suruint cette malheureuse bataille de Pavie, pour la prise du Roy François premier, où le Seigneur de Bourbon ne se porta que trop vaillamment, d'autant que les Espagnols enuieux de l'honneur qu'on luy deferoit, trouuerent moyen de le faire disgracier enuers l'Empereur à cause des Ambassadeurs François, qui de propos deliberé conferoyent & parle-

mentoyent auec luy pour le rendre sufpect aux Imperialiftes. Cela fut caufe, auec l'efperance qu'il auoit perdu d'auoir en mariage la fœur de l'Empereur, qu'il prit la route d'Italie: où il trouua les cartes bien embrouillées, dautant que le Roy s'eftant ligué auec les Princes d'Italie auoit mis le fiege deuant Milan : Et parce qu'il deuoit prendre long traict, ce Medecin, craignant que fon fils ne fit, par vne trop longue difcontinuation, brefche merueilleufe à fes eftudes, donna charge à quelques voituriers de l'emmener, auec lefquels il fortit de Milan, defguifé en habit de muletier, & non fans grand danger de fa vie paffa la riuiere d'Abdua, & apres alla à Padoüe, où de toute ancienneté les Eftudes du Droict fleuriffoyent. En cefte Vniuerfité fon pere le laiffa par l'efpace de fix ans, puis le rappella à Boulogne & à Rome : Là il fut honoré d'une place de Iuge, qu'on nomme les Auditeurs de la Rote de laquelle s'eftant deffaict par l'aduis de fon pere pour les promeffes que luy fit le Cardinal de Grandmont de l'auancer à plus grands Eftats au pays, il fût fruftré en mefme temps de l'efperance, qu'il auoit d'vne part & d'autre : car l'Eftat d'Auditeur fu

donné à vn autre, & la mort, qui surprit le Cardinal de Grandmont le recula de l'esperance, qui l'auoit ramené en France. Estant ainsi entrepris il se mit à suiure le Palais, où il n'eut pas demeuré trois ans, qu'il prit à femme Marie Morin, fille du Lieutenant Criminel Morin, qui eut pour doüaire vn Estat de Conseiller de Parlement, lequel il exerça enuiron neuf ans, puis fut enuoyé Ambassadeur à Boulogne pour le Roy Henry, où le Conseil vniuersel de tous les Euesques auoit été étably & publié pour quelque reformation. Et au lieu qu'il s'estudioit à pacifier tout, voyant que les inimitiés, discordes & partialitez pululoyent, & que les piques des dissensions des Grands embroüillerent dauantage les affaires, apres auoir fait sejour de seize mois en cét Ambassade il se trouua luy mesme embaraissé au broullis plus auant qu'il n'eut souhaité. Cependant Madame Marguerite, sœur du Roy Henry, Princesse tres-vertueuse, deüement aduertie de la suffisance du Conseiller de l'Hospital, à laquelle quelques-vns portoient vne den, pour les heureux commencemens qu'ils voyoient à la naissance de son auancement, elle ne se contenta pas

seulement de le deliurer du present danger, où il estoit engagé, mais luy donna aussi vn estat de souueraine authorité en sa maison, & de grands moyens enuers le Prince. Tant plus il se forçoit de manier les affaires de cette Princesse en toute fidelité, tant plus prenoit-elle de plaisir de l'employer en grandes charges & l'honorer des plus grands estats qu'elle pouuoit. Il fut par sa bonté & benigne faueur bien-tost apres ordonné chef & sur-intendant des finances du Roy en sa chambre des Comptes, & apres la mort du Roy Henry esleu du priué Conseil, & depuis choisi pour conduire sa maistresse en la maison de Philibert Emanuel, Duc de Sauoye son mary. Au seruice de laquelle ie ne veux point icy specifier comment il s'employa, veu que le regret qu'eut cette tres-illustre Princesse de quitter ce Soleil de prudence, sagesse & dexterité, quant il fut mandé par le Roy François deuxiesme, ne peut que trop iustifier ma preuue. Toutesfois cette bonne Dame, comme elle estoit naturellement encline au salut, & auancement de la France, ne pût luy refuser vn François, qui par sa vertu pourroit la redresser, ce qui l'eterniseroit au milieu des

autres nations. Doncques apres la mort de François Olivier Chancelier de France, qui mourut à Amboise, en l'année mil cinq cens soixante, arriva un courrier en grande diligence de la part du Roy François, qui appelloit ce Chancelier de la Duchesse de Savoye, pour estre son Chancelier de France. Que le mandement ne luy chatoüillast le cœur il n'en faut douter, puis que, comme il estoit homme, il est impossible qu'il ne fut réveillé des allechemens de gloire. Mais comme il voyoit les affaires embarrassées en France, il aprehendoit que la preéminence qu'il devoit tenir ne luy fut plus prejudiciable & ennuyeuse que profitable & agreable. Toutesfois l'envie qu'il avoit de s'exposer pour le bien de sa patrie, & qu'il ne pouvoit éconduire la requeste qui luy estoit faite par son Prince, il vint en Cour, où il ne fut pas plustost arrivé, qu'il trouva tout troublé d'un grand bruit de guerre, à cause du tumulte d'Amboise, & eut alors bon besoin de déployer les grands tresors de prudence dont il estoit doüé, d'autant qu'il avoit affaire à des personnages, qui luy tailloient autant de besogne qu'il en pouvoit demesler. Ie ne m'amuseray pas icy à specifier quels ils

estoient, pour quelle occasion ils se remuoient, & si à droit ou à tort ils se partialisoient, cela n'estant pas du present sujet. Ioint aussi que plusieurs ont tenu qu'il s'est rendu plus particulier au party des uns que des autres. Qui a esté cause de la retraite qu'il fit hors de la Cour, quoy qu'aucuns, peut-estre trop curieux, en ayent forgé autres occasions plus temerairement qu'à propos. Ie suis bien asseuré, que si jamais il y eut en France Chancelier, qui prit peine à faire maintenir la justice, c'est le Seigneur de l'Hôpital, lequel emporte cét honneur, mesme de la bouche de ceux qui n'estoient pas de son party, qu'il estoit homme juste & entier, qui en ses deliberations ne flechissoit contre le droict & equité pour aucune acception de personnes. D'où quelques-uns se sentoient tres-mal edifiez, pour la severité dont il poursuivoit la lacheté de leurs vices. Aux pauvres, miserables & dénuez de moyens, moyennant qu'il apperceut qu'ils marchassent droitement en besogne, il faisoit faire la plus prompte & meilleure justice qu'ils eussent sceu desirer, & il n'estoit besoin par placets & importunes supplications rechercher l'audience. Il donnoit si bon ordre,

que les pauvres parties, sans languir avoient briefve expedition de leurs poursuites. Dés qu'ils découvroit quelque sinistre foy, il déchargeoit si rudement sur la fripperie des chicanneurs, qu'ils perdoient toute envie de plus retourner devant luy, pour eluder un Conseil & tourmenter leurs parties. Contre les sang-suës des finances du Royaume il estoit tousiours bandé, tellement que la souris ne craind point d'avantage le chat que faisoient les rats de la Cour la severité de ce Chancelier. Lequel sur la fin de l'avant-propos & narré de son testament, soustient qu'il s'est absenté de la Cour seulement, pour n'avoir voulu authoriser la prise des armes, sans qu'au prealable & avant toute œuvre on eut l'advis des Parlemens, qui sont Souverains Iuges des affaires qui se presentent. De fait on sçait tres-bien, que quoy que les armes ayent esté prises par quatre fois durant qu'il estoit en charge, il a tousiours tendu à la paix, estimant qu'il n'y avoit rien si dommageable à un païs qu'une guerre civile, ny plus profitable qu'une paix à quelque condition que ce fut. Il n'a sceu si bien remonstrer, que les guerres civiles n'ayent trop avant

rampé dans ce pauvre Royaume, & l'ayent à peu prés devisagé. Ce fut à la sollicitation de ce Chancelier, que plusieurs Ordonnances, Edits & Statuts ont esté faits & publiez par nos Roys de France pour le soulagement du peuple, & conservation de la Iustice. Entr'autres avons-nous cét Edit du Roy François deuxiesme, qui refrene les secondes noces par la liberté, qui estoit ostée à celle qui se remarira de donner davantage à son second mary, qu'à l'un de ses enfans du premier lict. L'occasion de cét Edit fut, pource qu'il advint qu'une femme de ce Royaume, grande en biens, s'enmouracha d'un jeune Seigneur, qui parce qu'elle luy sembloit par trop sur l'âge, ne faisoit aucun compte de la vouloir prendre à femme. Elle se sentit tellement outrée de son amour, que comme elle le connoissoit friand d'avoir de l'argent, elle luy fit une donation de tous & chacun ses biens. Sur lesquels seulement elle vouloit qu'on leva ce qui pouvoit appartenir pour la Falcidie, & legitime portion de ses enfans du premier lict. De maniere que ses enfans pour un simple morceau de pain demeuroient comme frustrez de l'hoyrie

maternelle, transportée au second mary. Pour prevenir telles surprise, ce Chancelier ramena en nostre France l'ordonnance de l'Empereur Leon, de laquelle est fait mention en la loy *hac Edictali*, 6. au *tit. de secund. nupt.* au cinquiesme livre du Code de Iustinien, qui deffend qu'on ne puisse donner ou laisser au second party plus qu'à l'un des enfans du premier lict. Ce que j'ay bien voulu toucher en passant, pour rembarrer certains drolles, qui prennent plaisir à médire & detracter de ce qui est le mieux & le plus saintement ordonné du monde, & voudroient volontiers faire accroire à ceux qui les écoutent railler, que ce Chancelier loüoit son sçavoir au plus offrant & dernier encherisseur, & que gagné par quelques sinistres & illegitimes moyens, il auroit innové cét Edict. Ie ne daignerois faire fort icy de l'integrité & rondeur de ce personnage. Ce seroit trop l'abaisser, que de luy faire plier le bras pour donner sur tels badins. Il ne faut que le livre, & je leur monstreray la Constitution, qui gist au lieu que j'ay cotté cy-dessus. Et par consequent j'infereray une conclusion plus que necessaire, qu'ils sont ignorans, & n'ont fueilleté les livres de Droit,

ils eussent appris qu'il y avoit fort long-temps que cétte ordonnance estoit bastie, ne restoit que de la reduire en pratique parmy nos François. Ce qui a esté fait à l'instigation & poursuite de ce sage & prudent Auvergnat, lequel comme il estoit d'un esprit doué de merveilleuses graces, aussi n'en estoit-il vilain, mais les dispersoit à sa patrie, lors & quant il connoissoit que l'affaire le meritoit. Icy il me sera permis de m'arrester tout court, pour priser la fertilité du païs d'Auvergne, qui a esté si heureux en ses nourrissons, que les plus sublimes & plus admirables esprits, qui ont honoré nostre France, ont pour la pluspart esté antez dans cette Auvergne. D'une infinité je n'en veux choisir qu'un, & joindre avec le Seigneur de l'Hospital que ce grand Chancelier Antoine du Prat, qui par son tres-digne sçavoir & rare prudence a avec tel heur exercé cét estat, qui est seul & le premier des Estats des gens de longue robbe, qu'à jamais sa memoire ne sçauroit estre assez celebrée. Or pour retourner vers nostre Chancelier de l'Hospital, apres qu'il eut apperceu que durant la calamité & inclemence du temps, il ne faisoit pas bon en Cour pour luy, il se retira aux champs

auec sa femme, famille & petits enfans, afin que, se sequestrant des publiques negoces, il pût tromper l'oisiueté. De fait ce fut alors qu'il se mit (à l'exemple de Ciceron) à composer ces belles & excellentes œuures, qui ont esté mises en lumiere, & plusieurs autres, qui restent encores en sa Bibliotheque, ainsi que vous verrez au succinct recueil, que i'ay fait des principaux chefs de son testament. Par lequel il ordonna, que tous ses biens & heritages viendroyent à ceux, ausquels ils appartiennent par les Loix & coustumes du pays, ne faisant en cela Loy ny prerogatiue à aucun. En outre que sa femme gouuerneroit le tout en commun d'vne singuliere pieté, pour ce deffendoit, qu'on ne luy demanda aucun compte de la tutelle ou curatelle. Semblablement que ses petits fils, nés de sa fille, qui sont de la famille des Huraults, auroient vn nom ajousté au leur, en sorte que l'aisné, nommé Charles, escriroit ainsi son nom Charles Hurault de l'Hospital, afin que ce nom adjousté seruit pour distinguer les familles des Huraults, qui sont en grand nõbre: ce qui a esté autresfois practiqué à Rome, & se treuuent aussi de semblables exemples en nostre Fran-

ce. Et pour ce vouloit que quelque memoire de ſon nom demeuraſt en cette famille, en laquelle il avoit apporté les plus grands Eſtats de la Republique, & meſmement l'Eſtat de Chancelier. Ce qui les encourageroit à ſuivre les traces & veſtiges de leur grand pere, pour parvenir à pareils degrez d'honneurs. Faiſoit Magdelaine de l'Hoſpital heritiere de tous & chacun ſes biens. Laiſſoit & leguoit toute ſa Bibliotheque à Michel Hurault de l'Hoſpital, qui luy ſembloit plus propre & plus affectionné aux bonnes lettres que les autres petits. Toutesfois vouloit que ſa femme & fille gardaſſent ſes livres afin que perſonne n'en pût rien ſouſtraire: Sous condition qu'elle ſeroit ouverte pour la commodité de ceux de la famille, enſemble des Domeſtiques & autres qui frequente la maiſon: au lieu dequoy il vouloit qu'on donna à chacun des petits fils cinq cens livres tournois pour une egalité de legitime portion, afin qu'il n'y eut pas un d'entr'eux qui pût ſe plaindre qu'un autre eut eſté preferé à luy. Quand aux monnoyes d'antiquailles, d'or, d'argent, de cuivre, medalles, & le ſurplus de ce qui eſtoit en ſon logis, il le laiſſoit à la diſcretion de

sa femme & de sa fille d'en disposer; lesquelles neantmoins il veut estre gardées en sa maison par indivis, avec quatre beaux vases d'ouvrage d'Allemagne & cette medale du toureau, qui luy avoit esté donnée par Madame Marguerite, Duchesse de Savoye sa maistresse: Prioit le Seigneur de Bel-esbat son Gendre de prendre garde & avoir soin que ses livres de Droit Civil, qu'il avoit reduit en articles par methode, ne fussent déchirez ou bruslez, mais qu'ils fussent donnez à l'un de ses petits fils des plus capables, & qui pourroit à l'imitation de son Ayeul les achever. Il y avoit encore quelques autres Chefs en ce Testament, lesquels je ne coucheray pas icy, craignant d'ennuyer le Lecteur d'une trop grande longueur. Il a cependant esté besoin de deduire ainsi au long cét affaire, non que j'aye envie de découvrir l'estat particulier de la maison de ce Chancelier, mais pour, donnant le patron d'une disposition testamentaire, aussi bien ordonnée qu'on sçauroit souhaiter, témoigner à la posterité combien il a esté amoureux des bonnes lettres. Autresfois il m'a fait cét honneur de me faire voir quelques raretez de son cabinet, mais je puis témoigner que c'estoient des

singularitez merveilleuses. Ie regrette une chose, que les affaires qu'il a eu sur les bras, nous ont privez du recueil qu'il a fait en ses livres du Droit Civil. Cela doit réveiller le cœur de ceux, qui luy touchāt ont ce bon-heur que de flairer les fleurons qui y sont parsemez, de conserver cherement un tel & si pretieux tresor, & employer pour achever une si digne & excellente entreprise. Le modelle est fait, le chemin frayé, il n'y a qu'à poursuivre la route : Ils pourront bien peu, si l'amour du public ne gagne sur eux ce point, que dérobans quelques bonnes heures, ils n'avancent la compilation d'une methode, si desirée par les bons esprits & amateurs de vertu, vers lesquelles elle ne pourroit estre que bien venuë, partant de la maison de l'Hospital, & tracée par celui, qui estant estably pour la garde des Loix, comme chef de la Iustice de France, devoit sçavoir tout ce qui estoit requis & necessaire pour la compilation d'une œuvre si excellente. Icy encore que je n'aye deliberé de dresser la liste de tous les faits, dits & escrits de ce Chancelier, je ne laisse de representer le grand bien qu'a receu l'Academie de Bourges par le moyen du Seigneur de l'Hospital, qui possedant l'au-

reille de ſa bonne Dame & Maiſtreſſe, ne s'adonna point tant à accroiſtre ſes revenus de grands biens, qu'à redreſſer les fondemens de cette Vniverſité. Apres avoir de la façon qu'avez entendu, paſſé le cours de cette vie au grand contentement de tous les gens de bien, il quitta cette vie mortelle, pour aſpirer au Royaume des Cieux, & deceda le troiſieſme de Mars, en l'année 1573.

Fin du ſeptieſme Volume.

